



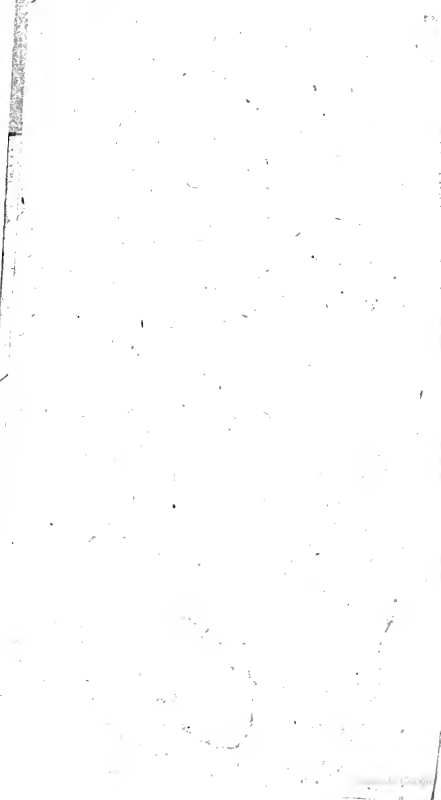


B-129.

138. 16.2.17







ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE

CAMPISTRON,

DE L'ACADEMIE FRANCOISE.

NOUVELLE EDITION.

Corrigée & augmentée de plusieurs
Pièces qui ne se trouvent pas dans
la dernière faite à Paris en 1715.

TOME I.



A AMSTERDAM,

Chez ETIENNE VALAT,

M. DCCXXIII.

PIECES,

Contenuës dans le premier Tome.

VIRGINIE , Tragedie.

ARMINIUS , Tragedie.

ANDRONIC , Tragedie.

ALGIBIADE , Tragedie.

PHOCION , Tragedie.



A V E R T I S S E M E N T

S U R C E T T E

E D I T I O N.

VOici une nouvelle Edition des Oeuvres de Monsieur DE CAMPISTRON, infiniment plus correcte qu'aucune des précédentes, tant de *Paris*, que de *Hollande*. Par la confrontation de ces Editions on a corrigé dans celle-ci bien des fautes, & remplacé bien des mots, même des lignes entières. Celle-ci est, sur tout recommandable par l'augmentation de plusieurs Pièces qui n'avoient encore

iv A V E R T I S S E M E N T.

jamais été imprimées , & dont l'on est redevable à l'illustre Auteur lui-même. C'auroit été grand dommage que ces Pièces n'eussent pas vû le jour. Si Monsieur DE CAMPISTROM , s'est aquis de la réputation par ses Poëmes dramatiques , comme cela est constant , assurément les Pièces , qui paroissent aujourd'hui pour la premiere fois , ne lui feront pas moins d'honneur. Il est certain que les Gens de bon goût & les Amateurs de la Poësie seront charmez de trouver ici des Pièces si dignes d'être conservées.

Tout n'est pas Poësie dans cette Edition. La premiere Addition

AVERTISSEMENT. v

est d'une Comédie en Prose :
 Mais , quoi qu'elle soit en Prose
 & l'Ouvrage de quinze jours, elle
 fera honneur à son Auteur ; aussi
 réussit-elle fort dans les premières
 représentations. La Prose ne di-
 minuë pas le mérite d'une Pièce
 de Théâtre , & la rapidité de la
 composition fait voir la fécondité
 d'un génie. L'Auteur n'auroit
 pas souhaité, qu'elle eut paru dans
 ce Recueil de ses Oeuvres , soit
 par modestie , ou parce qu'elle
 n'étoit pas en Vers , comme le
 reste des Pièces : On lui deman-
 de mille pardons de s'être enhardi
 à l'imprimer. Comme l'on deses-
 peroit de recevoir les Augmen-
 tations qu'il avoit eu la bonté de

vi AVERTISSEMENT.

promettre pour suppléer à L'AMANTE AMANT, on a été, comme forcé d'imprimer cette Pièce. Lors que les deux dernières Epîtres sont arrivées ici, cette Comédie étoit actuellement sous la presse; & il ne doit pas être surprenant, si après plus de six mois d'incertitude & d'attente, l'impatience a pris au Libraire.





P R E F A C E

DE L'AUTEUR.

ON m'a pressé pendant long tems de consentir à une nouvelle Impression de mes Tragedies. Je m'en suis défendu jusqu'à present. Les occupations que j'ai , bien differentes de celles du Parnasse , m'ont presque ôté le goût de ces dernieres , & ne m'ont pas laissé , depuis six ans , un seul jour de relâché pour y penser. Cependant j'esperois toujours de trouver un tems favorable , & quelque intervalle , dont je pourrois profiter , pour revoir mes sept Poëmes avec soin , y faire quelques corrections & quelques changemens ; & même , pour en mettre deux autres que j'ai composez , & qui n'ont point paru sur le Theatre , en état d'être donnez au Public. Comme ce tems n'est point encore venu , je me suis lassé de l'attendre , & j'ai cédé aux instances qu'on m'a faites. Si bien que j'ai permis , qu'on

travaillât , même pendant mon absence , à l'Impression qu'on me demandoit. Elle en fera sans doute beaucoup moins correcte ; mais il n'y avoit pas moyen de faire autrement , & d'acorder ce qu'on desiroit de moi.

J'avois d'abord résolu de faire une Préface dans les formes : mais outre , comme je l'ai déjà dit , que je ne suis pas le maître du tems qu'il y faudroit employer , j'ai jugé qu'elle seroit assez inutile. Qu'aurois-je fait , que la remplir de reflexions sur la Poétique , que la plupart des gens n'entendent pas , & qui ont été si souvent repetées , & de tant de façons , qu'elles ne peuvent qu'ennuier ceux qui les entendent ? Je me contenterai donc de dire un mot en particulier de chacune des sept Tragedies , qui sont contenues dans ce Volume.



V I R G I N I E.

J'Etois si jeune , lors que je composai cette Tragedie , que je me suis toujours étonné , comment j'avois eu la temerité de la commencer , & la force & le bonheur de la finir. Son succez , quoique mediocre , ne me donna pas lieu de me rebuter du Theatre. Le Sujet est tiré de l'Histoire Romaine. Tout en est vrai ; & il n'y a point de Personnage Episodique. Personne n'ignore , que le crime d'Appius , & la mort de Virginie , furent cause que le Gouvernement fut changé dans Rome , & que la Puissance des Decemvirs y fut abolie. Tous ceux qui ont écrit l'Histoire de la Republique & de l'Empire Romain , raportent ce grand événement , mais particulièrement Tite - Live , vers la fin du troisième Livre de la premiere Décade.



A R M I N I U S.

C E Sujet est aussi pris de l'Histoire Romaine. Le nom d'Arminius est celebre par mille endroits, mais, sur tout, par la défaite de Varus, & par le desespoir d'Auguste. L'ancienne Germanie n'a point eu de Prince ni de Capitaine, qui puisse être comparé à celui là; & Tacite nous en fait concevoir la plus haute idée, par le magnifique éloge qu'il fait de lui, à la fin du second Livre de ses Annales. Il n'y a dans cette Tragédie que l'amour de Varus pour Ismenie qui soit de mon invention; tous les autres Faits, & tous les Personnages sont Historiques. Son succès fut grand, quoi qu'elle fût représentée dans un tems peu favorable aux Spectacles. J'avoue que j'ai une fureuse prévention pour cet Ouvrage. Je ne dirai point tout ce que j'en pense: Mais j'ose avancer hardiment, qu'il y a peu de Pièces de Theatre où il y ait plus de sentimens & plus de grandeur, que dans celle-ci; principalement dans le second Acte, que je croi un des plus brillans qu'on ait jamais vû sur la Scene.

Il y a environ trois ans , qu'un Gentilhomme de Florence , Academicien de la Crusca , traduisit cette Tragedie en Italien , presque mot pour mot , & en fit un Opera , lequel fut representé pendant trois mois devant Monsieur le Grand Duc de Toscane , dans son Palais de Pratolin , avec un aplaudissement general.

A N D R O N I C.

JE conçus la premiere idée de ce Sujet sur une Histoire Moderne * écrite par Mr l'Abbé de Saint Réal , & qui a été pendant plusieurs années entre les mains de tout le monde. Mais comme, par des raisons invincibles , je ne pouvois pas mettre sur la Scene les Personnages de Mr de Saint Réal , sous leurs veritables noms , je fus obligé de chercher ailleurs quelque événement , qui ressemblât à celui qu'il avoit traité. Je trouvai heureusement ce que je cherchois dans l'Histoire de Constantinople. Les Caracteres de Calo-Jean , d'Andronic , & d'Irene sont les mêmes que Mr de Saint Réal a donnez à ceux , dont il a

* *Don Carlos, Histoire Espagnole.*

parlé ; & les faits des deux Histoires sont entierement conformes dans toutes leurs circonstances. La seule difference qu'on y trouve , c'est que Calo-Jean ne fit pas mourir son Fils ; il se contenta de lui faire crever les yeux avec du vinaigre brulant , suplice ordinaire des Princes dans l'Empire d'Orient.

Au reste l'éloge que j'ai fait d'Alexis, Pere de Calo-Jean , n'est pas sans fondement. Ce fut un très-grand Empereur ; & la Princesse Irene sa Fille , la Sapho de son siecle , a composé un Poëme à sa louange qu'on a regardé comme un Chef-d'Oeuvre.

Le succes de cette Tragedie fut aussi heureux à la Cour & à la Ville , qu'aucun qu'il y ait jamais eu ; & il se passa même , pendant les premieres representations , des choses si avantageuses pour moi , qu'il ne me convient pas de les rapporter.



A L C I B I A D E.

LA réussite d'Alcibiade fut encore, s'il est possible, plus grande que celle d'Andronic, & la quarantième représentation fut aussi suivie que la première. Le Sujet est tiré des Vies de Plutarque. Il est aisé de voir ce que j'ai changé ou ajouté à l'Histoire. On remarquera seulement, que le Personnage d'Artemise, lequel paroîtra peut-être épisodique, ne l'est pas. C'est Herodote qui me l'a fourni; & l'on trouvera dans cet Auteur, que cette Princesse étoit toute puissante dans le Conseil du Roi de Perse.

Les Critiques, à leur ordinaire, se déchaînerent d'abord contre cet Ouvrage; mais les plus severes demeurèrent toujours d'accord que je n'y avois pas mal peint le caractère, l'esprit & les mœurs de l'ancienne Grece, & que tout ce qui s'est passé de memorable entre Darius, Xerxès, Artaxerce & les Grecs, y étoit assez heureusement ramené.



P H O C I O N.

C E sujet est aussi pris des Vies de Plutarque. Je l'ai autant & plus travaillé qu'aucun de ceux que j'ai traitez. La versification est noble & châtiée. Les interêts sont de ceux qui doivent produire les mouvemens les plus pathétiques. Il y a plusieurs situations heureuses & theâtrales. Cependant le succez fut tres mediocre. Cette Tragedie ne parût sur la Scene, qu'onze fois de suite; & le Public la reçut avec tant d'indifference, qu'il ne lui fit pas même l'honneur d'en dire du mal. J'ai toujors imputé son mauvais sort, à la pitoyable maniere, dont le Personnage le plus important fut représenté. Chacun aime à se flater. Je puis avoir tort; mais peut-être ai-je raison. Le Lecteur en jugera.



A D R I E N.

V Oici la premiere fois qu'on imprime cette Tragedie, dont le succes fut assez bisarré. On la loua, on en dit du bien ; mais elle n'excita point cet empressement vif & general, qui fait seul l'heureuse destinée des Piece de Theatre. J'attribuë le sort de celle. ci à la même cause de celui de Phœcion. J'ai pris le Sujet dans l'Histoire de l'Eglise, & j'y ai changé ou ajoûté peu de chose. J'ignore le jugement qu'on fera de cet Ouvrage ; mais je sai bien, que, pour les Vers, l'ordre & les mouvemens, il ne doit ceder à aucun de ceux qui sont sortis de ma plume, & que d'excellens Connoisseurs l'ont mis beaucoup au dessus.



T I R I D A T E.

C E fut en lisant le second Livre des Rois , que l'amour d'Amnon^e, Fils de David , pour sa Sœur Thamar, m'inspira le dessein de faire une Tragedie sur ce sujet. Je crus devoir prendre pour cela quelque nom emprunté , & je choisis celui de Tiridate. Ce n'est pas qu'on trouve dans aucun Historien , que ce Prince ait été amoureux de sa Sœur ; mais plusieurs assurent , qu'il mourut d'une langueur , dont la cause ne fut jamais connue. J'ai usé du privilege qu'Aristote me donne , & j'ai imputé cette langueur à l'amour. Tout ce que j'ai dit des Parthes , de leur origine , de leurs mœurs , de l'établissement de leur Empire , de leurs victoires contre les successeurs d'Alexandre , est vrai à la lettre , & Justin le raporte de la même maniere. De toutes mes Tragedies , c'est celle où il y a le plus d'art , & de délicatesse dans les sentimens. Le succez en fut prodigieux ; & l'on n'en a point vu sur nôtre Theatre , ni de plus brillant, ni de plus constant.



P R E F A C E,

Qui étoit dans une des précédentes Editions devant la Tragedie de TIRIDATE.

F *Actum est autem post hac , ut Sororem speciosissimam , vocabulo Thamar , adamaret Amnon Filius David , & deperiret eam valdè ; ita ut propter amorem ejus agrotaret. lib 2. Reg. cap 13.*

Il arriva ensuite , qu'Amnon Fils de David devint si éperdument amoureux de sa sœur Thamar , que l'excez de sa passion le rendit malade à l'extrémité. Au second Livre des Rois , chap. 13.

Voilà précisément le Sujet de ma Tragedie. Le respect que nous devons aux Livres Sacrez m'a empêché de le traiter sous les noms qui me l'ont fourni. Je n'ai pas cru , qu'il me fut permis de changer les faits importans de cette Histoire ; & il m'étoit également défendu de les exposer sur le Theatre tels qu'ils sont véritablement. Je me suis donc borné à prendre les caractères , &

quelques-uns des mouvemens de David, d'Amnon & d'Absalon, & de les donner à Arface, à Tiridate & à Artaban. J'ai été moins réservé pour la disposition de ma Fable; & je me suis hardiment servi de tous les incidens naturels ou pathétiques, que j'ai pû tirer de l'Ecriture.

J'avoue qu'aucun Historien ne fait mention de l'amour de Tiridate pour sa Sœur; mais plusieurs assurent, qu'il perdit la vie par une langueur, dont la cause fut toujours inconnue. Cette circonstance m'a déterminé à lui donner le penchant funeste qui le rend criminel, & qui le fait mourir dans un tems, où il devoit vivre le plus heureux, & le plus puissant Roi de la Terre. Tout ce que je dis des Parthes, de leur origine, de l'établissement de leur Empire, de leurs victoires contre les successeurs d'Alexandre, de leurs mœurs, de leurs coutumes, & de leurs Loix, est vrai à la lettre. Il n'y a qu'à lire Suidas & Justin, qui le raportent de la même maniere.

Je ne repondrai point aux critiques que l'on m'a faites. Je prie seulement ceux qui ont condamné mon cinquième Acte, de songer, qu'un Auteur est indispensablement obligé de rendre un compte exact de ce que deviennent ses

principaux Personnages. Il ne faut pas douter , que cette necessité ne produise toujours quelque Scène moins vive que les autres : Mais il est impossible de l'éviter , à moins que de faire un monstre en Tragedie , & de manquer à la Regle du Theatre la plus essentiellement prescrite , & la plus religieusement observée.

On a publié , que les Parthes ne se faisoient pas un scrupule d'épouser leur Sœur. Je ne sai sur quel fondement on a avancé ce fait. Pour moi , quelque soin que j'aie pris , je n'ai pu trouver d'exemple de ces Mariages que chez les Perses : encore fût ce plutôt une condescendance des Mages pour Cambise , qu'une coutume generalement reçue , & suivie par toute la Nation. Je ne dis rien là-dessus que sur l'autorité d'Herodote. Bien des gens se sont revoltez contre l'amour de Tiridate , avant que d'avoir vu de quelle façon il est traité : Il y en a même , que les applaudissemens , qu'il a reçus , n'ont pas gueris de leur prevention. Je suis bien aise de leur dire , que les sentimens les plus extraordinaires sont ceux , qui réussissent le plus sur la Scène , pourvu qu'ils soient justes & adoucis. Je suis si persuadé de cette veri-

té, que s'il m'arrive d'écrire encore quelque Poëme dramatique, je m'estimerai fort heureux de trouver un Sujet comme celui-ci : & le succez, qu'il a eu, ne servira qu'à me faire prendre plus de precaution & de soin, afin de meriter du Public, pour mon premier Ouvrage, l'estime qu'il a temoigné pour ce dernier.

A P P R O B A T I O N.

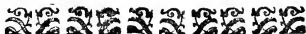
J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, *Les Tragedies de Monsieur Campistron*; & j'ai cru que le Public en verroit la reimpression avec plaisir. Fait à Paris ce 14. Novembre 1706.

F O N T E N E L L E.



VIRGINIE,

TRAGÉDIE.



A C T E U R S.

A P P I U S , l'un des Decemvirs de
la Ville de Rome.

I C I L E , Chevalier Romain , acordé
avec Virginie.

C L O D I U S , Chevalier Romain.

P L A U T I E , Mere de Virginie , &
Femme de Virginius.

V I R G I N I E , Fille de Virginius , &
de Plautie.

C A M I L L E , Confidente de Virginie.

F U L V I E , Confidente de Plautie.

S E V E R E , affranchi d'Icile.

F A B I A N , affranchi d'Appius.

P I S O N , Capitaine des Gardes d'Ap-
pius.

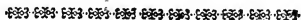
G A R D E S.

*La Scene est à Rome , dans le Palais
d'Appius.*



VIRGINIE,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

APPIUS, CLODIUS, PISON.

CLODIUS.

DE ma temerité Rome encore surprise
Demande les raisons d'une telle entre-
prise :

Le Peuple compâtit à la juste douleur
D'un Amant éperdu , d'une Mere en fureur :
Il est tems d'informer Rome , Icile & Plautie,
Des droits qui m'ont permis d'enlever Virginie :
Qu'ils apprennent , Seigneur , & sans plus diffé-
rer....

APPIUS.

Helas !

CLODIUS.

Qui peut encor vous faire soupirez ?

A 2

Quel injuste chagrin & vous trouble & vous gêne
Que craignez-vous ?

A P P I U S.

Je crains l'aspect d'une inhumaine ;
Je crains de nos projets le succès dangereux :
Que puis je attendre enfin d'un Amour malheu-
reux,

D'un Amour dans mon cœur formé sans espe-
rance,

Et dont le desespoir accroît la violence ?

Je me laissai surprendre aux yeux qui m'ont
charmé,

Sachant depuis long tems qu'Icile étoit aimé,

Quand le don de leur Foi, quand leur Amour si
tendre

Défendoit à mes vœux de pouvoir rien preten-
dre.

Dieux ! que n'entreprend point un cœur au de-
sespoir ?

Je ne me souvins plus des loix de mon devoir ;

Et pour semer entre eux un éternel divorce,

Mon Amour employa l'artifice & la force.

Je t'apris mes malheurs : ton Amitié pour moi

Déjà par cent efforts m'assuroit de ta foi ;

Et contre Icile enfin ta haine inexorable

Te rendoit à mes vœux encor plus favorable.

Ainsi je t'engageai dans mes desseins secrets ;

Ton zele aveuglément a pris mes intérêts :

Cependant quand je voi l'entreprise avancée,

Mille perils divers s'offrent à ma pensée ;

Mais je tremble sur tout qu'un odieux Rival

Au repos de mes jours ne soit encor fatal.

C L O D I U S.

De mon zele pour vous assuré dès l'enfance,

Vous m'avez honoré de vôtre confiance,

Seigneur, & vôtre main par de nouveaux bien-
faits

A semblé chaque jour prévenir mes souhaits :

Mais le plus grand de tous, Seigneur, je le com-
fesse,

T R A G E D I E.

C'est d'avoir employé mes soins & mon adresse
 Pour rompre le bonheur qu'Icile s'est promis ;
 Je le hais plus lui seul que tous mes Ennemis.
 Depuis que par sa brigue assurant ma disgrâce,
 Je-l'ai vû dans nos Camps commander en ma
 place,

Et par l'injuste choix de Rome & du Senat,
 Des honneurs qu'on me doit obtenir tout l'é-
 clat ;

Que je serois heureux de le pouvoir détruire !
 Je goûterois du moins le plaisir de lui nuire,
 Puis qu'enfin vôtre amour me permet aujourd'hui
 D'attacher à ses jours un éternel ennui.
 Mais je n'aurois pas crû , quelque ardeur qui
 vous presse,

Que le cœur d'Appius fit voir tant de foiblesse.
 Tout flatte vos desirs , tout succede à vos vœux,
 Vous n'avez qu'à vouloir , Seigneur , pour être
 heureux :

Cependant un Rival que vôtre Amour acable,
 Vous gêne , & vous paroît encore redoutable.
 Il vous le falloit craindre en cet instant cruel,
 Que conduisant déjà Virginie à l'Autel,
 Par les liens sacrez d'un heureux Hymenée
 Il alloit à son sort joindre sa destinée ;
 Lors que tout étoit prêt , la coupe , le couteau ,
 La victime , l'encens , le Prêtre , le flambeau ;
 Quand Plautie elle-même à ses desirs propice,
 Pour l'Hymen de sa Fille offroit un sacrifice :
 C'étoit alors , Seigneur , qu'on eût pu pardon-
 ner

Le trouble , où vôtre cœur semble s'abandonner :
 Mais j'ai mis à ces nœuds un invincible obstacle,
 Et pour vous épargner ce funeste spectacle,
 J'ai ravi la conquête à cet heureux Amant
 Dans le Temple , à l'Autel , dans le même mo-
 ment

Qu'il formoit ce lien à vôtre Amour contraire ;
 Et malgré les soupirs & les pleurs d'une Mere,
 Malgré tous les efforts d'un Amant furieux,

J'ai conduit , j'ai remis Virginie en ces lieux.
 Votre repos enfin de vous seul va dépendre ;
 Il ne vous reste plus , Seigneur , qu'à faire entendre

Une fausse équité qui soutiendra mes Droits,
 Et qui mettra le crime à l'ombre de nos Loix.
 Parlons , & publions enfin que Virginie
 N'est point du noble sang dont on la croit sortie ;

Que chez moi d'un esclave elle a reçu le jour,
 Qu'elle doit être aussi mon esclave à son tour ;
 Et suivant le destin de ceux qui l'ont fait naître,
 Hériter de leurs fers , & m'accepter pour maître.

A P P I U S.

Differons un éclair mortel à son honneur.
 Seule encor de son sort elle fait la rigueur.
 Peut-être se voyant au bord du précipice,
 Son peril à mes vœux la rendra plus propice.
 N'exposons point sa honte aux yeux de l'Univers ;

Elle craint , il suffit , de tomber dans les fers,
 Elle fremit des maux d'un sort si déplorable.

C L O D I U S.

Profitez donc , Seigneur , de ce tems favorable ;
 Et donnant un cours libre à vos secrets soupirs,
 ConteZ à Virginie expliquer vos desirs.

A P P I U S.

Je me suis tû long-tems , & veux me taire encore.

Loin de faire éclater ce feu qui me devore,
 Je doi plus que jamais le cacher en ce jour ;
 Tout m'y contraint , l'honneur , mon devoir,
 mon amour.

Quel tems pour déclarer ma temeraire flamme :
 A quel trouble nouveau je livrerois son ame !
 Je ne ferois , hélas ! qu'irriter ses douleurs,
 Mes discours grossiroient la source de ses pleurs.
 C'est assez qu'arrachée à l'Amant qu'elle adore,
 Captive dans ces lieux , elle ait appris encore,
 Qu'elle est prête à tomber dans la honte des fers ;

TRAGEDIE.

7

Ce seroit à la fois trop de malheurs divers.
 Attendons , pour lui faire un aveu si terrible,
 Que le tems ait rendu sa douleur moins sensible ;
 Epargnons ses soupirs , & cherchons un moment
 Où je trouve son cœur moins plein de son Amant.
 Mais cachons-lui sur tout que c'est moi qui l'o-
 prime ;

Et puis qu'enfin l'Amour me coûte un si grand
 crime,

Que j'en rougisse seul, ou que ma honte au moins
 N'ait dans tous mes remords que tes yeux pour
 temoins.

C L O D I U S.

Prenez garde, Seigneur, qu'une injuste contrainte
 Ne renverse à la fin tout le fruit de ma feinte.
 Vous nourrissez un feu prêt à vous consumer,
 Vous languirez toujours...

A P P I U S.

Cesse de t'allarmer,
 J'ai mes raisons ; je veux qu'une action si noire,
 Loin de ternir ma vie , en relève la gloire.
 Déguisons ce forfait , couvrons en la noirceur,
 Et faisons admirer ce qui seroit horreur.
 Si la vertu souvent passe pour imposture,
 Le crime imite aussi la vertu la plus pure ;
 Et mon coupable Amour sera mieux écouté
 Sous un prétexte adroit de générosité.
 Je vais donc annoncer moi-même à Virginie
 Qu'à la rixer des fers la gloire me convie,
 Et que rien désormais ne la peut secourir,
 Que la main & la foi que je lui viens offrir ;
 Sous ces dehors flatteurs je cacherais mon crime,
 Par là je gagnerai son cœur ou son estime,
 Et l'on imputera , par ce subtil détour
 A la seule pitié des effets de l'amour.

C L O D I U S.

Je me rens au dessein que l'Amour vous sugere,
 De nôtre intelligence il couvre le mystere :
 Mais il faudroit aussi , pour ne rien négliger,
 Eloigner un Rival qui cherche à se vanger.

A 4

8 VIRGINIE,

Prevenez les transports d'un Amant en furie,
Prêt à tout hazarder pour sauver Virginie.

A P P I U S.

Eh , c'est où je l'attens. J'ai su déjà prévoir
Les effets de sa rage & de son desespoir :
Mais à nôtre dessein sa colere est utile.
Aussi , loin de bannir ce redoutable Icile,
Bien loin de lui cacher l'Objet de son Amour,
Je pretens qu'il la voie , & même dès ce jour.
Oui , je veux qu'il jouisse ici de sa presence,
Afin de le porter à plus de violence.
Cet Objet douloureux aigra sa fureur,
Il voudra la vanger & finir son malheur ;
Ce Rival odieux , pour servir ce qu'il aime,
A mes transports jaloux viendra s'offrir lui-même ;

Et dès le moindre effort qu'il osera tenter,
Sans bruit dans ce Palais je le fais arrêter.

C L O D I U S. ,

Ah ! je prevois...

SCENE II.

A P P I U S , C L O D I U S ,
F A B I A N , P I S O N.

F A B I A N.

Plautie , aux pleurs abandonnée,
Seigneur , à vous attendre est toujours obstinée.
Elle veut vous parler ; & ses frequens soupirs....

A P P I U S à *Fabian*.

Qu'elle entre. Cependant , pour flater ses desirs,
Dans cet Appartement conduisez Virginie ;
Allez , & dites-lui qu'elle y verra Plautie.

(à *Clodius*.) Vous , d'une Mere en pleurs évitez
les transports ;
Eloignez-vous.

TRAGÉDIE.

C L O D I U S.

Seigneur, c'est mon dessein. Je fors :
Ma presence sans doute aigriroit sa colere.

SCÈNE III.

APPIUS, PLAUTIE, FULVIE,
P I S O N.

P L A U T I E.

A H ! Seigneur , écoutez les douleurs d'une
Mere :
Et puis qu'après deux jouts d'un mortel desespoir,
Vous avez bien voulu consentir à me voir,
Pourrai-je me flatter. . . ?

A P P I U S.

Ne doutez point , Madame,
Que je ne sois frappé du trouble de vôtre ame.
J'ai craint avec raison de vous voir en ces lieux,
Et que vôtre douleur n'éclatât à mes yeux.
J'ai fait plus , j'ai tâché long-tems de me défendre
De causer tant de pleurs que je vous vois repandre ;
Mais mon cruel devoir , le plus fort dans mon cœur,
D'une pitié craintive est demeuré vainqueur ;
J'ai cédé , j'ai suivi la severe Justice :
Enfin que vouliez-vous , Madame , que je fisse ?
Chargé par tout l'Etat du Pouvoir souverain. . .

P L A U T I E.

Osez-vous vous parer d'un pretexte si vain ?
Quoi ? vous ordonne-t-il , ce devoir remeraire,
D'enlever sans pitié Virginie à sa Mere ?
Dans le tems que son Pere à la guerre ocupé
Peut-être va mourir pour ceux qui l'ont trompé ?
Mais pourquoi dans ces lieux retenez-vous ma
Fille ?

A 5

Pourquoi l'arrache-t-on du sein de ma Famille?
 Pour quel crime commis vos barbares Soldats
 Viennent-ils la ravir au Temple dans mes bras?
 Pourquoi...?

A P P I U S.

De son destin n'êtes-vous pas instruite?

P L A U T I E.

Helas ! dans ce Palais tout le monde m'évite.
 En vain depuis deux jours errante dans ces lieux,
 Les pleurs que j'ai versez ont épuisé mes yeux ;
 En vain de tous côtez mes cris se font entendre,
 De son destin encor je n'ai pû rien apprendre,
 Et je trouve par tout , dans mes soins empressez.
 Des Gardes interdits , des visages glacés,
 Qui redoutent ma vûe , & prêts à se confondre
 Se dérobent à moi , sans daigner me répondre.
 Par vos ordres cruels....

A P P I U S.

Cessez de m'acuser,

Et ne me forcez pas de vous desabuser.
 Quand je vous aurai dit..

P L A U T I E.

Quoi , que pourrez-vous dire ?
 Expliquez-vous.

A P P I U S.

Je sai qu'il faut vous en instruire ;
 Mais , Madame , je crains de redoubler vos
 pleurs.
 Je vais vous annoncer le plus grand des mal-
 heurs.

Cette Fille , l'objet d'une amitié si tendre,
 Que vous me demandez , que vous venez dé-
 fendre,

Cette Fille qui fit vos plaisirs les plus doux,
 Un autre vous l'enleve , elle n'est plus à vous.

P L A U T I E.

Dieux ! qu'entens-je ? comment ?

A P P I U S.

Ce n'est plus un mystère ;

Je suis de Virginie ici depositaire ;

Clodius fait enfin la noire trahison
 Qui la fit autrefois sortir de sa maison,
 Ou d'un Esclave infame elle a reçu la vie;
 Oui, Madame, voilà le sort de Virginie.
 Cet Esclave mourant, par ses remords pressé,
 N'a pû dissimuler tout ce qui s'est passé;
 Le Traître a déclaré que dans votre Famille,
 Par un échange adroit il fit entrer sa Fille,
 Et plusieurs Citoyens appelez à sa mort,
 Sont prêts de confirmer son funeste rapport.
 Cet étrange secret a droit de vous confondre.

P L A U T I E.

Je demeure stupide, & ne fais que répondre.
 D'un autre Virginie auroit reçu le jour!
 Non, non, elle est ma Fille, & j'en crois mon
 amour.
 Mon cœur fremit, mon sang s'émeut de cette
 injure,
 Je sens trop fortement s'expliquer la nature,
 Et je cede à la voix de ces instincts secrets,
 Qui parlant à nos cœurs ne les trompent jamais.
 Sur Virginie enfin, quoi qu'on ose entreprendre,
 Contre tout l'Univers je saurai la défendre.
 Ouvrez les yeux, Seigneur; un perfide aujourd'hui
 Pour me percer le cœur implore votre apui;
 Et vous le soutenez! Quoi? votre propre gloire,
 De mes sacrez Ayeux l'immortelle memoire,
 De mon illustre Epoux les éclatans exploits,
 Son sang pour le Pays repandu tant de fois,
 Les égards que l'on doit à la vertu trahie,
 N'ont pas dans votre cœur défendu Virginie?
 Ah! rendez-moi, Seigneur, ce trésor précieux,
 Ma Fille, seul present que j'ai reçu des Dieux,
 Avec tant d'amitié dans mon sein élevée,
 De cent perils divers par moi seule sauvée,
 Pour qui j'ai pris enfin tant de penibles soins,
 Seigneur, dont vos yeux même ont été les se-
 moins.

Madame , à vos desirs je voudrois satisfaire.
 Inexorable Loi d'un devoir trop severe,
 Qui nous fait bien souvent condamner à regret
 Ceux pour qui nôtre cœur se declare en secret !
 C'est à vous d'éviter le coup qui vous menace,
 Combattez Clodius , confondez son audace,
 Madame , & vous verrez les suplices tous prêts
 Vous vanger d'un perfide , & punir ses forfaits.
 Cependant Virginie en ce lieu se doit rendre,
 On peut en liberté lui parler & l'entendre :
 Vous la verrez , Madame , avant que de sortir ;
 Moi-même en ce moment je l'ai faite avertir.
 Elle entre ; je vous laisse.

SCENE IV.

PLAUTIE , VIRGINIE,
 FULVIE , CAMILLE.

VIRGINIE.

AH ! quel comble de joie !
 Madame , enfin le Ciel souffre que je vous voie.
 Quel plaisir , de pouvoir , en ces heureux mo-
 mens,
 Oublier mes douleurs dans vos embrassemens !

P L A U T I E.

Ma Fille , ils seroient doux pour le cœur d'une
 Mere,
 Mais , hélas ! ils ne font qu'augmenter ma
 misere.

Une crainte mortelle en corrompt les douceurs.
 Tremble , fremis , entens le plus grand des
 malheurs.

Le traître Clodius. ..

VIRGINIE.

J'ai tout appris , Madame.

Si l'horreur de ce coup a pu frapper mon ame,
Revenuë à l'instant de ce trouble soudain,
J'ai vû pour m'en parer le remede certain.
Ne craignez point pour moi l'horreur de l'es-
clavage,

Le sang a dans mon sein transmis vôtre courage :
Attentive aux leçons qu'ont tracé mes Aïeux,
Leur exemple sans cesse est present à mes yeux.
De mes jours malheureux je finirai la course,
Sans qu'aucune foiblesse en ternisse la source ;
Le plus cruel trepas me semblera trop doux,
Mourant avec le nom que j'ai reçu de vous.

PLAUTIE.

Non , non , je previenrai ta funeste disgrâce.
J'admire de ton cœur la genereuse audace.
Le dessein de mourir pour conserver ton rang,
Est digne de ma Fille , est digne de mon sang ;
Mais je n'en puis souffrir la cruelle pensée :
Rome dans ton destin est trop interessée ;
Virginius déjà par mes soins averti,
Pour te venir défendre est sans doute parti.
Dès le même moment que ru me fus ravie,
Sans prévoir les horreurs qui menacent ta vie,
J'envoyai vers le Camp , & je ne doute pas,
Que ton Pere vers nous ne s'avance à grands pas.
Icile furieux , menace , prie , exhorte,
Aux plus hardis projets sa tendresse l'empote ;
Enfin pour te sauver il suffira de moi.
Que ne pourrai-je point en agissant pour toi ?
Nous attendons beaucoup de secours de leurs ar-
mes :

Mais n'espere pas moins de celui de mes larmes,
De cet affreux Palais j'ouvrirai les chemins,
Je servirai de Chef aux premiers des Romains,
Et mes brulans soupirs ver. ront dans leur ame
Cette bouillante ardeur qui t'anime , & m'en-
flame.

Adieu , je cours. . .

VIRGINIE.

Helas ! vous me quittez si-tôt,

Madame !

J'en fremis ; mais , ma Fille , il le faut.

Est-ce trop peu des maux dont je suis déchirée ?

Serai je d'avec vous encore séparée ?

Après tant de soupirs , à peine je vous voi...

Crois-tu qu'à te quitter je souffre moins que toi ?

Quand à partir d'ici je me crois toute prête,

Malgré tous mes efforts ma tendresse m'arrête.

Cet amour toutefois ardent à ton secours,

Demande des effets , & non pas des discours ;

Je te quitte , ou plutôt je vais tarir tes larmes,

Te rendre à ta Famille , & finir nos allarmes ;

Le soin de te sauver m'arrache de ce lieu,

On m'attend , & j'y vole ; adieu , ma Fille ,
adieu.

S C E N E V.

VIRGINIE , CAMILLE.

V I R G I N I E.

C Amille , connois-tu l'excez de ma misere ?
Quel triste sort !

C A M I L L E.

Je crains bien moins que je n'espere.

Les premiers des Romains se déclarent pour vous,

Contre vôtre Ennemi le Peuple est en courroux ;

Vôtre Pere est aimé dans Rome & dans l'Ar-
mée ;

Le jeune Icile enfin , dont vous êtes charmée,

Et qui doit par l'Hymen s'unir à vôtre sort,

Ne fera pas pour vous un inutile effort,

Sans doute en ce moment. . .

V I R G I N I E.

Excuse ma foiblesse ;

Crois-tu qu'en ma faveur Icile s'intéresse ?
 Crois-tu qu'il me conserve une fidele ardeur ?
 Mes disgrâces peut-être auront changé son cœur.
 Ah ! si le mien privé seulement de sa vûë,
 Ne résiste qu'à peine au chagrin qui me tue,
 Dieux ! contre ma douleur où trouver du se-
 cours,

Camille, s'il falloit le perdre pour toujours ?
 N'importe, en ce moment, quoi que le Ciel
 ordonne,

A ses ordres sacrez mon ame s'abandonne ;
 Je respecte les traits qui partent de sa main,
 Et je vais sans murmure attendre mon destin.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE I.

ICILE, SEVERE.

SEVERE.

O Ui , vous pouvez , Seigneur , aussi-bien
 que Plautie,
 Entret dans ce Palais , parler à Virginie.
 Vous ne vous plaindrez plus de l'injuste pouvoir,
 Qui vous a jusqu'ici défendu de la voir.
 Dans cet Appartement , où l'on va la conduire,
 De tous vos sentimens elle pourra s'instruire.
 Mais pourquoi la revoir ? Mon esprit incertain
 Ne comprend pas encor quel est vôtre dessein.
 Je ne sai que juger de vôtre impatience.
 Quel intérêt vous porte à chercher sa présence,
 Seigneur ? Est-ce un effet de la seule pitié,
 Ou le simple devoir d'un reste d'amitié ?
 Car je ne pense pas , dans sa misere extrême,
 Averti de son sort par Plautie elle-même,
 Quand le Ciel l'abandonne au plus cruel mal-
 heur,
 Que vous sentiez pour elle une honteuse ardeur.
 Non , je ne croirai point qu'un aussi grand cou-
 rage
 Puisse avilir ses vœux jusques dans l'esclavage ;
 Qu'Icile jusque-là pût jamais s'abaisser.

I C I L E.

Severe , que dis-tu ? Ciel ! qu'oses tu penser ?
Crois-tu de Clodius la noire calomnie ?
Mais quand les Dieux auroient fait naître Vir-
ginie
Dans la honte des fers , & dans un rang plus
bas,
Quel que fût son destin , je ne changerois pas.
Plus on veut l'abaisser, plus je sens que je l'aime :
Si ses malheurs sont grands , mon Amour est ex-
trême.

Qu'ai-je fait jusqu'ici pour lui prouver ma Foi ?
Je lui rendois des soins ; qui n'eût fait comme
moi ?

Tout ne flatte il pas mes vœux & ma tendresse ?
Gloire , biens, dignitez , pouvoir , credit , no-
blesse,

Sa main me donnoit tout. Qui n'eût pû presumer
Que mon Ambition me portoit à l'aimer ?
Mais du moins aujourd'hui mon Amour seul éclat-
te ;

Et mon ambition n'ayant rien qui la flatte,
Je ferai hautement triompher en ce jour,
La generosité , la constance , & l'amour.

S E V E R E.

Dieux ! qu'est-ce que j'entens ? vôtre discours
m'étonne.

A quel fatal projet l'Amour vous abandonne ?
Une Fille sans nom , & qu'on va condamner...

I C I L E.

Parce qu'on la trahit , dois-je l'abandonner ?
Et ne lui faisant voir qu'une amitié commune,
Regler ma passion au gré de la fortune ?
S'il est des cœurs mal faits , & d'indignes Amans,
Qui suivent dans leurs vœux ces lâches senti-
mens ;

Pour moi , n'en doute point , quand j'aime Vir-
ginie,

C'est à d'autres objets que mon cœur sacrifie.
Les grandeurs que le sort peut ravir en un jour,

N'ont jamais attiré mes vœux ni mon amour.
 La fermeté d'esprit, la grandeur de courage,
 La pureté de cœur, voilà ce qui m'engage;
 Ce qui dépend du sort est pour moi sans apas,
 Et j'aime les vertus qui n'en dépendent pas.

S E V E R E.

Vous suivez trop, Seigneur, une aveugle tendresse.

I C I L E.

Ah! ne t'opose plus à l'ardeur qui me presse.
 Cependant Virginie est long-tems à venir.
 Quel obstacle nouveau pourroit la retenir?
 Quand verrai-je cesser l'ennui qui me devore?
 Neglige-t-elle, hélas! un Amant qui l'adore?
 Dieux! que puis je penser de son retardement?
 Que je souffre de maux en ce cruel moment!
 Que je suis déchiré! Mais je la voi, Severe;
 Elle vient.

S C E N E II.

ICILE, VIRGINIE, SEVERE,
 G A M I L L E.

I C I L E.

LE destin ne m'est plus si contraire,
 Madame; je vous voi, & je puis en ce jour
 Faire encore à vos yeux éclater mon Amour.
 Qui l'eût crû, que si près d'un heureux Hyménée,
 Notre Amour à ces maux dût être condamnée?
 Mais suspendez l'effort de toutes vos douleurs;
 Que la joie un moment regne seule en nos cœurs.
 Pour moi, je l'avourai, quand le Sort me menace,
 Du bien que je reçois je lui dois rendre grace.
 J'étois absent de vous, inquiet, desolé;
 Je vous vois, je vous parle, & je suis consolé.
 Le trouble, la douleur qui déchiroit mon ame,

Tout s'est évanoui devant vos yeux , Madame ,
Ma présence fait-elle au moins dans vôtre cœur
L'effet que vôtre vûë... ?

VIRGINIE.

Eh , le puis-je , Seigneur ?
Puis-je de mes desirs calmer la violence ?
Je les sens augmenter même en vôtre présence :
Ce qui devrait causer mes plaisirs les plus doux ,
Porte à mon triste cœur les plus sensibles coups ,
Jugez dans quels malheurs le Ciel me précipite.
Oui , je sens qu'à vous voir ma tristesse s'irrite.
Hélas ! j'en connois mieux la perte que je fais ;
Car enfin je vous perds , & vous perds pour ja-
mais.

ICILE.

Ah , Madame , éloignez cette injuste pensée ;
Par ce cruel discours ma fiame est offensée.
Pourquoi perdre un espoir à nôtre Amour si doux ?
Qui peut nous separer ?

VIRGINIE.

Hélas ! l'ignorez-vous !
C'est le funeste effort du destin qui me brave ;
Et si je sors du sang d'un malheureux Esclave ,
Je vois qu'à vôtre Hymen je ne dois plus penser ,
Qu'à cet espoir si doux , il me faut renoncer.
Oui , Seigneur , nous cessons de vivre l'un pour
l'autre ,

Mais , Dieux ! que mon malheur est différent du
vôtre !

Vous ne perdrez en moi qu'un cœur infortuné ,
Au comble des horreurs par le sort condamné ;
Et pour vous consoler de cette foible perte ,
Il est plus d'une voie à vôtre Amour offerte.

Je ne vous parle point d'un Hymen plus heureux ;
Car je n'ose penser qu'un cœur si généreux ,
Après les doux transports d'une ardeur mu-
tuelle

Puisse brûler jamais d'une flâme nouvelle :
Mais l'honneur immortel qu'au milieu des com-
bats

Vôtre rare valeur promet à votre bras,
 Le genereux desir de servir la Patrie,
 Pourront de votre esprit effacer Virginie :
 Ou si ces nobles soins ne peuvent l'en bannir ;
 Pour en combattre au moins le triste souvenir,
 Vous pourrez oposer , après votre Victoire,
 Aux chagrins de l'amour les plaisirs de la gloire.
 Mais moi desespérée , en l'état où je suis,
 Je sens de toutes parts augmenter mes ennuis ;
 Je perds l'heureux espoir d'un illustre Hymenée,
 Et je perds avec lui le rang où je suis née ;
 Enfin , pour m'acabler dans ce funeste jour,
 Je voi d'intelligence & la gloire & l'amour.

I C I L E.

Ainsi vous renoncez à ce juste Hymenée ?
 Que deviendra la Foi que vous m'avez donnée ?
 Lié par mes sermens , & presque votre Epoux,
 N'aurai-je. . .

V I R G I N I E.

Cerre Foi n'est plus digne de vous.
 Le Sort injurieux. . .

I C I L E.

Eh bien , que peut-il faire ?
 Son pouvoir ne peut rien contre un Amour sin-
 cere.

V I R G I N I E.

Penserez vous à moi dans cet état honteux ?

I C I L E.

Ah, croyez-moi, Madame, un peu plus genereux ;
 Rendez plus de justice à mon ardenre flamme.
 Votre merire seul l'alluma dans mon ame ;
 Et je jure à vos yeux , qu'il n'est rien que la mort
 Qui puisse désormais separer nôtre sort ;
 Que par tant de sermens engagez l'un à l'autre,
 Les Dieux même. . .

V I R G I N I E.

Ah , Seigneur ! quelle erreur est la vôtre !
 Lots que vous me verrez dans un rang odieux. . .

I C I L E.

J'aurai le même cœur , j'aurai les mêmes yeux ;

Vous conserverez tout ce que mon cœur adore;
 Vous aurez vos vertus ; & vous aurez encore,
 Pour m'attacher à vous par un lien plus fort,
 Vos craintes , vos douleurs , les injures du sort,
 Oui , pour serrer les nœuds d'une chaîne si belle,
 Vos disgrâces auront une force nouvelle.
 Ah ! si c'est un devoir pour un cœur généreux,
 De plaindre , de servir , d'aider les malheureux ;
 Pour un cœur enflammé quelle douceur extrême,
 De soulager en vous le digne Objet qu'il aime,
 De finir vos malheurs , & de pouvoir enfin
 Vanger votre vertu des affronts du destin !

VIRGINIE.

Ah Seigneur ! cet aveu rend mon âme charmée.
 Quel plaisir de me voir si tendrement aimée !
 Mais quand l'Amour pour moi vous porte à vous
 trahir,
 A vos vœux indiscrets , Seigneur , dois-je obéir ?
 Non , non , remplissons mieux nos devoirs l'un
 & l'autre ,
 Ma générosité doit seconder la vôtre ;
 Et refusant un bien que j'ai tant souhaité,
 Faire connoître au moins que je l'ai mérité.

CLÉ.

Que ce noble discours pleinement justifie
 Le véritable sang dont vous êtes sortie !
 Un cœur dans l'esclavage , & d'un vil sang formé
 D'un courage si grand n'est jamais animé ;
 Et quelque fier qu'il soit , toujours quelque foible,
 Découvre tôt ou tard sa première bassesse.
 Mais finissez , Madame , un discours si cruel,
 Et qui rend envers moi votre cœur criminel.
 Dieux ! est ce là m'aimer , que m'ôter l'espé-
 rance ?

VIRGINIE.

Eh , qu'a-t-il ce discours , Seigneur , qui vous
 offense ?
 Croyez que ce refus marque mieux mon amour,
 Que tout ce que j'ai fait jusqu'à ce triste jour.

Ce n'est pas qu'en effet , de mon dessein troublée ;
Par ce coup genereux je ne sois accablée ;
J'en fremis par avance , & jugez par mes pleurs.

ICILE.

Madame , par pitié cachez-moi vos douleurs.
C'est trop de mes ennuis , & de vôtre tristesse ;
Mais je la finirai , croyez-en ma promesse.
Je perdrai vos Tyrans , & quel que soit leur Rang ,
Ces pleurs que vous versez leur coûteront du sang.

VIRGINIE.

Ah , Seigneur ! arrêtez ; où courez-vous ?

ICILE.

Madame,
Ne vous oposez point à l'ardeur qui m'enflâme,
Il faut que l'insolent qui vous ose insulter,
Apprenne désormais à vous mieux respecter.

VIRGINIE.

Mais comment ?

ICILE.

C'est à moi de vanger vôtre injure,
C'est à moi de convaincre & punir l'imposture,
J'y cours , adieu , Madame.

SCENE III.

VIRGINIE , CAMILLE.

CAMILLE.

IL court vous secourir.
Les Dieux se sont lassés de vous voir tant souffrir ;

Madame , espérez tout du courage d'Icile.

VIRGINIE.

Ah ! que me fais-tu voir , & qu'ai-je fait , Camille ?

Dieux ! devois-je d'icile accepter le secours ?
 Pour mes seuls intérêts j'ai hazardé ses jours.
 Que n'entreprendra point sa tendresse offensée !
 De cent perils mortels sa vie est menacée.
 Hélas ! que ce seroit un secours odieux,
 S'il brisoit ma prison en mourant à mes yeux.
 Prevenons-le , essayons de finir ma disgrâce ;
 Nous-mêmes détournons le coup qui nous menace.
 Hâtons-nous , empêchons mon Amant de périr ;
 Courons voir Appius , il peut nous secourir ;
 Que ses yeux soient témoins de mes vives allarmes ;
 Peut-être sera-t-il attendri par mes larmes ;
 Ne nous contraignons plus ; le voici.

SCÈNE IV.

APPIUS, VIRGINIE,
 CAMILLE.

VIRGINIE.

Quoi , Seigneur,
 Ne calmeriez-vous pas le trouble de mon cœur ?
 Rendez-vous aux soupirs que je vous fais entendre ;
 Perdrai-je tant de pleurs que vous voyez repandre ?
 Et n'obtiendrai-je point un utile secours,
 Qui des fers que je crains sauve mes tristes jours ?

APPIUS.

Hélas ! n'en doutez point ; vôtre disgrâce extrême
 Plus que vous ne pensez me déchire moi-même ;
 Et pour porter mon ame à finir vos malheurs,
 Vous n'avez pas besoin du secours de vos pleurs.

Votre seule jeunesse , & les soins d'une Mere
A qui mille raisons vous ont rendu si chere ;
D'un Pere si fameux les illustres exploits,
Lors qu'ils parlent pour vous ont de puissantes
voix.

Souvent par ces égards mon ame s'est émuë ;
De vous rendre à leurs cris elle étoit resoluë,
Si l'austere devoir d'un Emploi glorieux,
Cetle droite équité prescrite par les Dieux,
Si la peur des remords qui suivent l'injustice,
M'eût permis de vous faire un si grand sacré-
fice,

Et n'eût , malgré l'effort d'une tendre pitié,
Fait durer des malheurs dont je sens la moitié.
Mais enfin , plus je tâche à percer le mystere,
Plus je trouve à vos vœux la justice contraire :
Temoins , indices, droit, tout parle contre vous.

VIRGINIE.

Eh ! vous me porterez de si funestes coups ?
Helas ! Seigneur....

A P P I U S.

Mon ame est toujours incertaine ;
La pitié me retient quand le devoir m'entraîne ;
Sur tout , tant de vertus , tant de charmes di-
vers

Ne me semblent point faits pour languir dans
les fers.

Ainsi je vous soutiens au bord du precipice.
Je crains de tous côtes de faire une injustice :
Auquel des deux partis que je donne ma voix,
J'offense vos vertus , ou j'offense les loix.

VIRGINIE.

Helas ! pour me sauver , n'est-il aucune voie ?

A P P I U S.

Madame , ouvrez-la moi , j'y souscris avec joie.
Parlez ; si je le puis , sans blesser mon devoir,
Je ferai pour vous plaire agir tout mon pou-
voir ;

Inventez un moyen ; ma puissance suprême,
Va tenter.....

VIR-

VIRGINIE.

Ah ! Seigneur , inventez-le vous-même ;
Que je vous doive tout ; faites un noble effort.
Je remets en vos mains tout le soin de mon sort :
Hâtez-vous ; rassurez mon ame impatiente.

A P P I U S.

Hé ! l'accepterez-vous , si je vous le presente ?
Si vous voulez sortir de cet affreux danger,
Je ne voi qu'un chemin pour vous en dégager :
Mais vôtre cœur peut-être à mes loix infidelle ,
Osera m'opposer une fierté rebelle ;
Cependant je vous jure , & j'atteste les Dieux ,
Que mon dessein , Madame , est juste & glorieux ,

Et que si vos refus le rendent inutile....

VIRGINIE.

Pour éviter les fers tout me sera facile.
Pourquoi balancez-vous à me le proposer ?
En ce funeste état puis-je rien refuser ?
Ne me le cachez plus , si la pitié vous touche ,
Par où puis-je ?

A P P I U S.

Il ne faut qu'un mot de vôtre bouche,
Oui, dès ce même jour vous briserez vos fers,
Vous-même finirez tous vos malheurs divers,
Et porterez si haut l'éclat de vôtre vie,
Qu'aux premières de Rome il pourra faire
envie ;
Si vous voulez

VIRGINIE.

Et quoi ?

A P P I U S.

Me prendre pour époux,
Et par des nœuds sacrez m'attacher tout à vous.
Venez , allons au Temple, & que mon Hymenée

Repare le malheur de vôtre destinée ;
Que Clodius contraint de respecter mon choix,
N'ose plus exposer ses temeraires droits ;
Venez , en partageant ma puissance suprême,

Tome I.

B

Vous acquérir des droits sur Clodius lui-même,
Et prendre sur ses jours , à couvert de ses coups,
La même autorité qu'il veut avoir sur vous.

VIRGINIE.

Qu'entens-je ? juste Ciel ! & le pourrai-je croire ?
Que de soupçons , Seigneur , mortels à votre
gloire !

Je vois enfin , je vois la cause de mes pleurs,
Et je connois la main d'où partent mes malheurs.
Clodius n'a point seul commencé ma disgrâce ;
C'est un bras plus puissant qui soutient son au-
dace.

Seigneur , vous m'entendez.

APP I U S.

Ah ! que soupçonnez-vous ?

Au moment que ma main vous dérobe à ses
coups,

Que pensez-vous de moi ?

VIRGINIE.

Ce qu'il falloit vous-même,
Me déguiser toujours avec un soin extrême.
Mais c'est pousser trop loin ce funeste entre-
tien.

Faites votre devoir , & je ferai le mien.

S C E N E V.

CLODIUS , APP I U S.

CLODIUS.

Q U'avez-vous fait , Seigneur , & que faut-il
attendre ?

APP I U S.

Ah ! l'ingrate à mes vœux refuse de se rendre.

CLODIUS.

Quoi ? Seigneur , votre rang , vos soins , votre
grandeur,

L'offre de v^{otre} main ne peut toucher son cœur ?

A P P I U S.

Si la seule grandeur satisfaisoit une ame,
Hélas ! serois-je en proie à ma cruelle flamme ?
Inutile puissance ! importune grandeur,
Qui ne peut m'assurer d'un solide bonheur !
Malgré tout mon pouvoir , mon ame est à la
gêne ;

J'aime , j'offre ma main , je trouve une inhu-
maine ;

Je me voi dédaigner , & mon amour confus,
Remporte seulement la honte d'un refus.

C L O D I U S.

D'un discours imprevû Virginie allarmée,
A suivi le penchant de son ame enflammée ;
Mais ne vous troublez point de ce premier trans-
port ;

D'un amour irrité c'est le dernier effort.

Laissez passer , Seigneur , sa première surprise,
Laissez-lui peser tout d'un ame un peu remise.

Lors que d'un œil tranquille , & moins preoc-
cupé,

Son cœur verra le coup dont il seroit frappé ;
D'un côté v^{otre} Hymen, v^{otre} gloire en partage,
De l'autre, les horreurs qui suivent l'esclavage,
Son orgueil confondu par des emplois si bas ;
Eh ! doutez-vous , Seigneur , qu'elle ne change
pas ?

Quand même à v^{otre} Hymen il faudroit la con-
traindre,

De v^{otre} cruauté pourroit-elle se plaindre ?

Vous ne la contraindrez, que pour la mieux ser-
vir ;

A ses propres desirs il vous la faut ravir ;
Et l'arrachant par force à cette erreur qu'elle
aime,

Etablir son bonheur en dépit d'elle-même.

A P P I U S.

Je te dois tout ; suivons ce conseil important ;
Il détermine un cœur irresolu , flottant.

Ne nous contraignons plus par ce vain artifice.
Tôt ou tard on saura quelle est mon injustice.
Ne menageons plus rien, satisfaisons nos vœux,
Et ne nous chargeons pas d'un crime infructueux.

De mon amour dépend le bonheur de ma vie.
Il n'importe à quel prix j'obtienne Virginie.
Allons encor un coup lui présenter ma main ;
Allons mettre à ses pieds le pouvoir souverain ;
Et si sa flamme encor la séduit ou l'abuse,
Forçons-là d'accepter l'honneur qu'elle refuse.

Fin du second Acte.





A C T E III.

S C E N E I.

PLAUTIE, FULVIE.

FULVIE.

M Adame, où courez-vous ? Vous verrai-je
 toujours

D'une douleur mortelle entretenir le cours ?

Sourde à tous nos conseils, désespérée, errante,

Loin d'acourcir vos maux, chaque instant les
 augmente :

Un chagrin devorant précipite vos pas ;

Vous courez en cent lieux, où vous n'arrêtez
 pas :

Tantôt parmi le peuple, & tantôt solitaire,

Tout ce que vous voyez, ne fait que vous dé
 plaite.

Aux discours des Romains, touchez de vos mal-
 heurs,

Vous avez seulement répondu par des pleurs ;

Leurs soins officieux. . . .

P L A U T I E.

Eh ! que puis-je répondre ?

Leurs discours & leurs soins ne font que me con-
 fondre :

Pour flater ma disgrâce, ils me viennent parler,

Et leur zèle ne sert qu'à la renouveler.

Leur pitié m'assassine, & me devient funeste ;

Je ne voi point d'objet que mon cœur ne deteste.

B ;

En public , en secret , une égale douleur
 Acable ma raison , & déchire mon cœur .
 Si je vais me cacher au sein de ma famille,
 Tout m'y semble odieux , je n'y vois plus ma
 fille :

Sans elle mon Palais m'est un desert affreux :
 Et quand pour adoucir un sort si rigoureux,
 Pleine de desespoir, je cours, je vole au Temple ;
 Helas ! par un destin qui n'eut jamais d'exemple,
 Cet azile sacré contre tous nos malheurs,
 Qui toujours des humains soulage les douleurs,
 La presence des Dieux irrite ma disgrâce,
 Puis que mes tristes yeux y remarquent la place,
 Où ces Dieux ont permis que des monstres cruels
 Enlevassent ma fille au pied de leurs Autels.
 Comment calmer les maux où mon malheur
 m'expose ?

Tout retrace à mes yeux la perte qui les cause ;
 Quoi que je fasse enfin pour calmer mes ennuis,
 Je rencontre par tout les horreurs que je suis.

F U L V I E .

Mais , Madame , souffrez...

P L A U T I E .

J'ai tout perdu , Fulvie,
 Et ne puis que trainer une importune vie.
 Tandis que Virginie a lieu d'aprehender,
 Au severe Appius je cours la demander,
 Non que j'ose esperer qu'il daigne me la rendre,
 Je ne veux seulement que l'obliger d'attendre,
 Que mon époux , du Camp soit ici de retour ;
 Helas ! ce seul espoir rassure mon amour.
 Si je puis le revoir , mes douleurs & mes crain-
 tes,

Né me donneront plus que de foibles atteintes.
 Cotrons donc essayer... Mais que vois-je : grands
 Dieux !

Quel objet imprevu se presente à mes yeux ?
 C'est Appius , que suit mon ennemi perfide.
 Ah ! je ne fais que trop le dessein qui le guide,
 Il lui parle en secret... J'en fremis...

SCÈNE II.

APPIUS , PLAUTIE , CLODIUS,
FULVIE , FABIAN,
PISON.

PLAUTIE.

AH ! Seigneur,
Ecoutez-vous encor la voix d'un imposteur ?
Que dit-il ? ose-t-il , comblant sa perfidie,
Vous presser d'opprimer la triste Virginie ?
Ne previendrez-vous pas son funeste dessein ?
Prétez vous le bras pour me percer le sein ?
Me refuserez-vous le secours que j'implore ?
Seigneur , entre nous deux balancez-vous en-
core ?
Faudra-t-il qu'à mes pleurs on puisse reprocher,
Qu'ils n'ont pas eu la force , hélas ! de vous tou-
cher ?
Dans le tems qu'à vos yeux je suis presque mou-
rante ,
Mon extrême douleur sera-t-elle impuissante ?
D'un barbare projet vous connoissez l'Auteur ;
Et mes ristes soupirs, mes transports, ma fureur,
Mon desespoir mortel, mon ardente priere,
Tout vous prouve, Seigneur, l'amitié d'une Mere.
Faut-il d'autres raisons , pour vous persuader ?
Il en est mille encore à qui tout doit ceder :
Considérez , Seigneur.... Mais mon ame trou-
blée,
Succombe à tant de maux , dont elle est acca-
blée,
Ma parole se perd . . . je cede à mes douleurs...
Hélas ! Je ne vous puis parler que par mes pleurs.

B 4

J'ose encor me flater, malgré tant d'artifice,
Que vous suivrez, Seigneur, la severe Justice.
Je ne vous dis plus rien pour souvenir mes droits;
Vingr témoins differens ont d'assez fortes voix.
Donnez-moi Virginie, & forcez au silence
Une femme en fureur dont la plainte m'offense,
Et qui s'autorisant de l'amour maternel,
Cache sous ce pretexte un dessein criminel.
Ne differez donc plus... venez...

P L A U T I E à *Clodius*.

Tai-roi, parjure :
N'ajoute point encor l'outrage à l'imposture.
(à *Appius*.) Seigneur, si mes soupirs peuvent
vous émouvoir,
Éloignez Clodius que je ne saurois voir.
Plus que tous mes malheurs, sa funeste presence,
De mes profonds ennuis aigrit la violence.
Vous me verrez sans dure expirer en ces lieux,
Si plus long-tems ce traître est present à mes
yeux.

A P P I U S.

Où, Madame, je vais soulager votre peine.
(à *Clodius*.) Sortez. Retirez-vous dans la cham-
bre prochaine.

Je saurai prononcer lors qu'il en sera tems.

C L O D I U S.

Vous differez encor, Seigneur; je vous entens :
Vous n'osez de Plautie augmenter la misere;
Mais un Chef des Romains doit être plus severe:
Juste à recompenser, intrepide à punir,
Il doit voir le passé sans craindre l'avenir,
Sans qu'aucun interêt le retienne ou l'anime;
Et la pitié d'un Juge est souvent un grand crime.
Puis que la vôtre ici combat votre devoir,
Seigneur, je vais d'un autre implorer le pouvoir;
Vôtre retardement me servira d'excuse,
Si je demande ailleurs le bien qu'on me refuse,

SCÈNE III.

APPIUS, PLAUTIE, FULVIE,
FABIAN, PISON.

APPIUS.

Vous le voyez, Madame ; il va chercher
ailleurs
L'inévitable arrêt qui comble vos malheurs.
J'ai craint de prononcer cet arrêt si funeste ;
Et dans vos déplaisirs cette douceur me reste,
Qu'une autre main au moins vous portera les
coups,
Dont mon cœur allarmé fremit déjà pour vous.

PLAUTIE.

Eh quoi ! votre pitié sera-t-elle inutile ?
Ne peut-elle à mon Sang assurer un azile ?
Ne peut-elle, Seigneur, détourner loin de moi,
Ces coups dont votre cœur a déjà quelque effroi ?
Dans mes justes desirs me seriez-vous contraire ?
Servirez-vous plutôt l'Ennemi que la Mere ?
Il demande ma Fille, & sur quoi ? par quels
droits ?

Son Esclave a parlé ; mais il n'a point de voix.
Un homme que le sort dans les fers a fait naître,
N'a d'autre volonté que celle de son maître :
Plûtôt mort que vivant, comblé d'un long ennui.
Il ne peut ni parler, ni vivre que pour lui.
Seigneur, sans écouter ce suspect témoignage,
De l'amour d'un époux rendez-moi le saint gage.
Pour prononcer au moins attendez son retour ;
Vous le verrez sans doute avant la fin du jour.
C'est lui qui soutiendra les droits de sa Famille ;
C'est à lui de défendre & de sauver sa Fille.
Brisera-t-on des nœuds que le sang a formez,

B 5

Ces saints nœuds par l'amour , par le tems confirmez ?

En condamnant la Fille on condamne le Pere ;
Et peut-on lui ravir ce sacré caractère,
Que la forte nature a pris soin de graver,
Et dont même les Dieux ne sauroient le priver ?

A P P I U S.

Moderez les terreurs de vôtre ame craintive.
Puis que vous le voulez, j'attendrai qu'il arrive,
Madame ; mais enfin que fera vôtre Epoux ,
Que déjà ma pitié n'ait pas tenté pour vous ?
Pour tâcher de vous rendre une Fille si chere,
Je n'ai pas attendu les larmes de sa Mere.
J'avois formé tantôt un genereux dessein,
Et que les Dieux sans doute avoient mis dans
mon sein.

J'allois avec éclat reparer sa misere ;
Mais elle a refusé ce conseil salulaire,
Et preferé les fers qui menacent ses jours,
A la nécessité d'accepter mon secours.

P L A U T I E.

Que dites-vous , Seigneur ? L'ingrate Virginie,
Refuse le secours qui la rend à Plautie ?
Et sans égard pour vous, sans tendresse pour moi,
Elle aime mieux subir une si dure loi ?
Elle se livre entiere au destin qui la joue ?
Seigneur, s'il est ainsi , mon cœur la desavoue.
Mais ne puis-je savoir ce dessein glorieux,
En faveur de ma Fille inspiré par les Dieux ?

A P P I U S.

Je la voi qui paroît ; elle peut vous l'apprendre.
Mais songez que des fers rien ne la peut défendre,
Si toujours obstinée en son premier dessein,
Elle fuit les bienfaits qui partent de ma main,



SCÈNE IV.

PLAUTIE, VIRGINIE,

FULVIE.

P L A U T I E.

Qui pourra m'expliquer ce trouble & ce silence ?

Du discours d'Apus que faut-il que je pense,
Ma Fille ? devois-tu refuser le secours,
Qui te rend à Plautie , & rassure tes jours ?

V I R G I N I E.

Ah ! quand vous le saurez , ce secours si fa-
nelte,

Vous le detesterez comme je le deteste.

Dieux ! à quel prix cruel , à quelle extrémité,
Le perfide Appius a mis ma liberté !
Dure , dure toujours le malheur qui me presse,
Si je n'en puis sortir que par cette bassesse.

P L A U T I E.

Comment ? que pretend-il ? quel injuste dessein ?

V I R G I N I E.

Me forcer malgré moi de lui donner la main.

Il n'a pû me cacher sa tyrannique flâme ?

Ses yeux & ses discours m'ont découvert son
ame.

Que vous dirai-je enfin ? vos craintes, mon mal-
heur.

Sont les tristes effets de sa coupable ardeur.

P L A U T I E.

O coup ! Ô trahison à jamais inouïe !

Peut-on jusqu'à ce point pousser la perfidie ?

O Ciel ! as-tu permis que le cœur d'un Ro-
main,

Ait osé concevoir cet horrible dessein ?

Helas ! dans quel état le Tyran m'a laissée !
Le plus sensible effort de ma douleur passée,
Tout ce que j'ai souffert , ne sauroit égaler
Les maux dont son Amour commence à m'a-
cabler.

Mais , grands Dieux ! quel sera le desespoir
d'Icile,

Quand de la trahison averti par Camille,
Il saura qu'Appius ne s'arme contre moi,
Qu'afin de me contraindre à violer ma foi ?
Ah ! pour tirer raison d'un si cruel outrage,
Que n'entreprendront point sa haine & son cou-
rage ?

Dans quels nouveaux perils se va-t-il engager ?
Sans doute en ce moment tout prêt à se vanger,
Il va...

S C E N E V.

ICILE, PLAUTIE, VIRGINIE,
FULVIE, CAMILLE,
SEVERE.

I C I L E.

Consolez-vous, & retenez vos larmes.
Madame, je fais tout, & conçois vos allarmes;
Mais les gemissemens sont ici superflus;
Appius perira, vous ne le craindrez plus.
Nos genereux Amis partagent nôtre offense,
Et brûlent d'en tirer une prompte vengeance.
D'abord que le Tyran sortira du Palais,
Tout son sang repandu lavera ses forfaits;
Et dans le desespoir, Madame, qui me guide,
Moi seul je percerai le cœur de ce perfide.
Armez cet effort de ma juste fureur,

O Ciel ! quel doux espoir je sens naître en mon cœur !

Vous allez immoler la main qui nous outrage.
Mais, Dieux ! en quel dessein votre amour vous engage !

Vous vous flâtez en vain de pouvoir l'acabler.

V I R G I N I E.

Cessez, Seigneur, cessez de nous faire trembler ;

De ce fatal projet vous seriez la victime ;
Et quand vous perdriez le Tyran qui m'opprime,

Qu'Appius périroit ; croyez que son trépas,
D'un esclavage affreux ne me sauveroit pas.
Neuf Tyrans resteroient, qui, pour vanger sa perte,

Prendroient pour nous punir l'occasion offerte.

Je verrois ces cruels armer contre vos jours,

Se prêter à l'envi de funestes secours ;

Et présenter enfin à mon ame étonnée,
Vôtre mort, & les fers où je suis destinée.

I C I L E.

Ne vous allarmez point, craignez moins leur pouvoir,

Madame, j'ai prévu tout ce qu'il faut prévoir.

Perdre un de nos Tyrans, sans accabler les autres,

Ce seroit redoubler vos perils & les nôtres ;

Pour terminer l'horreur de votre triste sort,

De tous les Decenvirs j'ai résolu la mort ;

Et sans borner mes coups à la perte d'un homme,

Je veux avec vos fers rompre encor ceux de Rome :

Vous vanger l'une & l'autre, & remplir en ce jour,

Les devoirs de ma gloire, & ceux de mon amour.

Je remarque à vos yeux, quelle extrême surprise

Jettes dans vos esprits une telle entreprise.

Sans doute vous croyez que ce hardi projet
Est de mon desespoir un temeraire effet :
Qu'aujourd'hui seulement j'en ai conçu l'idée :
Mais d'un noble courroux mon ame possédée,
A formé dès long-tems ce genereux dessein,
L'amour ne l'a pas seul fait naître dans mon sein;
Seulement les malheurs que pour vous j'apre-
hende,
Me font précipiter une action si grande.
Quand je tremble pour vous, rien ne peut m'ar-
rêter,
Et je suis assez fort pour tout executer.
Nos Tyrans separez dans nos Camps , dans la
Ville,
Rendent de ce projet le succez plus facile.
Horace , Numitor , Valere , & Lœlius,
Doivent au Tribunal immoler Appius.
Je dois, accompagné d'une nombreuse escorte,
De ce Palais fatal environner la porte,
Dont Appius sortant, par mille coups certains,
Nous préviendrons l'horreur de ses lâches des-
seins.
Les Chefs & les Soldats n'attendent à l'Armée,
Que d'ouïr de nos faits parler la Renommée ;
Et dès le même instant, de nos exploits jaloux,
Imparient , heureux , & hardis comme nous,
Vous les verrez , pousser d'une ardeur magna-
nime,
Se disputer l'honneur d'abattre une victime :
Et sur huit ennemis confondans leurs efforts,
A chacun des Tyrans assurer mille morts.
Le peuple fatigué d'un pouvoir tyrannique,
Est tout prêt de finir la misere publique.
Déjà , pour l'animer, j'ai fait peindre à ses yeux,
Les funestes horreurs qui desolent ces lieux ;
Les sacrez Tribunaux ouverts à l'avarice,
Le commerce honteux qu'on fait de la Justice,
Le Senat depuélé des plus vieux Senateurs ;
Leur puissance donnée à d'indignes flatteurs,
Le crime triomphant, l'innocence tremblante,

T R A G E D I E.

Du sang de ses Heros Rome toujours fumante,
 Les tragiques éfets du fer & du poison,
 La violence jointe avec la rrahifon,
 La pudeur expofée à de coupables flames,
 Les Vestales en proie à des monftres infames,
 Tous nos Temples détruits, deferts, ou prophanez,

Les Augures confus, les Prêtres confternez;
 Enfin des maux plus grands, un joug moins fupportable,

Que ne fût de Tarquin le Regne abominable.
 Le Ciel me favorife, & je puis en ce jour,
 Servir la Republique en fervant mon Amour.
 Si je reviens vainqueur, ma gloire eft infinie,
 J'affranchis ma Patrie, & j'aquiers Virginie;
 Et, s'il faut fuccomber dans un fi noble effort,
 Où pourrois-je trouver une fi belle mort?

V I R G I N I E.

Je n'ofe condamner l'ardeur qui vous entraine;
 Je vous aime, & je crains: mais j'ai l'ame Romaine.

L'intérêt du païs doit ici prévaloir:

Tout cede dans mon cœur à ce premier devoir.
 Je ne vous aurois pas hazardé pour moi-même,
 Mais je confens pour lui d'exposer ce que j'aime.
 Le genereux amour qui regne dans mon cœur,
 Ne veut point d'un Amant enchaîner la valeur;
 Je brûle, comme vous, de voir Rome fivée,
 De voir votre vertu jufqu'aux Cieux élevée.
 Joignez tous les devoirs de Heros & d'Amant,
 Ils fe peuvent entr'eux fecourir puiffamment;
 Leur union vous offre une double victoire,
 Du côté de l'Amour, du côté de la Gloire;
 De toutes parts enfin vous ferez couronné,
 Comme illuftre Guerrier, comme Amant fortuné.
 Les Romains admirant cette grande victoire,
 Drefleront des Autels, Seigneur, à votre gloire;
 Et moi, n'en doutez point, à votre heureux retour

Je prens fur moi le foin de couronner l'Amour.

Ah ! souffrez. . .

VIRGINIE.

Mais , hélas ! que je suis insensée ?

Je me laisse séduire à ma douce pensée.

Peut être que le sort nous menace tous deux.

Le plus juste parti n'est pas toujours heureux.

N'importe, allez , Seigneur ; & si la destinée

Marque de vôtre mort cette triste journée,

Je jure que mon sang par ma main repandu,

Dans le vôtre aussi-tôt se verra confondu ;

Que mon bras. . .

ICILE.

Éloignez cette funeste image.

J'accepte seulement vôtre premier présage ;

J'espère qu'aujourd'hui , content , victorieux,

Madame , je viendrai vous tirer de ces lieux.

Adieu.

PLAUTIE.

Je vous suivrai, Seigneur, & mon courage,

Veut avoir quelque part dans ce fameux ouvrage.

SCENE VI.

PLAUTIE , VIRGINIE , FULVIE ;
CAMILLE.

VIRGINIE.

Q Uoi ? vous voulez vous-même. . .

PLAUTIE.

Oui , je veux que mes cris

Réveillent la vertu des Romains assoupis.

Je veux leur inspirer les transports de mon ame :

Sans doute ils rougiront , en voyant une femme,

Moins timide cent fois & plus Romaine qu'eux.

Tâcher de r'animer cet esprit généreux

Qu'a versé dans leur sein le sang de leurs ancêtres,

Sans cesse revolté contre d'injustes Maîtres.

Ah ! songe quel triomphe , & quel bonheur pour nous ,

Si tandis que l'on voit mon invincible Epoux,
Des perils du dehors nous sauver, nous défendre,
L'on voit en même tems son Epouse & son Gendre,

Affranchir Rome encor du joug des Decemvirs ;
Et le sort secondant nos soins & nos desirs,
Nôtre famille seule assurant sa memoire,
D'un Empire si saint faire toute la gloire !

VIRGINIE.

Je connois la grandeur d'un si noble dessein ;
Mais , hélas ! que je crains qu'on ne le tente en vain !

Je crains. . .

SCENE VII.

PLAUTIE , VIRGINIE , CAMILLE,
FULVIE , SEVERE.

SEVERE.

N'Attendez plus un secours inutile,
Madame , c'en est fait , on nous enleve Icile ;
Un traître , qu'il croyoit ferme en ses interêts,
Vient d'instruire Appius de ses desseins secrets.
Dans le moment qu'Icile alloit tout entreprendre,

On l'a mis hors d'état de vous pouvoir défendre ;
De sa juste colere on previent les effets,
On le vient d'arrêter en sortant du Palais,

PLAUTIE,

O Ciel !

Cruel destin ! quelle persévérance !
 Puis-je après un tel coup avoir quelque espérance
 Vous le voyez, Madame; il n'est plus de secours;
 Il est tems de finir mes déplorables jours.
 Icile est arrêté; le Ciel nous est contraire,
 Il nous prive à la fois de l'Amant & du Pere;
 C'en est fait, je me livre à mon seul desespoir.

P L A U T I E.

Ah ! prends sur toi, ma Fille, un peu plus de
 pouvoir.

Mourir lors que le sort rend la vie importune,
 C'est l'ordinaire effet d'une vertu commune :
 Mais vivre en essuyant ses plus funestes coups,
 Lui faire voir un cœur plus grand que son cour-
 roux,

C'est-là que la vertu doit briller davanrage.
 Dans ces extremités éclate, un grand courage.
 Que te dirai-je, enfin ? tu dois par ces efforts,
 Me prouver qu'en éfer c'est de moi que tu fors.

VIRGINIE.

Qu'exigez-vous de moi ? Pourquoi vouloir, Ma-
 dame,

Faire durer les maux qui déchirent mon ame ?

La mort les eût finis : loin de vous allarmer,

A ce juste dessein vous deviez m'animer.

Prête à souffrir des fers l'affreuse ignominie,

Rien ne semble à mon cœur si cruel que la vie.

Helas ! pour me tirer du gouffre où je me voi,

Quelles mains, quels Amis voudront s'armer
 pour moi ?

P L A U T I E.

Tous les Romains. Ta cause est la cause com-
 mune,

Il s'agit de leur sort comme de ta fortune.

Le perfide Appius a commencé par nous ;

Mais demain sur quelqu'autre il portera ses
 coups,

Si tous nos Citoyens, armez pour sa défense,

N'assurent leur repos en vangeant nôtre offense.

Je vais, par un recit des maux que je prévoi,
Faire trembler le cœur des meres comme moi.
Je vais les allarmer pour toute leur famille,
Par l'exemple inoui des malheurs de ma Fille,
Je vais tout animer contre Appius ; enfin,
Je cours perir moi-même, ou changer ton destin.

VIRGINIE.

Secondez, Dieux puissans , ce desir legitime.
Que si pour vous fléchir il faut une Victime,
Étalez, me voilà prête, & par un prompt effort,
Epargnez-moi des maux plus cruels que la mort.

Fin du troisième Acte.





A C T E I V.

S C E N E I.

APPIUS, CLODIUS.

CLODIUS.

O Ui, ce Rival heureux , par la fin de sa
vie,
Bien-tôt à vos transports livrera Virginie.
Que tardez-vous , Seigneur , à le faire perir ?
Vancez - vous des tourmens qu'il vous a fait
souffrir.
Craignez-vous par sa mort de vous charger d'un
crime ?
Croyez-vous ? ...

A P P I U S.

Non, je croi sa peine legitime.
N'a-t-il pas hautement , par un lâche attentat,
Assemblé ses Amis , voulu troubler l'Etat ?
Sa perte en ce moment est juste & necessaire.
Mais Virginie.

CLODIUS.

Eh bien ; craignez-vous sa colere ?
Dé trompez-vous , Seigneur ; peut-être qu'au-
jourd'hui,
Elle attend un pretexte à renoncer à lui ;
Peut-être qu'en secret sensible à vôtre gloire,

Son cœur déjà charmé vous cède la victoire :
Mais l'honneur , fier tyran de ses vœux les plus
doux,

L'empêche seulement de s'unir avec vous.
Épargnez-lui , Seigneur , la cruelle contrainte
D'entendre d'un Amant la pitoyable plainte ;
Perdez-le , & par sa mort assurez - vous d'un
cœur.

Déjà presque insensible à sa première ardeur,
Et qui pour se donner n'attend plus rien peut-
être,

Que l'éclat d'un Amour qui doit parler en Maître.

A P P I U S.

Quelle honte pour moi, s'il faut que mon Amour,
Pour vaincre mon Rival, lui ravisse le jour !
Quel triomphe pour lui , quelle gloire immor-
telle,

De n'avoir jamais vu Virginie infidelle !
D'avoir gardé son cœur , enfin d'avoir vaincu,
Ma grandeur & mes feux , tant qu'il aura vécu !

C L O D I U S.

Et qu'importe , Seigneur ? quel scrupule vous
presse ?

A P P I U S.

J'aime pour mon malheur , avec trop de ten-
dresse.

Enfin de mon Rival je me vengerai mieux,
Si je puis épouser Virginie à ses yeux.
J'attens ici l'ingrate , & ne veux plus lui taire,
De nos desseins secrets le dangereux mystère ;
Je vais tout employer pour ébranler sa foi,
Prière , soin , respect , amour , menacé , effroi ;
J'espère que des fers l'épouvantable image,
Et qu'Icile mourant , fléchiront son courage ;
Je vais lui faire voir son Amant enchaîné,
Aux plus cruels tourmens , à la mort condamné,
Il est instruit déjà , que , pour sauver sa vie,
Il doit en ma faveur parler à Virginie,
Qu'il ne peut qu'à ce prix échaper à la mort.

Peut-être mon rival fera-t-il cet effort.

Que je serois heureux , si par cette foiblesse,

Il ne meritoit plus l'objet de sa tendresse !

Qu'en la tenant de lui , j'eusse encor la douceur

D'avoir flétri sa gloire , & fait trembler son
cœur !

Cependant cours, Ami, t'informer dans la Ville

Des discours , des desseins des Partisans d' Icile.

Examine avec soin , observe exactement

Les démarches qu'ils font , leur moindre mou-
vement.

Va ; tu m'apprendras tout , comme témoin fi-
delle.

Virginie entre , il faut m'expliquer avec elle.

SCENE II.

APPIUS , VIRGINIE,

GAMILLE.

A P P I U S.

M Adame , il faut enfin vous découvrir mon
cœur ;

Il faut de mon Amour vous declarer l'ardeur.

En ce moment fatal je ne saurois plus feindre ;

Depuis assez long - tems je cherche à me con-
traindre :

Pour vous j'ai tout trahi , gloire , devoir , em-
ploi ;

L'amour fait tous mes soins , & mon unique loi.

Je suis les mouvemens d'une aveugle tendresse ;

Et si vôtre pitié pour moi ne s'intéresse,

Songez que rien ne peut ébranler mon dessein,

Que je ne perdrai pas toute ma gloire en vain ;

Songez...

VIRGINIE.

Vous m'aimez donc, Seigneur, & vôtre âme

Par d'illustres éfers se déclare à mon ame ?
 Barbare, de quel front m'osez-vous presenter,
 Une main attachée à me persecuter ?
 Je fremis à la voir, cette main violente,
 Qui m'arrache des bras d'une Mere tremblante,
 Qui m'a déjà causé tant de malheurs divers,
 Et pour toucher mon cœur me presente des
 fers.

Comment avez-vous crû qu'au mépris de ma
 gloire,
 Mon cœur lâche, & cedant une indigne vic-
 toire,
 D'un si funeste hymen voulut former les nœuds,
 Et joindre l'innocence à vos crimes affreux ?

A P P I U S.

Ah, cruelle ! est-ce à vous de parler de mes cri-
 mes ?

Leur seule cause, hélas ! les rend trop legiti-
 mes.

Est-ce à vous de montrer à mon cœur abattu,
 Qu'il a souillé sa gloire, & trahi sa vertu ?
 M'osez-vous reprocher mon ardeur criminelle ;
 Vous, qui rendez mon cœur à son devoir re-
 belle ;

Vous, qui seule causez mes forfaits odieux ?
 Ah ! je puis justement en acuser vos yeux,
 Leur demander raison des malheurs de ma fla-
 me,

De mon repos perdu, du trouble de mon ame ;
 D'avoir de mon esprit, malgré mes soins pru-
 dens,

Éfacé les leçons de plus de quarante ans,
 Et d'avoir fait enfin, par un coup éfroyable,
 D'un Souverain heureux un Amant misérable.
 Aussi n'esperez pas de pouvoir m'abuser ;
 Je connois la raison qui vous fait m'accuser.
 Pour un heureux Rival vôtre ardeur empressée,
 Fait que de tous mes soins vous êtes offensée :
 Cet Icile, l'objet de vos ardens souhaits,
 Me défend...

Oui, je l'aime autant que je vous haïs.
 Vous me tyrannisez, il m'a toujours servi;
 Il fait tout le bonheur, vous l'horreur de ma
 vie :

Et je voyois enfin dans cet illustre Epoux,
 Encor plus de vertus, que de crimes en vous.

A P P I U S.

On conserve sans peine une entière innocence,
 Quand un bonheur constant prévient nôtre espé-
 rance.

Icile satisfait dans ses vœux les plus doux,
 Tranquille, glorieux, enfin aimé de vous,
 A-t-il pû jusqu'ici se charger d'aucun crime ?
 Mais si de vos mépris déplorable victime,
 Accablé des tourmens que mon cœur a souf-
 ferts,

Il avoit ressenti tout le poids de mes fers ;
 Si vous l'aviez contraint d'aimer sans espérance,
 Qu'il eût eû comme moi la suprême Puissance,
 Cet Icile à vos yeux digne de vôtre foi,
 Seroit peut-être encor plus coupable que moi.
 Ah ! son bonheur allume un courroux dans mon
 ame,

Qui pourroit.... mais songez à répondre à ma
 flâme :

Autrement malgré moi. . .

VIRGINIE.

Favorable retour !

Vôtre courroux me plaît bien plus que vôtre
 amour.

Menacez, accablez l'impuissante innocence,
 Je crains moins les tourmens, qu'un amour qui
 m'offense ;

Je préfère mes maux à d'injustes bienfaits.
 Armez vôtre fureur, j'en brave les effets.

A P P I U S.

Eh bien, pour me vanger de vôtre ingratitude,
 Vos malheurs ne sont pas un suplice assez rude ;
 Et je veux désormais vous porter d'autres coups,
 Moins

Moins funestes pour moi , mais plus cruels pour
vous.

Je jure qu'il n'est rien que ma fureur ne tente.
L'Amant me répondra des mépris de l'Amante ;
C'est lui qui rend pour moi votre cœur si cruel ;
Et puis que vous l'aimez , il est trop criminel.
Il faut par un seul coup acabler l'un & l'autre :
Je percerai son cœur qui me ravit le vôtre ;
Pour goûter à la fois le plaisir sans égal,
De punir vos dédains , & de perdre un Rival.

VIRGINIE.

Helas ! Seigneur...

A P P I U S.

Pour vous la menace est terrible,
Je vous frappe à la fin par votre endroit sensible :
Mais ne m'accusez point , c'est vous qui l'ordon-
nez,
Et c'est par vos mépris que vous l'assassinez.

VIRGINIE.

Il mourra donc , Seigneur , & c'est moi qui l'o-
prime ?
N'importe , je suivrai cette chère Victime ;
Et par ce grand effet d'une immortelle foi,
Je le vengerai bien si vous brûlez pour moi.
Vôtre esprit libre alors de la jalouse envie,
Verra qu'un même coup aura fini ma vie ;
Et j'aurai ce plaisir , parmi tous mes malheurs,
Que la mort d'un Rival vous coûtera des pleurs.

A P P I U S.

Madame , prevenons un malheur si funeste ;
Du tems que je vous donne employez mieux le
reste.

Iceil en ce moment va paroître à vos yeux ;
J'ai moi-même ordonné qu'on l'amène en ces
lieux.

Il vient.

SCENE III.

APPIUS, ICILE, VIRGINIE,
CAMILLE, PISON, GARDES.

APPIUS à Icile.

DErobez-vous au coup qui vous menace,
Icile, par vos soins meritez vôtre grace.
(à *Virginie.*) Madame, songez-y ; vous savez
mon dessein ;
Il me faut dès ce soir son sang ou vôtre main.
Je fors pour un moment. Gardes, qu'on se re-
tire.

SCENE IV.

ICILE, VIRGINIE,
CAMILLE.

VIRGINIE.

VOUS avez entendu ce qu'il vient de nous
dire.

Cessons de nous flatter ; voici le jour affreux,
Où l'on va pour jamais nous separer tous deux.
De nôtre heureux Hymen l'esperance est perdue,
Je ne puis qu'un moment jouir de vôtre vûe,
Et vous n'ignorez pas à quel funeste prix
Ce dernier entretien vient de m'être permis.

ICILE.

Je fai que contre nous on met tout en usage ;
Même pour essayer d'ébranler mon courage,
On a fait en passant étaler à mes yeux

TRAGÉDIE.

51

De mon trepas certain l'appareil odieux,
Et les tristes apprêts des tourmens redoutables,
Dont la rigueur des Loix punit les grands coupables :

Mais parmi ces objets , mon cœur , sans s'émouvoir,

N'a songé seulement qu'au plaisir de vous voir.

Madame , qu'il m'est doux de vous parler encore,

De pouvoir attendre la beauté que j'adore,

Et de voir une fois au moins avant ma mort,

Vos yeux donner des pleurs à mon funeste sort !

Car ne presumez pas que mon ame étonnée

Vienne vous conseiller un honteux Hyménée.

Si le lâche Appius étoit digne de vous,

J'oserois vous prier d'en faire vôtre Epoux ;

Je vous immolerois mon amour & ma vie ;

Je serois trop heureux de vous avoir servie,

Et d'avoir en mourant pû mettre entre vos mains

La suprême puissance , & le sort des Romains.

Ne pensez pas aussi que je vienne , Madame,

Pour vous solliciter en faveur de ma flâme ;

Vôtre bonté pour moi feroit tomber sur vous

La fureur d'un Rival tout-puissant & jaloux.

Sauvez-vous....

VIRGINIE.

Arrêtez ; en ce malheur extrême,

Je pretens désormais me conseiller moi-même ;

Je voi ce qu'il faut faire , & ne balance plus ;

Vos conseils & vos soins sont ici superflus ;

Je sai par où finir vos maux & ma misère,

Et dès ce même jour...

ICILE.

Quoi ? que voulez vous faire ?

Par où pretendez-vous nous pouvoir secourir ?

Qu'avez-vous résolu , Madame ?

VIRGINIE.

De mourir.

ICILE.

Ah Ciel !

C 2

VIRGINIE;
VIRGINIE.

Le sort nous force à perir l'un & l'autre.
Mais souffrez que ma mort precede au moins la
vôtre ;

Je le veux , votre cœur ne doit point l'envier,
Le plus foible des deux doit mourir le premier ;
J'ai du courage assez pour m'immoler moi-
même,

Et n'en ai point pour voir expirer ce que j'aime.

I C I L E.

Ah ! renoncez , Madame , à ce cruel dessein.

J'en fremis...

VIRGINIE.

Vous tremblez , & vous êtes Romain !

I C I L E.

Oui , je tremble sans doute , & je vous le con-
fesse ;

Mais mon cœur s'aplaudit d'avoir cette foiblesse.

Je verrois vos beaux yeux se fermer pour jamais ?

Ah , plutôt ! ...

VIRGINIE.

Le trepas fait mes plus doux souhaits :

Mourons , puis qu'il le faut , genereux & fidelles,

Emportons au tombeau nos ardeurs mutuelles ;

Servons de noble exemple aux siècles à venir,

D'une foi que la mort n'aura pû desunir ;

Rempportons du Tyran une entière victoire ;

Mourons ; & me laissant partager votre gloire,

Faisons que l'Univers déplore nôtre mort,

Et forçons le Tyran d'envier nôtre sort.

I C I L E.

Non , Madame ; vivez... Mais le Tyran s'apro-
ch.

C'en est fait ; de ma mort l'instant fatal est pro-
che ;

Le suplice m'attend au sortir de ce lieu ;

L'appareil est tout prêt ; & pour jamais , adieu.

Je ne vous verrai plus... Mais je vous prie encore,

C'est le dernier souhait d'un cœur qui vous adore.

De vouloir...

SCÈNE V.

APPIUS, ICILE, VIRGINIE,
CAMILLE, FABIAN,
PISON, GARDES.

APPIUS.

Quel succès aura votre entretien ?
Qu'avez-vous résolu ? parlez, Icile.

ICILE.

Rien.

APPIUS.

C'est donc là tout l'effet d'une telle entrevue ?
C'est ainsi que pour moi vous l'avez résolu ?
J'ai cru que par vos soins je recevrais sa foi.

ICILE.

Je n'ai pas seulement daigné penser à toi.
Comment t'es-tu flatté que, pour sauver ma vie,
Je viendrais pour tes feux parler à Virginie ?
J'ai dû mieux employer un tems si précieux,
Qu'à servir d'un Tyran les desseins odieux.

APPIUS.

Ah, perfide ! ta mort, mais une mort cruelle,
Punira de ton cœur l'audace criminelle ;
Rien ne te peut sauver, c'en est fait.

ICILE.

Hâte-toi.

La mort n'a rien d'affreux ni de triste pour moi :
Mais que dis-je ? ma mort encor plus que ma vie,
De ton amour jaloux excitera l'envie ;
Je mourrai plaint, heureux, & sans être trahi ;
Tu vivras criminel, malheureux, & hai.

VIRGINIE.

Cesse de te flatter ; en vain ta tyrannie

S'attache à separer Icile & Virginie ;
 En vain d'un feu si beau tu veux rompre le cours,
 L'Amour plus fort que toi nous rejoindra tous-
 jours.

A P P I U S.

Oui, vous serez unis... mais c'est vous faire
 grace,

Il faut bien autrement confondre votre audace.
 Vous voulez m'irriter ; un trepas éclatant
 Est le suprême bien que votre Amour attend :
 Mais vous vous abusez ; mon adroite colere
 Par un long châtiment cherche à se satisfaire :
 Je pretens que vos cœurs endurent chaque jour
 Mille tourmens divers , mille maux tour à tour,
 Vous craindrez pour sa vie , il craindra pour la
 vôtre ;

Ainsi vous tremblerez sans cesse l'un & l'autre ;
 Et pourvû que l'effet reponde à mes projets,
 Vous mourrez mille fois sans expirer jamais.

(*AUX GARDES.*) Qu'on les ramène.

VIRGINIE.

Adieu , Seigneur.

ICILE.

Adieu , Madame.

S C E N E VI.

A P P I U S *seul.*

C'En est fait ; banissons la pitié de mon ame ;
 Ne songeons qu'à vanger le mépris...

SCÈNE VII.

APPIUS, CLODIUS.

CLODIUS.

A H, Seigneur!

Mautic. . .

APPIUS.

Eh bien ?

CLODIUS.

Craignez sa fatale douleur.

On la voit en tous lieux de Romaines , suivie,
A tous nos Citoyens demander Virginie,
Ces Femmes , à l'envi , par de tristes accords
Expriment leurs regrets en des termes si forts,
Qu'il semble que chacune ayant perdu sa Fille,
Déplore les malheurs de sa propre Famille.
Les unes par des pleurs exhalent leur cour-

roux ;

D'autres , pour animer le Peuple contre vous,
Poussent jusques au Ciel mille cris pitoyables ;
Plusieurs , pour éviter des disgrâces semblables,
Embrassent leurs Enfans , & courent les cacher,
Craignant que de leurs bras on les vienne attr-

cher :

Enfin , à les sauver leur amitié s'empresse,
Et la peur de les perdre augmente leur ten-

dresse ;

D'ailleurs les Partisans de votre heureux Rival,
Sement par tout un bruit qui vous seroit fatal ;
On dit que c'est l'amour , & non pas ma prière,
Qui vous fait enlever Virginie à sa Mere :
Pour vous justifier dans l'esprit des Romains,

Il faut dès ce moment la remettre en mes mains,
Attendant que ce bruit avec le tems s'efface.

A P P I U S.

Vien , sui-moi ; nous verrons ce qu'il faut que
je fasse.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCÈNE I.

PLAUTIE, PISON,
FULVIE.

PLAUTIE.

QUoi ? l'on me traîne ici ! quel injuste projet... ?

PISON.

Aux ordres d'Appius j'obéis à regret,
Madame ; mais...

PLAUTIE.

O Dieux ! quelle fureur l'anime ?
C'en est fait ; ce Tyran marche de crime en crime.

Il retient Virginie , & me fait arrêter !

PISON.

Madame , à cet effort il a dû se porter.
Le soin de son salut l'a forcé d'y souscrire,
Il n'a pû s'en défendre ; & j'oserai vous dire,
Que son cœur inquiet a long-tems balancé ;
Mais d'un peril trop grand il s'est vû menacé.
Vos pleurs étoient plus forts que les armes d'Écile.

Déjà de toutes parts on voyoit dans la Ville
Les Femmes , à l'envi , sur vos pas s'assembler ;
Déjà...

Quoi ! nos clameurs l'ont pû faire trembler ?
Il craint nôtre douleur , dont les plus fortes ar-
mes

N'ont été que des vœux , des soupirs , & des
larmes ?

Mais voilà le destin des Tyrans tels que lui,
Ils traînent avec eux un éternel ennui ;
Et c'est des justes Dieux un ordre legitime,
Que la crainte sans cesse acompagne le crime :
Sa rage va sans doute éclater contre moi.

SCENE II.

PLAUTIE , VIRGINIE , PISON,
FULVIE , CAMILLE.

VIRGINIE.

FUions , Camille , ah , Ciel ! est-ce vous que
je voi,
Madame ! quel dessein ici vous a conduite ?

PLAUTIE.

Mais toi-même , quelle est la raison de ta fuite ?
Qu'a fait nôtre Ennemi ? Qu'est-ce qui s'est
passé ?

VIRGINIE.

Madame , mon Arrêt vient d'être prononcé.

PLAUTIE.

Que dis-tu ?

VIRGINIE.

Le Tyran , sans égard pour sa gloire,
De ses derniers sermens oubliant la memoire,
A suivi les conseils de son funeste amour,
Et n'a pas de mon Pere attendu le retour.
Par son ordre tantôt conduite en sa presencé,
J'ai conçu les raisons de son impatience ;
J'ai jugé que l'excez d'un amour criminel,

M'alloit abandonner au sort le plus cruel :
L'effet n'a point trompé mon presage sinistre,
Appius m'a livrée à son lâche Ministre ;
Il a fait Clodius le maître de mon sort.
Pour éviter les fers , je ne voi que la mort ;
Il faut mourir , Madame , & que cette journée,
Termine mes malheurs avec ma destinée.

PLAUTIE.

Quel funeste dessein ! N'est-il point de secours,
Dieux tout-puissans ? ...

VIRGINIE.

Les Dieux nous sont cruels & sourds.
Je n'espere plus rien ; & mon ame assurée
Au plus grand des tourmens est enfin préparée ;
Clodius me poursuit ; des Gardes furieux
Viendront dans un moment m'enlever de ces
lieux.
Vous allez voir , Madame , une troupe barba-
re, ...

PLAUTIE.

Ah ! quel spectacle encor pour mes yeux se pre-
pare,
Ma Fille ! je verrai de farouches Soldats,
Une seconde fois t'arracher de mes bras ?
Je t'entendrai gemir , & ma tendresse oisive... ?
Non , malgré leurs efforts , il faut que je te
suive,
En vain ces inhumains voudront nous separer.

VIRGINIE.

Madame , à cet effort il faut vous preparer.
Je conçois , par les pleurs dont votre amour
m'honore,
Quelle vive douleur , quel chagrin vous devore ;
Et je ne voi que trop , qu'une tendre pitié
Vous fait de tous mes maux ressentir la moitié :
Cependant retenez vos soupirs & vos larmes ;
Au fond de votre cœur renfermez vos allar-
mes,
Clodius va venir ; faites un noble effort ;
De tous vos déplaisirs moderez le transport.

Nos regrets, les ennuis où nous sommes en proie,

D'un Ennemi cruel redoubleroient la joie.

Ne permettez donc pas que ses barbares yeux
Jouissent des douleurs de nos derniers adieux ;

Aussi bien près de lui la plainte seroit vaine.

C'est l'amour d'Appius qui dans les fers m'entraîne.

J'avois tantôt prévu la rigueur de mon sort,

Et j'allois m'en sauver par une juste mort :

Vous n'avez pas voulu ; vous vous êtes troublée.

Vos discours, vos soupirs, vos pleurs m'ont acablée.

Voyez le triste effet de vos funestes soins ;

J'ai souffert plus long-tems ; je n'en mourrai pas moins.

Et ce qui dans mon sort m'afflige davantage,

Je mourois libre alors, je meurs dans l'esclavage.

P L A U T I E.

Ne me reproche point ce funeste secours.

Que n'aurois-je point fait pour conserver tes jours ?

Je me flattois... Mais, Ciel ! nôtre Ennemi s'avance.

V I R G I N I E.

Madame, au nom des Dieux, évitez sa présence ;

Laissez moi seule, allez ; ne vous exposez pas

Aux affronts d'un perfide, aux transports des soldats ;

Il ne reste plus rien, pour combler ma misère,

Que de voir leur fureur outrager une Mere.

P L A U T I E.

Moi, que je t'abandonne en cette extrémité ?

Que j'aille loin de toi chercher ma sûreté ?

Ah ! plutôt le trépas...

SCÈNE III.

CLODIUS, PLAUTIE, VIR-
GINIE, FABIAN, PISON,
FULVIE, CAMILLE,
GARDES.

PLAUTIE à *Clodius*.

TU viens ici , perfide ?
Quel dessein criminel te conduit & te guide ?
Monstre inhumain , viens-tu , me déchirant le
flanc,
M'acabler , me ravir le plus pur de mon sang ;
Ta barbare fureur jusqu'en ces lieux me brave ;
Veux-tu ?

CLODIUS.

Je viens ici pour prendre mon Esclave.
Cette Fille est à moi , je suis son Maître cousin :
Appius à mes loix a soumis son destin.
Gardes , qu'on la conduise.

PLAUTIE.

Ah ! quelle tyrannie !
Leurs criminelles mains vont saisir Virginie.
Aux Gardes qui veulent la saisir.
Osez-vous ? ...

VIRGINIE.

Arrêtez , ne portez point vos mains,
Sur le sang glorieux des plus fameux Romains.
N'approchez point de moi , je vous suivrai , sans
peine,
Dans le honteux état où le destin m'entraîne,
Trahie , abandonnée , en proie à vos fureurs,
Je n'ai que ma vertu contre tous mes malheurs ;
Mais elle me suffit ; je puis tout avec elle.

Adieu, Madame, adieu ; v^otre douleur mortelle
Ebranle ma constance , & me fait plus trem-
bler

Que l'approche des fers qui me vont acabler.
Prenez soin de vos jours, j'aurai soin de ma gloire.
J'ose espérer qu'un jour ma déplorable histoire ;
Aprénant ma disgrâce aux siècles à venir,
Laissera de mon sort un digne souvenir,
Et fera confesser à la plus noire envie,
Que d'illustres Ayeux m'avoient donné la vie.
Adieu.

PLAUTIE.

Je cours...

PISON *en l'arrêtant.*

Souffrez...

SCENE IV.

PLAUTIE, FULVIE, PISON,
GARDES.

PLAUTIE.

QUoi ? l'on m'ose arrêter ?
Inhumain, c'en est trop je ne la puis quitter.
Souffrez que dans les fers je suive Virginie ;
Sans ma Fille je hais & mon rang & ma vie :
Par rage ou par pitié perce mon triste flanc.
Après m'avoir ravi la moitié de mon sang,
Achevez , repandez tout celui qui me reste.
Hélas ! heureuse encore en ce moment funeste,
Si je pouvois au moins , par une prompte mort,
Arracher Virginie aux horreurs de son sort,
Ou tourner sur moi-même , en m'exposant pour
elle,
De son affreux destin l'influence cruelle !

Je ne puis la sauver , la suivre , ni mourir.
Cruels , aucun de vous ne veut me secourir ?
Mais que vois-je ! comment...

SCÈNE V.

PLAUTIE , FULVIE , SEVERE,
FABIAN , GARDES.

SEVERE.

Tout a changé de face,
Madame ; vous verrez finir vôtre disgrâce.
Reprenez de l'espoir : déjà les Dieux plus doux
M'ont acordé le bien d'arriver jusqu'à vous.
Icile est libre enfin , sa prison est forcée ;
J'ai vû par ses Amis sa Garde dispersée ;
Et sans perdre de tems , les armes à la main,
Vers l'injuste Appius il s'est fait un chemin.
Ils sont aux mains , Madame , & le Ciel équitable
Fera perir sans doute un Tyran detestable.
De vôtre esprit troublé dissipez la terreur ;
Tout semble vous promettre un tranquille bonheur.
Appius prevenu d'une aveugle furie,
Par ses meilleurs Soldats fait garder Virginie ;
Et resté presque seul , abandonné , troublé,
Sous les efforts d'Icile il doit être acablé ;
Contre tant d'Ennemis il ne peut se deffendre.
Icile m'a pressé de courir vous l'apprendre,
Et de vous avertir , Madame , qu'en ces lieux
Vous le verrez bien-tôt venir victorieux.
Je cours le retrouver.

PLAUTIE.

Non , je pretens vous suivre.

Courons ; que j'aillè voir la main qui nous délivre ;

Aussi bien dans ces lieux on ne me retient plus.

Je voi fuir à ce bruit mes Gardes éperdus.

Allons... mais c'en est fait ; & mon ame ravie...

SCENE VI.

PLAUTIE, FULVIE, ICILE,
SEVERE.

ICILE.

Où , c'en est fait , Madame , Appius est sans vie.

Je viens de le punir ; enfin tout est sauvé,

Et déjà vôtre Epoux dans Rome est arrivé.

PLAUTIE.

Virginus !

ICILE.

Madame , on vient de me l'apprendre.

Le bruit de son retour par tout s'est fait entendre.

Mais que fait Virginie ? on ne m'en a rien dit ;

Elle seule sans cesse ocupe mon esprit.

PLAUTIE.

Clodius escorté d'une troupe cruelle,

S'en est saisi , Seigneur.

ICILE.

Ah ! courons après elle ;

Courons la délivrer , & qu'aux yeux des Romains,

Le traître Clodius soit puni par mes mains !

Que je puisse goûter le plaisir & la gloire

Que prepare à mon cœur une pleine victoire !

SCÈNE DERNIÈRE.

ICILE, PLAUTIE, SEVERE,
FULVIE, CAMILLE.

PLAUTIE à Icile.

H Avez-vous donc Seigneur... (à Camille.)
Que viens-tu m'annoncer ?

Di moi, que fait ma Fille ? où l'as-tu pu laisser ?

CAMILLE.

Votre Fille ?

ICILE.

Aprens-nous, où faut-il que je vole ?

Où sont mes Ennemis ? que mon bras les im-
mole,

Que Virginie enfin ne les redoute plus,

Que j'aïlle... !

CAMILLE.

Modérez des transports superflus.

Il n'est plus remis.

ICILE.

Comment ?

CAMILLE.

L'aimable Virginie... :

PLAUTIE.

Eh bien, qu'est-ce !

CAMILLE.

A mes yeux vient de perdre la vie.

PLAUTIE.

Giel ! qu'est-ce que j'entens ? Ah ! destin rigou-
reux,

Quel coup !

ICILE.

De tous mes maux voici le comble affreux,

Que puis-je craindre après ce que je viens d'ap-
prendre,
Grands Dieux !

CAMILLE.

Virginus venoit pour la défendre.
Au moment qu'il l'a vûë au milieu des Soldats,
Ce spectacle cruel a retenu ses pas.
Il s'arrête , & du Peuple il apprend que sa Fille
Vient d'être pour jamais ravie à sa Famille,
Qu'elle est soumise aux fers du traître Clodius,
Et sans doute exposée aux transports d'Appius.
A ce fatal recit , son desespoir extrême
Fait qu'il veut la sauver , ou se perdre lui-même ?

Il attaque lui seul plus de mille Ennemis ;
Le succès répond mal à ce qu'il s'est promis ;
On le saisit d'abord ; il se voit sans épée :
Hé que sert , a-t-il dit , à ma valeur trompée
L'inutile bonheur de mes autres exploits,
Puis que je suis vaincu cette dernière fois ?
Mais, hélas ! permettez , cruels , dans ma dis-
grace,

Si je perds Virginie , au moins que je l'embrasse ;
De cet embrassement la puissante douceur,
D'un cœur désespéré flatera la douleur.
On le laisse ; il y court ; la joint malgré la presse ;
Par ses embrassements il marque sa tendresse ;
Je le suis , & j'entens qu'elle lui dit : Seigneur,
Ah ! donnez-moi la mort , & sauvez ma pudeur.
Virginus surpris admire son courage ;
Il soupire à la fois & d'amour & de rage :
A tes desirs cruels , dit il , puis-je obéir ?
Mais ne t'obéir pas ce seroit te trahir ;
Satisfaisons ton ame , & malgré ma foiblesse,
Dérobons ta pudeur au péril qui la presse,
Par un coup rigoureux prouvons notre amitié,
Montrons nous inhumains par excès de pitié ;
Et que tout l'Univers sachant que je suis Père ;
Admire mon courage , & plaigne ma misère.
Après ces tristes mots , égaré , furieux,

Il promene par tout ses regards curieux ;
Il voit ; cherche avec soin ; ah , disgrâce impre-
vûë !

Un funeste couteau se presente à sa vûë :
Il le prend , & pouslé d'une indiscrete ardeur,
De sa constante Fille il veut percer le cœur :
Mais en vain pour ce coup son courage s'aprete,
Quand il croit l'achever sa tendresse l'arrêre :
Car à peine a-t-il vû le couteau près du sein,
Que la nature semble avoir glacé sa main :
Il demeure immobile à ce triste spectacle,
On court ; à son dessein chacun veut mettre ob-
stacle,

Virginie en tremblant voit venir ce secours,
Qui hazarde sa gloire en conservant ses jours.
Elle se hâte alors de terminer sa vie ;
Se lance sur le fer ; & d'une main hardie
Prend celle de son Pere , & poussant le couteau,
S'en frappe, tombe , & s'ouvre un chemin au
tombeau.

P L A U T I E.

Helas !

C A M I L L E.

Virginus après ce sacrifice,
De ce sang precieux demande la justice ;
Il prend entre ses bras ce corps ensanglanté,
Le fait voir aux Romains ; le Peuple épouvanté,
Fremit en regardant cette Victime offerte ;
De tous les Decemvirs il conspire la perte ;
Il court de tous côtez vanger vôtre malheur ;
Clodius a déjà ressenti sa fureur ;
Et moi je suis venuë en ce lieu vous apprendre
Les funestes horreurs que vous venez d'enten-
dre :

Heureuse , si ma mort avoir pû devancer
La douleur que je souffre à vous les annoncer !

I C I L E.

Ainsi pour mon amour Virginie est perduë !
Voilà cette union que j'avois attenduë !
Mourons : mais d'une mort qui soit utile à tous.

68 VIRGINIE , TRAGEDIE.

Portons sur nos Tyrans ma rage avec mes coups.
Allons , Madame , allons ; & courons l'un &
l'autre

Faire parler par tout ma douleur & la vôtre ;
Allons ; que mille morts marquent ce triste jour,
Puis que Rome l'exige aussi bien que l'amour.

F I N.



ARMINIUS,
TRAGEDIE.



A C T E U R S.

VARUS, Gouverneur de la Germanie, pour Auguste.

SEGESTE, Prince des Gattes.

ARMINIUS, Prince des Cherusques, accordé à Ismenie.

SIGISMOND, Fils de Segeste, accordé avec Polixene.

ISMENIE, Fille de Segeste.

POLIXENE, Sœur d'Arminius.

BARSINE, Confidente d'Ismenie.

TULLUS, Confident de Varus.

SUNNON, Capitaines des Gardes

SINORIX, de Segeste.

Suite.

*La Scene est dans le Camp de Varus;
près les Forêts de Teutberg, dans
les Tentes de Segeste.*



ARMINIUS,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SEGESTE, SUNNON.

SEGESTE.

Où, Sunnon, je le veux : je l'attens de
 ton zèle ;
 Parle, trace à mes yeux la peinture
 fidele

Des sentimens divers du Peuple & des Soldats.

SUNNON.

Seigneur...

SEGESTE.

Parle, te dis-je, & ne me flatte pas.
 Je sai que le Traité que je viens de conclure,
 De la plûpart des miens excite le murmure ;

Que ne pénétrant point dans mes justes desseins,
On me voit à regret dans le Camp des Romains,
Je le sai, dis le reste ; il ne me faut rien taire.

S U N N O N.

Puis que vous m'ordonnez , Seigneur , d'être sin-
cère,

Je ne vous cèle point que de ce changement
Les Peuples étonnez cherchent le fondement.
Quoi , Segeste , dit-on , par qui la Germanie
Jusqu'ici des Romains brava la tyrannie,
Qui de flots de leur sang couvrit nos Champs
vingt fois,
Qui fit trembler le Tibre au bruit de ses ex-
ploits,

Ce Segeste aujourd'hui peut érouffer sa haine,
Et mêler ses Drapeaux avec l'Aigle Romaine ?

S E G E S T E.

Je fais plus. Du Senat je brigue la faveur ;
Son estime est pour moi le comble du bonheur ;
Et c'est avec plaisir que j'entens qu'il me nomme
Allié de l'Empire , & Citoyen de Rome :
Je regarde ces noms comme un illustre prix.
Toi-même à ce discours tu me parois surpris :
Mais aprens les raisons de ce qu'on m'a vû
faire,

Et ne condamne plus une paix nécessaire.
Les Dieux me sont temoins , que dans tous mes
desseins,

Me proposant pour but le salut des Germains,
Sans regarder jamais ma grandeur ni ma gloire,
J'ai combattu pour eux , & cherché la victoire.
Pendant plus de vingt ans , par un heureux ef-
fort,

Entre l'Empire & moi j'ai suspendu le sort :
Mais dans ce même tems Rome étoit occupée
A la perte d'Antoine , ou du jeune Pompée ;
Et ses Chefs , divisés par leurs propres fureurs,
Nous laissoient aisément reculer nos malheurs.
Maintenant que par tout regne une Paix pro-
fonde,

Qu'Au-

Qu'Auguste sous ses loix fait trembler tout le monde,

Devois-je attendre ici qu'il rassemblât sur nous
Tout l'effort , tous les traits de son vaste cour-
roux ?

J'ai crû devoir céder , puis qu'un léger hommage
M'assuroit le repos , & détournoit l'orage.

Ce n'est pas que souvent un reste de fierté

Ne m'ait presque contraint de rompre le traité :

Mais de mille Heros la pette encore éclate ;

Et qu'ont fait contre Rome Annibal , Mithri-
date,

Nicomede, Pyrrhus, tant d'autres Rois fameux ?

Etois-je plus puissant , étois-je plus heureux ?

J'ai sauvé mes Etats en finissant la guerre ;

Et quand je me soumets avec toute la terre ;

J'obeis aux decrets des Dieux & du Destin,

Qui veulent que tout cede à l'Empire Romain.

S U N N O N.

Je croi de cette paix les causes legitimes ;

Des Princes vos voisins vous suivez les maxi-
mes :

Cependant si je puis , en vous obéissant,

Vous opposer , Seigneur , un intérêt puissant,

J'oserai dire encor qu'une immortelle gloire

Auroit à l'avenir transmis vôtre memoire,

Si voyant l'Univers par les Romains dompté,

Vous seul aviez joui de vôtre liberté.

Pour abatre l'orgueil & le pouvoir de Rome,

Peut-être ne faut-il que le bras d'un seul homme.

Vous l'avez dit cent fois. Eh ! qui pouvoit , Sei-
gneur,

Pretendre mieux que vous à ce suprême hon-
neur ?

Rome s'assure en vain sur la foi des Oracles,

Les mortels quelquefois y mettent des obsta-
cles ;

Il s'élèvent un Trône , un Etat abatu,

Et font changer les Dieux à force de vertu.

Mais sans développer un si profond mystère,

Tome I.

D

Arminius croit-il ce traité salutaire ?

Votre amitié confond vos droits avec les siens,
 Vous l'allez confirmer par de plus forts liens ;
 Bien-tôt en épousant la Princesse Ismenie,
 Il verra sa Famille avec la vôtre unie ;
 On dit que cet Hymen si long-tems différé
 A son retour ici doit être célébré :
 Déjà tous nos Soldats en preparent la Fête ;
 Déjà chacun s'attend...

S E G E S T E.

C'est en vain qu'on l'apréte.
 Cependant garde-toi de parler désormais
 D'un Hymen que les Dieux ont rompu pour ja-
 mais.

S U N N O N.

Ciel ! Qu'entens-je , Seigneur ? Qui peut être la
 cause...

S E G E S T E

Un obstacle invincible à cet Hymen s'opose.
 Je le romps à regret ; je plains Arminius :
 Mais enfin j'ai promis Ismenie à Varus.
 Le rang de Gouverneur de ces vastes Provinces
 Eleve ce Romain au dessus de nos Princes ;
 Il adore ma Fille, & son cœur amoureux
 Me presse chaque jour de les unir tous deux.
 Je m'y suis engagé ; ma parole est donnée.

S U N N O N.

A ce discours, mon ame interdite , étonnée,
 De soupçons differens se laissant agiter,
 Ne fait auquel , Seigneur , elle doit s'arrêter.
 Eh quoi ! par votre choix dès sa tendre jeunesse
 Arminius reçut la foi de la Princesse,
 Il lui donna la sienne ; & jusques à ce jour
 Vous-même avez pris soin de nourrir leur amour.
 De ce grand changement que faut-il que je
 pense ?

Croirai-je qu'oubliant une longue alliance,
 Par des conseils flatteurs réglant tous vos desseins,
 Vous sacrifiez tout au pouvoir des Romains ?
 Pardonnez-moi , Seigneur : mais , Dieux ! que
 puis-je croire ?

Quel sujet...?

SEGESTE.

Ne croi rien de funeste à ma gloire.
Si j'étouffe ce feu que j'avois allumé,
Le seul Arminius en doit être blâmé.

Juges-en. Au moment que l'on m'eut fait entendre,

Qu'aux faveurs de Cesar j'avois droit de prétendre,

Sans vouloir separer nos communs interêts,
J'exigeai que ce Prince entrât dans cette paix ;
Je dépêchai vers lui. Je crus qu'en diligence
Il viendrait confirmer cette auguste Alliance ;
Il diffiera pourtant : Je pressai ; mais en vain.
J'ignore s'il revient , s'il s'arrête en chemin.
Mais pendant quatre mois sans daigner me répondre,

Par ses retardemens je me suis vu confondre.
Les Romains me pressaient , & j'étois menacé
De voir rompre sans fruit le traité commencé ;
Je l'ai conclu tout seul ; & ma Fille est le gage
Qui de cette union doit assurer l'ouvrage.
Le Prince m'a quitté , j'ai fait ma paix sans lui,
Je ne m'en repens pas. On m'apprend aujourd'hui,

Que dans tous nos Etats à ma honte il publie
Que je trahis mon Sang , mes Amis, ma Patrie ;
Que mandiant la paix les armes à la main,
Je vens la Germanie à l'Empereur Romain ,
Et je deviens suspect , par ce lâche artifice,
Aux Peuples que mes soins sauvent du précipice.
Je suis même averti qu'il conspire en secret.
S'il arrive en ce Camp , il se perd ; c'en est fait.
S'il trame les projets que l'on m'a fait entendre,
De le faire punir je ne puis me défendre.
Je t'avouerai bien plus. Je croi que sans douleur
Je livrerois ce Prince à son dernier malheur.
Sa fortune , son nom , la gloire de sa vie,
Ont versé dans mon cœur une secrète envie,
Qui me force à rougir de voir entre ses mains

Le pouvoir que j'avois jadis sur les Germains.
 Cependant , quel que soit l'intérêt qui me presse,
 Sa franchise , son rang , sa vertu , sa jeunesse,
 Le soin de mon honneur , un reste de pitié,
 Enfin le souvenir d'une longue amitié,
 Me porteroient peut-être à prendre sa défense :
 Mais je crains des Romains la haine & la van-
 geance.

Je voudrois que ce Prince inspiré par les Dieux,
 Bien loin de s'approcher s'éloignât de ces lieux.
 Il n'a plus de ma part que des vœux à prétendre.

S U N N O N.

Ah , Seigneur ! sur ses jours voudroit-on entre-
 prendre ?

Il se confie à vous , vous l'appelez : Eh , quoi ?
 Vous verroit-on pour lui violer votre foi ?
 Laisseriez-vous. . . ?

S E G E S T E.

Varus dans ce Camp est le maître ;
 Arminius se perd s'il ose ici paroître ;
 A moins que des Romains desarmant le cou-
 rroux,

Ce Prince ambitieux ne tombe à leurs genoux.
 Mais le soin de son sort me cause peu de peine ;
 Ma fille seule , hélas ! m'inquiète & me gêne.
 Je viens de la mander ; je l'attens en ces lieux ;
 Elle vient ; laissez-nous. Que lui dirai-je , ô
 Dieux !



SCÈNE II.

SEGESTE, ISMENIE,
BARSINE.

ISMENIE.

DE votre part , Seigneur , on est venu me
dire

Que vous aviez ici quelque ordre à me prescri-
re :

J'ai d'abord vers ces lieux précipité mes pas :

Que voulez-vous , Seigneur ?

SEGESTE.

Ce que je veux ? Hélas !

Que ne puis-je à jamais, ma Fille , vous le taire ?

ISMENIE.

Vous soupirez , Seigneur ? Ciel ! quel est ce
mystère ?

SEGESTE.

Dans de profonds chagrins vous me voyez plon-
gé,

Et ce n'est que pour vous que je suis affligé.

ISMENIE.

Pour moi ; grands Dieux ! Serois-je assez infor-
tunée

Pour troubler le bonheur de votre destinée ?

Qu'ai-je pu faire ? hélas ! quel crime ai-je commis ?

SEGESTE.

Je ne vous blâme point. Les Destins ennemis

Vous demandent, ma Fille , un cruel sacrifice,

Et de votre douleur me rendent le complice ;

Ils contraignent ma main de vous porter les
coups.

ISMENIE.

Comment ?

Vous l'entendrez ; sur tout , consultez-vous.
D'un effort vertueux vous croyez-vous capable ?
Sentez-vous vôtre cœur constant , inébranlable ?
Repondez-moi.

I S M E N I E.

Seigneur , s'il ne faut que mourir,
Sans foiblesse au trepas vous me verrez m'offrir.
Vôtre Fille en mourant aura soin de sa gloire,
Et ne laissera point une indigne memoire.
Expliquez-vous ; le Ciel a-t-il juré ma mort ?

S E G E S T E.

Non ; vos jours ne sont point poursuivis par le
fort ;
Mais quand ses dures loix vous auroient con-
damnée,
Croyez-vous que mon cœur vous eût abandon-
née ?

I S M E N I E.

Quel est donc cet effort ?

S E G E S T E.

Souvenez-vous au moins

Quels ont été pour vous mon amour & mes soins ;
Songez que de vos maux j'ai freiné par avance,
Et que vous me devez entière obeissance.
Je croi par ce discours vous devoir préparer
Au secret que je vais enfin vous declarer.
Dès vos plus jeunes ans vous esperez, ma Fille,
De voir Arminius entrer dans ma Famille :
Cependant à ce Prince il ne faut plus penser :

I S M E N I E.

Ah ! quel projet , Seigneur , venez-vous m'an-
noncer ?

Dans quel tems... ?

S E G E S T E.

Je vous plains ; comme vous , je soupire :
Mais Rome le défend , je ne puis l'en dédire.
D'autres raisons encor s'oposent à vos vœux,
Et me forcent de rompre un Hymen malheureux.

De ce coup imprévu justement confonduë,
Dieux ! quelle horreur je sens dans mon ame
éperduë !

Ah ! Seigneur , pardonnez dans cette extrémité,
Si j'ose m'expliquer avec sincérité.

Vôtre bonté pour moi bannissant la contrainte,
M'a permis de tout tems de vous parler sans
crainte.

Vous disiez que le sort n'attaquoit point mes
jours.

Eh ! cet Arrêt funeste en termine le cours. . .

SEGESTE.

Qu'entens-je ? vous cedez à l'ardeur qui vous
presse ?

Ma Fille s'abandonne à toute sa foiblesse ?

Quoi ? loin de m'obeir , votre devoir trahi...

ISMENIE.

Eh ! mon malheur ne vient que d'avoir obeï.

Arminius courant de victoire en victoire

En vain pour m'enflamer faisoit parler sa gloire :

Ses soins pour moi , ses feux & ses heureux com-
bats

Lui gaignoient mon estime , & ne m'engageoient
pas.

Souvenez-vous , Seigneur , que vous vintes vous-
même

Joindre à ses vœux ardens votre pouvoir suprê-
me ;

Et par les justes droits que vous avez sur moi

A ce jeune Heros vous promites ma foi ;

J'obeis sans effort : cet ordre legitime

Fit alors succéder la tendresse à l'estime :

Mais pourrai-je étouffer, Seigneur, sans desespoir

Des feux qu'ont allumé l'estime & le devoir :

SEGESTE.

Recevez mieux des loix prescrites par un Pere ;

Et bien loin de fremir d'un effort necessaire,

Montrez. . .

C'en est donc fait ; & vous ne pensez plus
 A vos engagemens avec Arminius ;
 Vous avez oublié qu'avec mon Hyménée,
 A mon Frere la Sœur fut aussi destinée.
 Des yeux de Polixene il a senti les coups.
 Elle vient en ces lieux le prendre pour Epoux.
 Verra-t-elle... ?

SEGESTE.

Je sai que Sigismond l'adore :
 Mais il faut qu'il immole un feu que Rome ab-
 horre ;

Et mon Fils par Cesar fait Chevalier Romain,
 Ne peut sans son aveu disposer de sa main.
 Mais ne pensons qu'à vous. Ce que je viens de
 dire

N'est pas la seule loi que je dois vous prescrire,
 Et vous devez encore...

ISMENIE.

Eh ! que dois-je , Seigneur ?

Quoi , ne suffit-il pas de bannir de mon cœur..

SEGESTE.

Non , il ne suffit pas , & vous l'allez apprendre.
 C'est peu pour vous de rompre une union si ten-
 dre,

Il faut encor sentir en faveur de Varus
 Tout ce que votre cœur sent pour Arminius.
 Ce Romain désormais ne songe qu'à vous plaire ;
 Voilà l'Epoux enfin que vous destine un Pere.
 Fuyez Arminius ; & pour mieux m'obeir,
 Portez-vous , s'il le faut , jusques à le hair.

ISMENIE.

Je ne puis étouffer le trop juste murmure
 Qui s'élève en mon cœur contre une loi si dure.
 Quoi donc ? vous prétendez forcer des sentimeas :
 Qu'ont assuré vos soins , l'habitude & le tems ?
 Dès que j'ouvris les yeux , vos discours , votre zele
 M'inspirerent pour Rome une haine immortelle ;
 Et moi , pour satisfaire à vos premiers desseins,
 Aimant Arminius , j'ai hai les Romains.

Seigneur , c'est bien assez de contraindre mon
ame

De s'attacher sans cesse à combattre ma flamme ;
De perdre pour jamais un legitime espoir
Que j'avois trop conçu sur la foi du devoir :
Daignez vous contenter de cette obeissance ;
Ne forcez point mon cœur à plus de violence ;
Et croyez que c'est trop de vouloir en un jour
Changer l'amour en haine, & la haine en amour.

S E G E S T E.

Pour vous faire obeir à cette loi si dure,
D'un effort genereux votre vertu m'assure.
Varus vient. Vous savez quel est votre devoir.
Preparez-vous, ma Fille , à le bien recevoir.

I S M E N I E.

Quelle gêne !

S C E N E III.

V A R U S , S E G E S T E , I S M E N I E ,
B A R S I N E.

S E G E S T E.

JE viens d'annoncer à ma Fille
L'honneur dont votre Amour veut combler ma
Famille :

Seigneur , elle est toujours prête à subir mes loix ;
Ses plus tendres desirs se reglent par mon choix.
Vous pouvez sans contrainte expliquer votre flâ-
me.

Je vous laisse, Seigneur.

SCENE IV.

VARUS, ISMENIE, BARSINE.

VARUS.

Vous vous troublez, Madame ;
 J'en connois les raisons ; on veut vous arracher
 Un Amant dès l'enfance à vos desirs si cher,
 Un Amant si long-tems avoué par un Pere,
 Jeune, charmant, enfin trop digne de vous
 plaire.

Mais c'est peu : l'on vous offre encor un autre
 Epoux

Qu'un long âge a rendu moins aimable pour vous.
 Je serai le premier à me rendre justice ;
 Mes soupirs sont pour vous un triste sacrifice :
 Un Amant tel que moi ne doit point se flater.
 D'autres s'attacheroient à vous représenter,
 Traçant de leurs travaux une brillante histoire,
 Qu'un front ne vieillit point environné de gloire,
 Qu'un long amas d'honneur, des exploits éclatans

Reparent quelquefois les injures des ans ;

Que c'est même à vos yeux un plus grand avan-
 tage

De charger de vos fers un captif de mon âge,
 Et d'embraser un cœur que les ans, la raison
 Sembloient devoir sauver de ce fatal poison.

Cependant aujourd'hui je ne veux point, Madame,

Prêter auprès de vous ces secours à ma flamme.
 Je sai que dans un cœur plein de sa passion

De semblables discours font peu d'impression :

Mais je crois qu'à mes vœux votre ame inaccessible

T R A G E D I E. 8 ;

Au bonheur des Germains se montrera sensible ;
 Que le juste desir d'assurer pour jamais
 A vôtre Pere, aux siens , l'abondance & la paix,
 A l'offre de ma main vous rendra moins con-
 traire :

C'est par là seulement que je pretens vous plaire.
 Faites pour la Patrie, en donnant vôtre foi,
 Ce que je n'ose encor vous demander pour moi.

I S M E N I E.

Helas ! puis je , Seigneur...?

V A R U S.

Non , arrêtez , Madame,

Et suspendez encor le destin de ma flamme.
 Avant que me l'apprendre , attendez pour le
 moins

Que mes profonds respects , que le remis , que
 mes soins,

Que mes sinceres vœux , mes ardens sacrifices
 Puissent de mon Rival balancer les services.
 Sur tout ne craignez point que j'aille contre vous
 Solliciter un Pere , allumer son courroux.

Je ne veux employer sa puissance absoluë
 Qu'à me faire acorder l'honneur de vôtre vûë ;
 Et je vais désormais borner tous mes plaisirs
 A prevenir vos vœux & vos moindres desirs.

Des graces de Cesar j'ai comblé vôtre Pere ;
 Et des bienfaits nouveaux vont chercher vôtre
 Frere :

Tout vous retracera mon amour, mes transports.
 Vous pourrez sur mon sort vous expliquer alors.
 Adieu , Madame.

S C E N E V.

I S M E N I E , B A R S I N E.

I S M E N I E.

O Coup ! ô disgrâce imprevue !

Malheureuse !

BARSINE.

Quoi donc ?

ISMENIE.

Ma mort est résolue.

Mon Pere me condamne, il m'ôte Arminius.

Barsine, c'est vouloir que je ne vive plus.

Pere injuste ! pourquoi tyranniser ma vie ?

Puis-je aimer ou haïr au gré de vôtre envie ?

Ne concevez-vous point, en m'imposant ces loix,

Qu'un cœur comme le mien ne se rend qu'une
fois ?

Déplorables effets de l'amitié Romaine !

Perisse Rome, objet trop digne de ma haine.

Toi, cher Arminius, qu'on arrache à ma foi,

Tu fais que je ne vis qu'autant que je te voi.

Reçois de mon amour mes jours que je t'immole :

Mais fuis loin de ces lieux, écarte-toi, cours, vole !

Si toujours à te voir j'ai borné mes souhaits,

Maintenant je les borne à ne te voir jamais.

Viendrois-tu dans ce Camp pour servir de victime

Au Rival odieux dont le pouvoir m'opprime !

C'est le dernier malheur que j'aie à redouter,

Coutons, hazardons tous afin de l'éviter.

Faisons partir vers lui quelque ami plein de zèle.

Vien, Barsine.

SCENE VI.

ISMENIE, BARSINE,

SINORIX.

SINORIX.

A Prenez une heureuse nouvelle,
 Madame ; Arminius va paroître à vos yeux ;
 Il vient en ce moment d'arriver en ces lieux.
 Sigismond s'avancant dans la forêt prochaine,

Est allé hors du Camp recevoir Polixène,
Que le Prince son Frere a voulu devancer.
J'ai crû que je devois venir vous l'annoncer,
Pour être le premier à vous marquer mon zele.
Madame, en d'autres lieux mon devoir me rap-
pelle ;
J'y cours.

S C E N E VII.

ISMENIE, BARSINE.

ISMENIE.

QU'ai-je entendu ? Dans quel tems, justes
Dieux !
Allez vous presenter mon Amant à mes yeux ?
Quels malheurs, quels combats, quel spectacle
barbare
Ce funeste retour aujourd'hui me prepare ?
De quel œil se verront mon Pere & mon Amant ?
Ah ! pouvois-je prévoir cet affreux changement ?
Jusqu'ici les Destins propices & fideles
Marquoient tous mes momens par des faveurs
nouvelles :
Mais dans un seul instant leurs tyranniques loix
Ont fait tomber sur moi tous les maux à la fois.
Je ressens en un jour plus d'ennuis, plus d'allar-
mes,
Qu'en dix ans de bonheur je n'ai trouvé de char-
mes.
C'en est trop, justes Dieux ! & si vôtre rigueur
Condamnoit les transports d'une innocente ar-
deur,
Si vous vouliez punir mon ame trop charmée
Des sensibles douceurs d'aimer & d'être aimée,
Helas ! pour me punir n'étoit-ce point assez
D'égalier mes douleurs à mes plaisirs passés ?

Ah ! Madame , espérez...

I S M E N I E.

Que veux-tu que j'espère ?

Tu le vois mieux que moi , tout me devient contraire.

Mais c'est trop m'attendrir. Mes soupirs & mes pleurs

M'arrêtent en ces lieux sans parer mes malheurs.

Courons donc à mon Frere aprendre ma disgrâce :

Il m'aime ; un sort pareil aujourd'hui le menace.

Cherchons-le ; puissions-nous acorder en ce jour

Les devoirs oposez du sang & de l'amour.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCÈNE I.

ISMENIE, BARSINE.

ISMENIE.

Que fait Arminius, dis, l'as-tu vû, Barsine ?
 Attendra-t-il ici le sort qu'on lui destine ?
 De ces lieux ennemis ne veut-il point sortir ?

BARSINE.

A s'éloigner, Madame, il ne peut consentir.
 En vain de vôtre part, à vos ordres fidelle,
 J'ai peint vôtre douleur, vôtre crainte mortelles
 En vain à ce Heros j'ai prédit, j'ai tracé
 Les perils, les malheurs dont il est menacé :
 Constant dans ses projets, & toujours intrepide,
 Il s'abandonne entier à l'amour qui le guide,
 Et croit que de Segeste ayant reçu la foi,
 Il peut paroître ici sans danger, sans effroi ;
 Qu'on respecte toujours, même pendant la guerre,
 Ce fameux droit des gens saint par toute la terre :
 Mais à l'heureux Cesar dût-il être immolé,
 Il ne veut point partir sans vous avoir parlé.

ISMENIE.

Helas ! à quels tourmens sa fermeté m'expose !
 Il perira, Barsine, & j'en serai la cause.
 Va, retourne vers lui, qu'il parte en ce moment.

Je le veux, je l'ordonne ; & s'il m'aime ardemment,

De son amour pour moi la marque la plus chere
C'est de fuit les Romains , & Varus , & mon
Pere.

Qu'il ne s'obstine plus à demeurer ici,
Cours , redouble tes pas.

B A R S I N E.

Madame , le voici.

S C E N E II.

ARMINIUS, ISMENIE,

B A R S I N E.

ARMINIUS.

Madame , malgré vous , malgré vôtre défiance,

J'ose jusqu'en ces lieux chercher vôtre presence.

Quand Segeste s'obstine à me manquer de foi

Je viens voir si sa Fille est plus juste pour moi :

Enfin , pour disposer de ma funeste vie,

Je viens lire mon sort dans les yeux d'Ismenie.

S'ils peuvent sans regret consentir à me voir,

Je n'abandonne point un legitime espoir :

S'ils daignent me monter leur tendresse ordinaire,

En vain à mon amour tout le reste est contraire ,

Mais si d'intelligence avec mes ennemis,

Ils détruisent l'espoir qu'ils m'ont toujours permis ;

Sans laisser aux Romains le soin de me poursuivre,

Madame , avec plaisir je vais cesser de vivre.

I S M E N I E.

Dans un tems moins cruel , vous le savez , Seigneur,

J'aurois à vous revoir borné tout mon bonheur :
Mais , hélas ! la douceur d'une si chère vûe,
Par une juste crainte est ici suspenduë.
Je vous vois à regret dans ce Camp malheureux,
Où vous n'avez pour vous que mes timides vœux ;
Où de vôtre Rival la puissance m'allarme ;
Où pour vous perdre enfin , tout conspire , tout
s'arme.

Falloit-il dans ces lieux venir porter vos pas ?
Que venez-vous chercher ?

A R M I N I U S.

Ne le savez-vous pas ?
Absent depuis six mois de tout ce que j'adore,
J'ai volé vers ce Camp, plein d'amour & d'espoir.
Eh ! qui jamais , Madame , auroit osé prévoir
Le funeste dessein qu'a formé vôtre Pere ?
Je savois qu'engagé dans un Parti contraire,
Ce Prince s'étoit joint avec mes Ennemis :
Mais devois-je penser , qu'indignement soumis,
Il n'eût point conservé des droits sur une armée
A vaincre les Romains long-tems acoutumée ?
Qu'il reconnût ici Varus pour Souverain,
Et voulût vus forcer de lui donner la main ?
Pouvois-je soupçonner. . . ?

I S M E N I E.

Oui , vous deviez tout croire
Des fureurs des Romains jaloux de vôtre gloire ;
Et ne deviez-vous pas sur tout vous défier
D'un Prince qui de Rome a voulu s'apuiier ?
Falloit-il s'exposer à la poursuite injuste. . . ?

A R M I N I U S.

Eh ! Madame, l'Amour raisonne-t-il si juste ?
J'espérois , & j'espère encore en ce moment,
De ramener Segeste à son premier serment.
Vous le voyez ; ce Prince évite mes aproches ;
Il ne souffrira point ma vûe & mes repro-
ches ;
Rassurons-nous : bien-tôt , par un effort heu-
reux. . .

Hélas ! Seigneur , cessons de nous tromper tous deux.

En vain vous vous flatez de regagner mon Pere :
Mais quand il changeroit , que prétendez-vous faire ?

Seul contre les Romains armez contre vos jours ;
Sans forces , sans soldats...

ARMINIUS.

Nous aurons du secours.

Oui , Madame , apprenez que toute mon armée
Dans les bois de Teutberg par mon ordre enfermée,

Prête à tout entreprendre en ce même moment,
N'attend que ma présence & mon commandement.

En divers petits corps ces troupes divisées,
Ont fait dans nos Etats cent marches opposées :
Et passant par des lieux inconnus aux Romains,
Dans les eaux , dans les bois se traçant des chemins,

Après trois mois de soins , de perils , & de peines,

Se sont jointes enfin dans les forêts prochaines.

Madame , tout est prêt à marcher sous ma loi,
Vôtre frere conspire , & s'unit avec moi.

Je viens de lui parler : il ne voit qu'avec peine

Segeste adorateur de la grandeur Romaine

Et ne peut endurer qu'un ordre rigoureux

Refuse Polixène à son cœur amoureux.

Un intérêt commun dans mes desseins l'engage ;

Et nous allons tous deux...

I S M E N I E.

Ah ! quittez ce langage.

Un seul mot peut vous perdre ; & ces funestes lieux

Pour observer vos pas ont peut-être des yeux.

Ne vous assurez point sur vôtre Rang suprême.

Segeste prevenu , Seigneur , n'est plus le même ;

Il ne connoît que Rome ; & les droits les plus
saints

Contre elle dans son cœur n'ont que des titres
vains.

Cher Prince, épargnez-moi les tourmens que
j'endure.

Fuiez ce Camp fatal ; l'Amour vous en conjure.

Le plaisir que je sens tandis que je vous voi,

Cede à vôtre peril qui me glace d'effroi.

Partez, je vous l'ordonne, & ne puis m'en def-
fendre.

Les larmes que m'arrachent un intérêt si tendre,

Prince, tant de soupirs ne vous font que trop
voir

Que vôtre cœur faisoit ma joie & mon espoir ;

Et je vous pers aussi, dans ma douleur pro-
fonde

Je ne compte pour rien tout le reste du monde ;

Tout est perdu pour moi. Si pourtant désormais

Je puis jusqu'à la mort former quelques souhaits,

Je demande à l'amour, qu'il conserve en vôtre
ame

L'éternel souvenir du feu qui nous enflame ;

Que tandis que je vais vous tout sacrifier,

Il vous empêche au moins, Prince, de m'ou-
blier ;

Non jusqu'à vous causer un supplice trop rude,

C'est assez qu'il vous donne un peu d'inquié-
tude ;

Helas ! ce n'est pas trop. Allez, quittez ces
lieux ;

Dans ce dernier soupir, recevez mes adieux.

A R M I N I U S.

Non, je ne reçois point un adieu si funeste.

S'il faut vous perdre, hélas ! que m'importe du
reste ?

Madame, quelque sort qui me soit préparé,

Je dois l'attendre ici d'un visage assuré.

Voulez-vous que montrant une indigne foiblesse,

J'aie loin de vos yeux expirer de tristesse ?

Vous livrer à Varus ? Ah ! s'il me faut mourir,
Que ce soit pour la gloire , & pour vous conqué-
rir.

Quel ordre , quel départ ! Dieux ! quand je l'en-
visage,

Je fremis , & je sens chanceler mon courage.

Quoi ? j'irois , pour sauver de misérables jours,
Dont ma douleur bien-tôt auroit tranché le
cours,

Errer desespéré de contrée en contrée,
Et portant dans mon cœur vôt're image adorée,
Sans cesse dévoré d'inutiles souhaits,
Vous chercher en tous lieux , & ne vous voir
jamais ?

Quoi ? j'irois loin de vous languir sans espérance,
Sans trouver un moment d'intervale à l'absence ;
Tandis que mon Rival content, favorisé,
Jouiroit du bonheur qu'on m'auroit refusé ?
M'en preserve le Ciel ; qu'ici plutôt je meure
Vivre dans ces horreurs , c'est mourir à toute
heure.

Vous le connoissez trop ; retenez donc vos pleurs ;
Epargnons nous tous deux d'inutiles douleurs.
Laissez-moi voir Segeste , il doit ici se rendre ;
Je vai fraper son cœur par l'endroit le plus ten-
dre ;

Je vai l'encourager , rappeler à ses yeux
Sa parole , son sang , ses exploits glorieux.
Il se rendra peut-être , & me fera justice.
Mais, dût-il, de mon sang hâter le sacrifice,
Fidèle à mon amour , fidèle à mon païs,
L'un & l'autre par moi ne seront point trahis.
Que Segeste en fureur s'arme contre ma vie,
Je n'aime fortement que vous , & ma patrie.
J'en atteste les Dieux : le coup me sera doux,
Qui me fera perir & pour elle , & pour vous.

I S M E N I E.

Hélas ! à quels malheurs. . Mais j'aperçois mon
Pere.

Ah ! Prince , gardez-vous d'allumer sa colere.

Sur tout souvenez-vous durant vôtre entretien,
Qu'aujourd'hui vôtre sort decidera du mien.
Adieu.

ARMINIUS *apercevant Segeste.*

Fais-moi fléchir ce courage barbare;

O Ciel !

SCENE III.

SEGESTE , ARMINIUS , SUNNON ,
SINORIX.

SEGESTE à *Sunnon* , & à *Sinorix*.

A M'obeir , Gardes , qu'on se prepare ;
Exécutez mon ordre , & ne balancez pas ;
Cependant laissez-moi , ne suivez point mes pas.

SCENE IV.

SEGESTE , ARMINIUS , *assis*

ARMINIUS.

ENfin je vous rejoins après six mois d'absence,
Seigneur ; le sort repond à mon impatience.
Je n'avois pas pensé que jusques à ce jour
Il dût auprès de vous reculer mon retour :
Mais depuis ces forêts où l'Elbe prend sa source
Tant d'obstacles divers ont retardé ma course
Que , malgré mes efforts & mon empressement,
Je n'ai pu l'avancer , Seigneur , d'un seul moment.

Vous l'apprendrez, Seigneur ; & peut-être qu'un
jour

Vous vous en servirez vous-même à vôtre tour.

A R M I N I U S.

Ah ! pour me détourner de ce funeste exemple,
Il suffit qu'aujourd'hui, Seigneur, je vous con-
temple.

Où sont tous vos emplois, vôtre Cour, vos gran-
deurs ?

On vous commande ici, vous commandiez ail-
leurs ;

Vous faîtes le destin de toutes nos Provinces ;
Vous serviez de modele à nos Chefs, à nos
Princes ;

Vous étiez aimé, craint, renommé, souverain ;
Vous n'êtes aujourd'hui qu'un Citoyen Romain ;
Et vous sacrifiez à ce titre sans gloire,
Ces noms toujours suivis d'une longue memoire.

S E G E S T E.

Et cet abaissement doit me combler d'honneur.
Tous ces noms éclarans ne flatent point mon
cœur.

Ma puissance me gêne, & cesse de me plaire,
Lors que de mes sujets elle fait la misere ;
Et pour leur assurer un sort, des jours heureux,
J'embrasse leur destin, & suis sujet comme eux ;
Voilà ce qu'on appelle amour de la patrie,
Et non de vos pareils l'indiscrete furie.

Vous sacrifiez tout au soin de vôtre rang ;
Des peuples malheureux vous prodiguez le sang ;
Et vôtre ambition d'un faux zele animée
Achete de leur vie un peu de renommée.

Quel bonheur dans la Guerre ont trouvé nos
Etats ?

De quoi leur ont servi nos sieges, nos combats ?
Ah ! j'ai donné cent fois des larmes à nos per-
tes.

Les Temples ruinez, les Provinces desertes,
Les Princes moissonnez à la fleur de leurs ans,
Les massacres cruels des Femmes, des Enfants

Les campagnes par tout languissantes , stériles,
La faim , les fers , la mort , le pillage des Vil-
les,

Ce sont là les effets par la Guerre produits,
Et de v6tre fierté les déplorables fruits.
Les peuples cependant ne respirent qu'à peine,
Et v6tre amour pour eux est semblable à la hai-
ne.

Pour moi , je ne veux plus de victoire à ce prix ;
Je prefere la paix à ces tristes débris.
La Paix rend un Etat florissant , riche , illustre ;
La Victoire avec soi ne porte qu'un faux lustre.
Malgré l'éclat trompeur qui flatte les Guerriers,
Elle les fait gemir sous leurs propres lauriers.
Ici le Frere en pleurs redemande son Frere,
Là le Pere son Fils , ici le Fils son Pere ;
Et dans le Camp vainqueur il est souvent dou-
teux

Lequel des deux partis est le plus malheureux.

ARMINIUS.

Oui , Seigneur , j'avoûrai que souvent la Vic-
toire

Nous vend cher ses faveurs , empoisonne sa
gloire ;

Que la Paix a des biens plus solides, plus doux :
Je l'aurois recherchée enfin autant que vous
Avec un ennemi moins fier & moins terrible :
Mais la Paix avec Rome est un joug infailible ;
Et sous les noms flatteurs d'Amis , ou d'Alliez,
Elle asservit les Rois , & les foule à ses pieds.
Du moment qu'avec elle un Traité nous en-
gage,

Nos enfans dans ses murs envoyez en ôtage,
Et dès leurs jeunes ans arrachez de nos bras,
Contre tous ses soupçons ne la rassurent pas.

Sur le moindre projet de quelqu'autre Alliance,
Ne voit-on pas sur nous toîmber sa défiance ?
Avant que rien resoudre , il faut prendre sa voix,
Et jusqu'à nôtre Hymen tout dépend de son
choix.

Mats

Mais c'est peu. De nos jours Arbitre souveraine,
Lors qu'elle nous proscrit, nôtre perte est cer-
taine.

Son barbare Senat, sans foi, sans amitié,
Jamais pournos pareils n'a montré de pitié.
Des Princes qu'elle craint la plus légère offense
Attire sans retour les traits de sa vengeance;
Et sa fausse clemence, en de grands attentats,
Fait gloire d'épargner ceux qu'elle ne craint
pas.

Ah ! la Paix sous ses Loix est un bonheur fu-
neste ;

Elle me fait horreur, le Peuple la deteste.
Les Germains, des trésors fuyant la vanité,
Sont trop riches, Seigneur, avec la liberté.
Pour se la conserver, & tout Sexe, & tout Age,
De tout tems parmi nous a prouvé son coura-
ge.

Les Femmes dans les Camps, auprès de leurs
Epoux,

Méprisent les dangers, & s'exposent aux coups.
Sans foiblesse, sans art, sans parure éclatante,
Leur pompe est leur vertu, leur Palais une Ten-
te ;

Leurs Fils dans le travail, dans la guerre for-
mez,

Dès le flanc de leur Mere y sont accoutumés.
Ces Enfants nez Guerriers au milieu des allar-
mes,

A peine ouvrent les yeux qu'ils demandent des
armes ;

Ils en font tous leurs jeux. Ah ! pouvez-vous,
Seigneur,

Sous un joug odieux enchaîner leur valeur ?

S E G E S T E.

Eh ! qu'a-t-il d'odieux, ce joug où je l'enchaî-
ne ?

Rome n'a plus pour nous de mépris ni de hai-
ne ;

Elle nous traite en Fils, & ne distingue plus

Nos Peuples & les siens unis & confondus.
 Elle regle nos Mœurs ; sa prudence en separe
 Ce qu'elles ont d'affreux , de rude , & de bar-
 bare ;

Elle enseigne à cherir , à respecter les Loix,
 A faire des vertus le veritable choix ;
 Elle épanche pour nous ces tresors que la Guerre
 A portez dans son sein des deux bouts de la
 Terre ;

Ses bontez envers nous éclatent chaque jour,
 Et nous n'en recevons que des marques d'a-
 mour.

A R M I N I U S.

Eh , quoi ? vous rendez-vous à ces fausses ten-
 dresses ?

Voyez , voyez les fers cachez sous ses caresses :
 Pour imposer le joug au grand cœur des Ger-
 mains,

Rome change à present de route & de desseins.
 Tandis qu'elle a voulu les vaincre par les armes
 De ses puissans efforts ils n'ont point pris d'al-
 larmes ;

Elle a toujours trouvé , quand on a combattu,
 Valeur contre valeur , vertu contre vertu ;
 Elle veut aujourd'hui , par un chemin contraire,
 Achever ce qu'encor la force n'a pû faire,
 Et cherche le secours de ces feintes douceurs,
 Qui ne manquent jamais d'abuser les grands
 cœurs.

Mais , Seigneur , c'est assez contesté l'un & l'au-
 tre ;

Vous blâmez mon parti , je condamne le vôtre ;
 Il est tems de finir ce fâcheux entretien,

Qui porteroit trop loin votre esprit & le mien.

Permettez seulement qu'un heureux Hymenée

D'Ismenie à mon sort joigne la destinée ;

Vous me l'avez promise , & dès nos jeunes
 ans

Nous sommes engagez par de communs ser-
 mens.

S E G E S T E

Ma Fille ! Quoi , Seigneur , y pensez-vous encore ?

Se peut-il. . . .

A R M I N I U S.

Si j'y pense ! Ah , Seigneur ! je l'adore.
Jamais de tant d'amour mon cœur ne fut épris.

S E G E S T E.

Elle n'est pas pour vous , Seigneur , d'assez haut
prix.

Songez que cet Hymen blesseroit vôtre gloire.
Vous , épouser ma Fille ! ah ! pourroit-on le
croire ?

Voulez-vous jusques-là profaner vôtre main,
Vous qui méprisez tant un Citoyen Romain ?
Je le suis , & de plus je fais gloire de l'être.
Vous êtes Souverain , je reconnois un Maître.
Seigneur , portez ailleurs vos soupirs & vos
feux ;

Cent Reines brigueront vôtre main & vos vœux.

A R M I N I U S.

Seigneur , n'insultez point au malheur qui m'a-
cable ;

Ne desesperez point un Prince déplorable.
Qui peut vous obliger à me manquer de foi ?

S E G E S T E.

Je vous sers en effet , & fais ce que je doi.
Seigneur , à d'autres Nœuds ma Fille est desti-
née ;

L'état où je me vois règle son Hyménée ;
Enfin , pour son Époux j'ai fait choix d'un Ro-
main ;

Et Varus dans ce Camp doit l'épouser demain.

A R M I N I U S.

Avant que mon Rival épouse ce que j'aime.
Ce Rival perira , fût-ce César lui-même.

S E G E S T E.

Nous n'aprehendons point vos funestes pro-
jets.

Que Varus pour le moins en craigne les effets.
 Je ne vous dit plus rien, adieu, Seigneur; peut-être
 Le tems & le succez vous le feront connoître.

S C E N E V.

SEGESTE *seul*;

LE succez ne sera que malheureux pour toi ?
 Tu ne porteras point tes fureurs loin de moi.

S C E N E VI.

VARUS, SEGESTE.

VARUS.

QU'avez-vous fait, Seigneur, & que doit-on attendre... ?
 Mais, quoi ? quel est ce bruit que je ne puis comprendre ?
 Qui cause ce tumulte & ces cris confondus ?
 S E G E S T E.

Ma Garde par mon ordre arrête Arminius.
 A nôtre sûreté sa perte est nécessaire.
 Hâtons-nous, ou craignons sa fureur temeraire ;
 Perdons sans balancer ce mortel Ennemi ;
 On ne doit jamais nuire & haïr à demi.
 Seigneur, je suis instruit de toutes ses pensées,
 Par des Lettres des siens à lui-même adressées ;
 Sinorix a surpris celui qui les portoit ;
 Elles sont en mes mains. Ce Prince se flatoit
 D'attaquer nôtre Camp, d'enlever Ismenie ;
 Assûrons-nous la Paix aux dépens de sa vie.

SCÈNE VII.

VARUS, SEGESTE,
ARMINIUS*se défendant au milieu des Gardes,*

SUNNON, SINORIX.

ARMINIUS.

AH! Traîtres! achevez, percez, percez mon sein.

Pourquoi m'arrachez-vous les armes de la main?

Et n'est-ce point assez que vous preniez ma vie,
Sans m'exposer encore à tant d'ignominie?*Voyant Segeste.*Te voilà, Tu n'as plus ni parole, ni foi,
Segeste, par ton ordre on attende sur moi.Les Droits les plus sacrés n'ont donc rien qui
t'arrête,Et tu veux aux Romains faire un don de ma
tête?Digne emploi d'un Héros qui, durant quarante
ans,

A rempli l'Univers de ses faits éclatans!

(à Varus.) Mais toi qui viens jouir de toute ma
disgrace,Toi, dont le front déjà du trépas me menace,
Magnanime Varus, penses-tu m'étonner?

J'avois juré ta mort, tu peux me la donner;

J'entendrai sans fremir l'Arrêt le plus sévère;

Je crains plus ta pitié que toute ta colère.

V A R U S.

Non, non, je ne viens point jouir de ta dou-
leur,

Je respecte ton rang , ton nom , & ton malheur.
 Je fais plus ; de tes jours arbitre volontaire,
 Je veux que de ton sort le Senat delibere ;
 Lui seul te jugera. Cependant ne crois pas
 Que la pitié me touche , & retienne mon bras.
 Ce que je fais pour toi , je le fais pour moi-même.

Ismenie a ta foi , tu l'adores , je l'aime ;
 Comme Chef des Romains je te dois condamner,
 Mais comme ton Rival je te veux épargner,
 Pour assurer ma gloire , & confondre l'envie
 Qui pourroit m'accuser d'en vouloir à ta vie.

ARMINIUS.

Détrompe-toi , Varus , & sois moins genereux ;
 Precipite ma mort si tu veux être heureux.
 D'un Rival tel que moi la vie est importune,
 Et l'on peut entre nous voir changer la fortune ;
 L'exemple en est commun ; mais sois sûr qu'à
 mon tour

Je balancerai moins à te priver du jour.

VARUS.

Si de mon sort jamais les Dieux te rendent
 maître

A tes yeux sans secours me forcent de paroître,
 Tu pourras ou me perdre , ou me sauver ; & moi,
 Sans prévoir l'avenir , je fais ce que je doi.

SEGESTE.

Je ne saurois souffrir , Seigneur , qu'il vous ou-
 trage.

Qu'on l'ôte.

ARMINIUS.

De Segeste est-ce là le langage ?

Regarde en quels malheurs tu t'es précipité ;
 Voi de nous deux enfin qui doit être imité.
 Tu respectes Varus , tu le crains ; je le brave :
 Je ne parle qu'en Roi , tu parles en Esclave ;
 Et captif , defarmé , je suis plus Souverain,
 Que tu ne l'as été les Armes à la main.

VARUS.

Laiſſons un libre cours à ſa douleur mortelle,

Seigneur ; un soin pressant en d'autres lieux
m'appelle.

Qu'on le garde.

SEGESTE.

Sunnon , appliquez-y vos soins ;

Qu'il ait à tous momens vos regards pour té-
moins.

Sur tout souvenez-vous qu'il y va de la tête /

ARMINIUS.

Où faut-il me conduire ? allons ; quoi qu'on
m'apporte,

Je défie à la fois le sort & les Romains.

Justes Dieux ! vous savez les malheurs que je
crains.

Fin du second Acte.



Du sein de nos Etats on m'amène en ces lieux,
 Sous l'apas, sous la foi d'un Hymen glorieux ;
 Je me flatte qu'ici dès long-tems attenduë,
 La joie en tous les cœurs doit regner à ma vûë ;
 Que j'y dois trouver même une pompeuse Cour ;
 Qu'ai-je trouvé ? Je vois que dès le premier
 jour,

Segeste me traitant en mortelle ennemie,
 Par le dernier mépris me couvrent d'infamie ;
 Pour un trône promis me prepare des fers,
 Et jouit de ma peine aux yeux de l'Univers.
 Mais, hélas ! ce n'est point ce qui me deses-
 pere,

Je sens moins mes malheurs que les perils d'un
 Frere ;

Et de quel Frere encor ! Pour louer ses exploits,
 La Renommée à peine a-t-elle assez de voix.
 Lui seul a des Germains fait revivre la gloire,
 Et sous leurs Etendats ramené la victoire.

On le livre aux Romains, sans doute il va
 périr.

Dieux ! n'est-il point de bras prompts à le se-
 courir ?

Laissez-vous tomber cette tête proscrite,
 Vous, Soldats, tant de fois triomphans à sa suite ;
 Et vous, Peuples, du joug sauvez par sa va-
 leur,

Ne défendrez-vous point votre heureux deffen-
 seur ?

B A R S I N E.

Oui, Madame ; espérez qu'un secours favora-
 ble...

P O L I X E N E.

Eh ! qui voudroit servir ce Prince déplorable ?

Qui voudroient de ses maux avoir quelque pitié,
 Quand ceux qui lui juroient une étroite ami-
 tié,

Quand ceux que l'amour même engage à sa
 deffence,

Sembloit passer pour lui jusqu'à l'indifference ?

E s.

Sigismond , Ismenie , ont oublié tous deux
 Qu'ils aimoient autrefois ce Prince malheureux.
 Leur voit-on rien tenter pour assurer sa vie ?
 Ah ! de leur souvenir je suis aussi bannie.
 Prennent-ils quelques soins de flater ma douleur ?
 L'infortune du Frere est commune à la Sœur.
 Hélas ! dans tous les cœurs quel changement je
 trouve ?

Par quel dessein fatal , Dieux ! faut-il que j'é-
 prouve

Que nos cruels malheurs glacent dans un seul
 jour

L'Amitié la plus forte , & le plus tendre Amour ?

B A R S I N E.

Cet injuste soupçon offense l'un & l'autre ,
 Madame ; leur douleur est égale à la vôtre ;
 Les larmes d'Ismenie en ce même moment
 A son Pere irrité parlent pour son Amant ;
 Sigismond a juré de sauver votre Frere...
 Mais il vient ; apprenez si son cœur est sincere.

S C E N E II.

SIGISMOND, POLIXENE,
 B A R S I N E.

SIGISMOND.

Quel est votre dessein ? venez-vous dans ces
 lieux,

Madame , pour cacher vos plaintes à mes yeux ?

Je n'ose me flater que ma seule presence

Puisse de vos ennuis calmer la violence.

Si pourtant votre Amour étoit égal au mien...

P O L I X E N E.

Ah ! Seigneur , finissez cet étrange entretien.

Quel tems choisissez-vous ? La triste Polixene

N'a le cœur pénétré que de crainte & de haine;
Ces divers mouvemens l'agitent tour à tour;
Il n'est plus dans ce cœur de place pour l'Amour.

SIGISMOND.

Que dites-vous? ô Ciel!

POLIXENE.

Ce que je ne puis taire;

Je deteste Varus, je tremble pour mon Frere.

Je vois l'un Souverain, l'autre persecuté.

Jugez de ma douleur dans cette extrémité;

Si je dois m'ocuper d'une inutile flâme.

Mais quaud l'Amour encor regueroit dans mon
ame;

De quoi me serviroit ce vain amusement,

Seigneur? doit-on aimer lors qu'on n'a plus d'A-
mant?

SIGISMOND.

De ce fatal discours que faut-il que je pense?

Me soupçonneriez-vous...? Mon esprit en ba-
lance,

Ne sauroit...

POLIXENE.

Non, Seigneur, je ne vous connois plus;

Je n'ai jamais aimé l'Esclave de Varus.

SIGISMOND.

Juste Ciel! vôtre cœur me peut-il méconnoi-
tre?

POLIXENE.

Vous m'y forcez, Seigneur, quand vous souf-
frez un Maître.

Oui, lors que je vous vois, en vain je veux cher-
cher

Ce Prince qui m'aimoit & qui m'étoit si cher.

L'Amour m'assure en vain que vous êtes le
même;

Ah! j'en vois malgré lui la difference extrême.

Je trouve encor en vous cet air grand, glorieux,

Cette grace, ces traits, qui charmerent mes yeux;

Mais je n'y trouve plus cette ardeur heroïque

Qui soutenoit jadis la fierté Germanique,

Ce courage élevé . cette noble grandeur,
Et tant d'autres vertus qui charmerent mon
cœur.

SIGISMOND.

Ah ! vous deviez me rendre un peu plus de justice,
Sans avoir attendu que je vous éclaircisse
De tout...

POLIXENE.

Hélas ! Seigneur , pendant ce vain discours,
De mon Frere peut-être on va trancher les jours.
Peut être la fureur d'un Rival qui l'abhorre...

SIGISMOND.

Calmez votre douleur ; ne craignez rien encore,
Madame ; & permettez que je vous fasse voir
Si d'un fidele Amant j'ai rempli le devoir ;
Si je balance enfin entre vous & mon Pere ;
Mais j'en laisse le soin au Prince votre Frere ;
Il parlera , Madame , & vous convaincra mieux.

SCENE III.

ARMINIUS, SIGISMOND,
POLIXENE, SUNNON,
BARSINE.

POLIXENE.

Ciel ! que vois-je ? est-ce vous ? en croirai-je
mes yeux,
Seigneur ? & quel secours , quelle main pitoyable
Finit en vous sauvant le tourment qui m'acable ?
A qui dois-je mon Frere , & qui me l'a rendu ?
ARMINIUS
Vous n'en voyez moi ni autre chose , confondus

Gardé près de ces lieux, tout plein de mes disgraces.

De mes fiers Ennemis rapellant les menaces,
Préparé par avance aux cruautés du sort,
J'attendois à toute heure une sanglante mort ;
Lors que Sunnon entrant, j'ai lû sur son visage
De quelque grand dessein l'infailible presage :
Hâtons-nous, m'a-t-il dit, Seigneur, & suivez-moi,

Du salut de vos jours fiez vous à ma foi.
Je le suis. Nous trouvons une route secrète,
Qui jusques dans ces lieux guide nôtre retraite ;
De la nuit qui survient l'heureuse obscurité
A si bien secondé nôtre temerité ;
Que je vous vois, enfin ; le reste je l'ignore...

SIGISMOND.

J'ai tout osé pour vous, Seigneur, je dois encore
Remettre entre vos mains l'instrument glorieux
Il prend l'Épée d'Arminius des mains de Sunnon,
& la lui rend.

Des exploits tant de fois achevez à nos yeux.
Ce n'est pas tout. Du Camp sortez en diligence ;

Prenez en lui, Seigneur, une entière assurance ;
Il est instruit de l'ordre, & connu des Soldats.
Allez, ne craignez rien ; & bien tôt sur ses pas
Vous gagnerez les bois, & joindrez votre Armée.

ARMINIUS.

De quel zèle pour moi vôtre ame est enflammée
Puis je jamais payer des soins si genereux ?

POLIXÈNE.

Le Ciel en ce moment a rempli tous mes vœux,
Pince, puis que c'est vous qui me rendez mon Frere.

SIGISMOND.

Partez, Seigneur, fuyez d'impacable colere
De Segeste aveuglé des Romains furieux...

SUNNON.

Il n'est pas tems encor de sortir de ces lieux ;

110 A R M I N I U S ,

Les Soldats dans le Camp errans à l'avanture,
Rendent en cet instant votre fuite moins sûre.
Attendons , qu'oubliant leurs pénibles travaux,
Dans les bras du sommeil ils cherchent le repos,
Et que la nuit , Seigneur , un peu plus avancée...

S I G I S M O N D .

Oui , par votre conseil je change de pensée ;
Et je vais avec soin observer le moment
Où vous pourrez , Seigneur , vous sauver sûre-
ment.

Moi-même dans ces lieux je viendrai vous re-
prendre.

(*à Folixene.*) Vous , auprès de mon Pere , il est
tems de vous rendre,

Madame , par vos pleurs vous saurez l'abuser.

P O L I X E N E .

J'y cours ; vous , pour leur fuite , allez tout dis-
poser.

Adieu , Seigneur ; le Ciel secondant mon envie,
Puisse-t-il par nos soins assurer votre vie.

S C E N E IV.

A R M I N I U S , S U N N O N .

A R M I N I U S .

VOus, qui pour mon salut travaillez avec eux,
Qui plaignez le destin d'un Prince malheu-
reux,

Ami , de qui le zele à ma perte s'opose,
J'admire vos bontez , & j'en cherche la cause.
Quel charme à me servir vous a rendu si prompt ?

S U N N O N .

Devois-je moins , Seigneur , au Prince Sigis-
mond ?

C'est lui qui relevant ma naissance commune,
Jusqu'au rang que je tiens a porté ma fortune ;

T R A G E D I E. I I I

Qui pour vous assurer mes soins , & mon secours,
M'a juré que son sort s'attachoit à vos jours.
Déjà mon cœur pour vous craignoit un coup funeste,

J'étois presque ébranlé , le Prince a fait le reste ;
Et quels que soient les noms qu'on me peut imposer,

Vos vertus , vos exploits me sauront excuser.
Suivez, Seigneur, suivez l'ardeur qui vous anime;
Dans le sang des Romains courez laver mon crime ;

Des Peuples asservis courez briser les fers ;
Vangez les des mépris , des maux qu'ils ont soufferts ;

Forcez tous les Germains enfin , de reconnoître
Que si Sunnon pour vous devient perfide & traître,
Sa trahison sauvant son País abatu,
Merite leur estime , & le nom de vertu.

A R M I N I U S.

Oui , laissez-moi le soin d'une juste vengeance.

S U N N O N.

Mais , Seigneur , si le Ciel trahit nôtre esperance?
Que ferr de vous flatter ? Je vois de toutes parts
Mille petils divers s'offrir à mes regards ;
La fuite de ce Camp paroît si difficile. . .

A R M I N I U S.

N'importe , je mourrai satisfait & tranquile,
Si je puis expirer les armes à la main,
Et si mes derniers coups versent du sang Romain.

S C E N E V.

A R M I N I U S , I S M E N I E ,
S U N N O N .

I S M E N I E.

Vous êtes libre enfin , Seigneur ; & Polixene
M'aprenant vôtre sort vient d'adoucir ma
peine.

Dieux ! de quels traits mon cœur s'est-il senti
percer ?

Non , nul autre que moi ne sauroit le penser.

A peine je respire , abattuë , interdite...

Mais grace au Ciel , je voi tout prêt pour vôtre
suite ;

Vous vivrez... Mais , hélas ! plus d'Hymen , plus
d'espoir ;

Pour jamais aujourd'hui je cesse de vous voir ;

Et le sort à nos vœux devenu trop contraire...

ARMINIUS.

Non , non , je fléchirai le sort & vôtre Pere.

Je vais, puis qu'il le faut, m'éloigner de vos yeux ;

Mais bientôt en Vainqueur je reverrai ces lieux ;

La justice, l'amour, mon cœur, tout m'en assure.

Le sang de mon Rival lavera mon injure :

Varus & les Romains dans ce Camp égorgez,

Serviront de victime à mes feux outragez ;

Mon bras...

ISMENIE.

Où vous emporte une aveugle colere ?

Voulez-vous dans leur chute enveloper mon
Pere ?

Quel est vôtre dessein ? Ah Ciel ! pretendez-vous

Dans un Camp qu'il défend venir porter vos
coups ?

Vous verrai-je au Combat animez l'un & l'autre,
Peut-être de sa main , peut-être de la vôtre...

Je fremis. C'est assez que nous l'osions trahir ;

Voulez-vous me forcer encore à vous haïr ?

Epargnez-le , Seigneur , & respectez sa vie.

ARMINIUS.

Le soin de son salut fait ma plus chere envie.

Quels que soient les affronts qu'il m'a fait au-
jourd'hui,

S'il se trouve au combat , je veillerai sur lui :

Moins jaloux mille fois d'emporter la victoire

Que de sauver ses jours au dépens de ma gloire.

ISMENIE.

Non , Seigneur , tous vos soins ne me rassurent
pas ;

Pourrez-vous retenir la fureur des Soldats ?
Je défens...

ARMINIUS.

Revoquez une loi si barbare,
Ou redoutez les maux que Rome nous prepare ;
Souffrez. . .

ISMENIE.

Non , c'en est fait , je n'y puis consentir,
N'en parlons plus.

ARMINIUS.

Et moi , je ne veux plus partir.
Je rentre dans les fers de vôtre injuste Pere,
J'abandonne ma tête à toute sa colere ;
Ce Prince , les Romains alterez de mon sang,
De la dernière goutte épuiseront mon flanc,
Vous le savez ; déjà ma perte est résoluë.
Et du coup qui m'attend vous n'êtes point émuë ?
Ingrate , vous craignez pour un Pere inhumain
D'un combat éloigné le peril incertain,
Et vous ne craignez point pour un Amant fidele
Les horreurs d'une mort & prochaine & cruelle.
Triste effet de mes soins ! je suis prêt à perir,
Et vous me défendez de m'oser secourir !
Mais que dis-je , grands Dieux ! quel espoir est
le vôtre ?

Voulez-vous vous jeter entre les bras d'un autre ?
Vous donner à Varus ? & que de son bonheur
Pour vous plaire je sois tranquille spectateur ?
Non , non , n'espérez pas que mon obeissance
Jusques à cet effort porte ma complaisance ;
Vôtre fausse pitié m'éloigne de ces lieux,
Et moi je veux du moins ne mourir qu'à vos
yeux ;
J'y cours.

ISMENIE.

Quelle fureur , quelle affreuse menace ;
Arrêtez.. Tout mon sang dans mes veines se
glace.
Amitié , sang , amour , je cede à vôtre effort,
Vous déchirez mon cœur , qui sera le plus fort ?

Qui. . . Je sens que l'amour plus fort que la nature,

Du sang qui le combat surmonte le murmure ;
Je me rends , & je laisse agir votre valeur.

Entre mon Pere & vous j'ai partagé mon cœur :
Mais un juste transport le fait panacher , l'entraîne

Du côté de celui dont la perte est prochaine ;
Et quand je prens parti , Seigneur , entre vous deux,

C'est pour le plus à plaindre & le plus malheureux.

SCENE VI.

ARMINIUS , SIGISMOND,
ISMENIE , SUNNON.

ARMINIUS.

AH ! Madame. . . .

SIGISMOND.

Seigneur , fuyez en diligence.

La nuit dans tout le Camp fait regner le silence.

Allons ; marchez Sunnon , & ne differons pas.

ARMINIUS.

Adieu , Madame.

ISMENIE.

Allez , Seigneur , hâtez vos pas.

Revenez , triomphez ; mais sauvez - moi mon Pere.

SCÈNE VII.

ISMENIE *seule.*

IL part, que fera-t-il ? que faut-il que j'espere ?
Triomphant des Romains & d'un Rival vainqueur,
Reviendra-t-il encor plus digne de mon cœur ?
Le verrai-je couvert d'une nouvelle gloire,
Brillant de cet éclat que donne la Victoire,
Plein d'amour, à mes pieds, venir prendre mes loix ?
Mais si je l'avois vû pour la dernière fois ?
Si du Ciel irrité la colere obstinée
Par la fin de ses jours marquoit cette journée ?
Hélas ! s'il perissoit en combattant pour moi ?
Que d'horreurs ! tout ici redouble mon effroi.
Peut-être la Victoire également funeste,
En épargnant Varus, fera tomber Segeste.
Non, non, rassurons-nous. Mon Amant aujourd'hui
N'en veut qu'à son Rival, & ne cherche que lui ;
Il en triomphera sans acabler mon Pere.
Pardonne ce souhait à tes desirs contraire,
Segeste, je t'honore, & les devoirs du sang
Dans mon cœur agité tiennent le premier rang :
Mais je fremis des nœuds où ton choix me destine ;
Et l'Etat menacé d'une entière ruine
Fait revolter mon cœur contre un joug odieux.
Segeste avec Varus ? quelle union, grands Dieux !
Vous qui les unissez, & qui voyez ma peine,
Séparez ces objets & d'amour & de haine ;
Que je puisse aimer l'un avec fidélité,
Et voir immoler l'autre avec tranquillité.
Mais on vient, c'est Barline ; hélas ! que me veut-elle ?

SCENE VIII.

ISMENIE, BARSINE.

BARSINE.

M Adame , c'en est fait ; la Fortune cruelle
Retient Arminius dans ce Camp odieux.

I S M E N I E.

O Ciel ! qu'entens-je ?

BARSINE.

A peine il sortoit de ces lieux,
Qu'il a trouvé d'abord pour obstacle à sa fuite
Que Varus fait du Camp une exacte visite ;
Il va de garde en garde , il court de tous côtez ;
Par son ordre en cent lieux des Soldats sont
postez ,

Qui prêts à signaler leur zele & leur courage,
Deffendent de ce Camp le plus étroit passage.
Sigismond éperdu , Sunnon épouvanté,
Ne sachant que résoudre en cette extrémité,
Ont conduit vôtre Amant dans la Tente pro-
chaine ;

Mais enfin desormais leur entreprise est vaine.
J'ai vû leur desespoir ; ils ne se flattent plus
De pouvoir hors du Camp conduire Arminius ;
La fuite cette nuit leur paroît impossible.

I S M E N I E.

Ainsi de ce Heros la perte est infaillible.
A peine un seul instant un peu d'espoir me luit,
Que ma crainte redouble au moment qui le suit.
Me faudra-t-il toujours trembler pour ce que
j'aime ?

Grands Dieux ! ah ! que plutôt je perisse moi-
même !

Ne menageons plus rien : l'Amour au desespoir
Se fait de ses transports un souverain devoir.

Allons trouver ce Prince , allons; dans mes allar-
mes,

Dans les pleurs que je verse il trouvera des char-
mes;

Et je sentirai moins mes mortelles douleurs,
Si je puis partager son sort & ses malheurs.

Fin du troisième Acte.





A C T E I V.

S C E N E I.

VARUS *seul.*

JE ne sai que résoudre , & comment me conduire ;
 Des ordres de Cesar j'aurois voulu m'instruire.
 Tullus , que dès long-tems j'ai dépêché vers lui,
 De Rome auprès de moi doit se rendre aujourd'hui.
 Qu'un moment paroît long à mon impatience !
 Mais on vient , & je crois . . . Oui , c'est lui qui s'avance.

S C E N E II.

VARUS , TULLUS.

VARUS.

EH bien , Tullus , eh bien ; qu'est-ce qu'on me prescrit ?
 Qu'ai-je à faire ?

TULLUS *lui présentant une Lettre.*

Seigneur, l'Empereur vous écrit ;
Des ordres de Cesar instruisez-vous vous-même,
Lisez, & connoissez sa volonté suprême.

V A R U S *lit.*

*Je suis content des soins que vous prenez
Pour ranger les Germains sous mon obéissance ;
Continuez Varus, & vous ressouvenez
Que ce qu'on fait pour moi n'est pas sans récompense
Je n'ai qu'un ordre à vous donner ;
Qu'Arminius par vous soit poursuivi sans cesse ;
Employez pour le perdre & la force & l'adresse,
Je vous défens de l'épargner.*

O Ciel !

T U L L U S.

Qu'a donc pour vous cet ordre de funeste ?
Plaiguez-vous l'Ennemi que l'Empereur deteste ?

V A R U S.

Je fonde sur sa mort le bonheur de mes jours,
Et je n'ose des siens faire trancher le cours.
Arminius est cher à l'Objet que j'adore
J'en suis haï ; faut-il que je me charge encore
De l'invincible horreur que la mort d'un Amant
Lui donneroit pour moi jusqu'au dernier mo-
ment ?

De quel front oserois je aborder Ismenie,
Du sang d'Arminius ma main encor rongie ?
Teint d'un sang si cheri voudroit-elle épouser
Celui qu'innocent même elle ose refuser ?
Ah ! sans trahir Auguste & la cause publique,
Acordons ma tendresse avec ma politique ;
En assurant ici les loix de l'Empereur,
Assurons, s'il se peut ; le repos de mon cœur ;
Que par la main d'un autre Arminius perisse ;
Qu'Ismenie en pleurant ce sanglant sacrifice,
Ne me reproche point la source de ses pleurs,
Et porte son courroux & sa vengeance ailleurs.

T U L L U S.

Eh ! qui l'immolera, si vous lui faites grace ?
Qui punira, Seigneur, sa criminelle audace ?

Segeste avec plaisir prendra ce triste emploi ;
 Arminius lui fait plus d'ombrage qu'à moi :
 Ce jeune Chef par tout suivi de la victoire,
 Des exploits de Segeste a surpassé la gloire ;
 Les Peuples , les Soldats charmez de sa valeur,
 L'ont honoré du nom de leur Libérateur ;
 Tous couroient le chercher d'une ardeur em-
 pressée ;
 Et Segeste déchû de sa grandeur passée
 S'est rangé parmi nous pour s'épargner l'ennui
 De le voir plus illustre & plus aimé que lui.
 Mais le voici.

S C E N E I I I.

VARUS, SEGESTE, TULLUS,
 SINORIX.

SEGESTE.

Seigneur, sur de justes allarmes
 Tout le Camp se prepare , & chacun prend les
 armes.
 On vient de m'avertir que sur la fin du jour
 Nos Ennemis sortoient des forêts d'alentour ;
 Qu'ils s'avançoient vers nous : ils ont appris peut-
 être
 Les extrêmes perils, la prison de leur Maître :
 Ils craignent en ces lieux de voir trancher ses
 jours,
 Et pleins d'amour pour lui volent à son secours.
 Je ne le cele point , Arminius me gêne.
 Que pouvons-nous résoudre ?

V A R U S à Sinorix.

Allez ; qu'on me l'amene.

Vous

TRAGÉDIE.

121

Vous Tullus, vers nos Chefs précipitez vos pas ;
Que chacun au combat dispose ses Soldats.
Je vous suivrai de près. Si l'Ennemi s'avance,
Vous reviendrez de tout m'instruire en diligence.

SCÈNE IV.

VARUS, SEGESTE.

SEGESTE.

QU'avez-vous résolu, Seigneur? vous flâchez-vous

De vaincre Arminius, de l'attacher à nous?

VARUS.

Je ne sai; mais je vais du moins lui faire entendre

Le destin qu'en ces lieux sa fierté doit attendre;

Je vais lui présenter les supplices tout prêts;

Peut-être qu'à ses yeux paroissant de plus près,

Leur funeste appareil, malgré toute sa haine,

Donnera quelque crainte à son ame hauraine.

SEGESTE.

Ah! ne l'espérez pas. Ce farouche Ennemi

A mépriser la mort n'est que trop affermi;

Vous-même l'avez vu dans la Guerre passée...

VARUS.

Seigneur, les tems divers font changer de pensée;

Le plus grand cœur s'effraie aux apprêts du tré-

pas:

Tel l'a bravé cent fois au milieu des Combats,

Et vu d'un froat serain la mort presque infail-

lible,

Qui n'a jamais connu tout ce qu'elle a d'horrible.

Un esprit enflammé d'une noble chaleur,

Poussé par la vengeance ou flatté par l'honneur,

Ocupé des moyens d'emporter la victoire,

Tome I.

F

Ne laisse alors les yeux ouverts que pour la gloire,

Et fait que le Guerrier jaloux de l'aquerir
Vole après les dangers & s'expose à mourir ;
Mais ce même Guerrier dans un état tranquille,
Menacé d'une mort à sa gloire inutile,
D'une mort odieuse , & qu'il ne cherche pas,
N'est plus tel qu'il étoit au milieu des Combats ;
Il fait voir sa foiblesse , il fremit , il murmure ;
L'esprit moins prevenu laisse agir la nature ,
Et le trepas alors lui devient un objet
Plus redoutable encor qu'il ne l'est en effet.

S E G E S T E.

Non , non , Arminius à tout ce qu'on prepare
Oposera , Seigneur , sa constance barbare.
Mais , s'il ne se rend point , cessez de ménager
Un Ennemi toujours prompt à vous outrager ;
Et repoussant d'un coup tous ceux qu'il nous
apréte,

A ses Troupes , Seigneur , faites porter sa tête.
Alors tout flechira ; rien ne peut résister.

Qu'attendez vous ? faut-il encore consulter ?

V A R U S.

Non , ne differons plus une vengeance juste ;
Allons , executons les volontez d'Auguste ;
Hâtons-nous d'immoler un Rival odieux,
Et laissons l'avenir entre les mains des Dieux.

S E G E S T E.

Prononcez donc , Seigneur , l'Arrêt de son supplice ;

De son sang à Cesar offrez le sacrifice ;

Commandez. Un seul mort. . . Mais sachons. . .



SCÈNE V.

VARUS, SEGESTE,
SINORIX.

SINORIX.

AH, Seigneur !
SEGESTE.

Eh bien ? Arminius... ?

SINORIX.

Apprenez un malheur
Dont je fremis encore , & qui va vous surprendre :

Sûrnon vous a trahi.

SEGESTE.

Dieux !

VARUS.

Que viens-je d'entendre ?

SINORIX

On ne le trouve plus. Dans l'ombre de la nuit
Avec Arminius il s'est coulé sans bruit.

Tous ceux qu'il commandoit , interdits & timides,

Abusés par ses soins , ignorent... .

SEGESTE.

Les perfides !

Tous m'ont manqué de foi , je vai les punir
tous ;

A peine tout leur sang suffit à mon courroux ;
Mille morts... .

S C E N E VI.

VARUS, SEGESTE, SIGISMOND,
SINORIX.

S I G I S M O N D.

Non, Seigneur, connoissez le coupable;
Ne portez point ailleurs ce courroux redoutable;
Dans le sang innocent ne trempez point vos
mains;
Perdez-moi; j'ai tout fait, j'ai trompé vos des-
seins,
J'ai fait partir Sunnon, je l'ai pressé...

S E G E S T E.

Toi, Traître?
Tu trahis les Romains, & ton Pere, & ton
Maître?
Tu fers un Ennemi par nos soins abatu?
Qui te le fait servir contre nous?

S I G I S M O N D.

Sa vertu,
Sa valeur, ses exploits qu'en tous lieux on re-
nomme,
L'amour de ma Patrie, & ma haine pour Rome,
Le soin de vôtre honneur, mon amitié pour lui,
Tout m'a sollicité de lui servir d'apui.
Eh, quoi? pouvois-je voir ce Prince maghanime;
Des Romains, de Varus, devenir la victime;
Et vos mains se souiller de son sang précieux,
Consacré par les loix, par son rang, par les
Dieux?
Pouvois-je voir, Seigneur, la triste Germanie

Perdre son Défenseur contre la Tyrannie ;
Et Polixène en proie à ses vives douleurs,
Me demander son Frère , & m'acabler de pleurs ;
J'ai rempli mon devoir ; Seigneur , faites le vôtre
Je sauve une victime , & vous en livre une autre.
Si par ce que j'ai fait vous êtes outragé,
Il ne tient plus qu'à vous d'être bien-tôt vengé.
Versez , versez du sang : mais changez de vic-
time ;

Repandez tout le mien sans scrupule & sans crime.
Si j'avois craint la peine , & l'horreur du trépas,
Du Prince Arminius j'aurois suivi les pas :
Mais je n'ai pas voulu que vos coups redoutables
Tombassent sur des cœurs qui ne sont point
coupables.

Au gré de vôtre haine ordonnez de mon sort ;
Je ne m'en plaindrai pas : trop heureux si ma mort
D'un reproche honteux sauvant vôtre mémoire,
Aux dépens de ma vie assure vôtre gloire.

SEGESTE.

Oui , lâche , tu mourras , puis que tu me trahis.

VARUS.

Ingrat , quelle fureur agite vos esprits ?
Où puisez-vous l'excez de cette haine injuste,
Vous , de tant de bienfaits honoré par Auguste,
Comblé par le Senat de graces & d'honneurs ?

SIGISMOND.

Ne me reprochez point vos indignes faveurs.
Lors qu'à m'en acabler vôtre Senat s'applique,
Dans ses fausses bontez je voi sa politique ;
Et ces fiers Ennemis devenus complaisans,
Me font , plus que leurs coups , redouter leurs
présens.

Eh ! qu'ai-je affaire , ô Dieux ! de la grandeur
Romaine ?

Que me sert-elle , hélas ! si je pers Polixène ?

Oui , César , si par toi je m'en voyois priver,

Quand sa perte à ton rang me devoit élever,
 Dans mon cœur indigné de cette recompense
 La haine tiendroit lieu de la reconnoissance.
 Eh quoi ! tous tes presens , ta libéralité,
 Me pourroient-ils jamais payer ma Liberté ?
 J'aurois des fers dorez ; mais je serois Esclave.
 Je ne puis rien souffrir qui me gêne, ou me brave,
 Et ne connois pour Maître en Terre , & dans
 les Cieux,

Que la vertu , l'honneur , la justice & les Dieux.

V A R U S.

Pourquoi veniez-vous donc , Ame ingrate & per-
 fide,
 Suivre depuis deux mois nôtre Aigle qui vous
 guide ?
 Quel charme , quel dessein vous conduit parmi
 nous ?

S I G I S M O N D.

Le glorieux desir de m'instruire avec vous,
 D'apprendre de plus près ce grand Art de la
 Guerre

Qui vous a fait dompter presque toute la Terre ;
 D'en joindre la pratique à ce que nous savons,
 Et de vous vaincre un jour par vos propres leçons.

V A R U S.

Juste Ciel ! puis-je encor retenir ma colere ?
 Saurois-je assez punir ce discours temeraire ?
 Rendez graces au sang dont vous êtes sorti.

S E G E S T E.

Il n'est plus de mon sang s'il quitte mon parti.
 Fait Citoyen Romain , j'en ai pris les maximes.
 Mon Fils n'est plus mon Fils , traître , couvert
 de crimes.

Brutus & Manlius m'ont tracé le chemin ;
 Je le suivrai , Seigneur ; & de ma propre main,
 Immolant sans pitié ce Fils lâche & rebelle,
 Je saurai me couvrir d'une gloire immortelle,
 Vanger l'honneur de Rome à mes yeux pro-
 fané

Et mériter le nom que vous m'avez donné.

V A R U S.

Quoi ! Seigneur. . .

S E G E S T E.

Punissons ma coupable Famille.

Dans ce fatal moment je hais jusqu'à ma Fille ;

Sans doute elle est complice , & du moins , de
ses vœux

Elle a favorisé son Amant malheureux.

Je veux que l'Univers étonné du supplice. . .

S C E N E VII.

VARUS , SEGESTE , SIGISMOND,

ISMENIE , POLIXENE,

SINORIX , BARSINE.

P O L I X E N E.

Arrête , Pere aveugle , & voi ton injustice.

Epargne tes Enfans , & de ton fier courroux,
Sur Polixene seule épuise tous les coups.

L'amour dans Sigismond a vaincu la nature ;

Et si tu veux punir l'auteur de ton injure,

C'est moi : voi dans mes yeux le souverain pou-
voir

Par qui ton Fils forcé s'opose à ton espoir.

Ne délibère plus ; me voilà toute prête ;

Je m'offre à ta fureur. Mais qu'est-ce qui t'arrête ?

A me donner la mort faut-il t'encourager ?

N'oses-tu te baigner dans un sang étranger,

Toi qui voulois verser celui de ta Famille ?

Ou peut-être crains-tu de punir une Fille ?

Mais cesse d'épargner la sœur d'Arminius,

Segeste , souviens-t-en ; toi , penfes-y , Varus ;

J'ai mêmes sentimens , même cœur que mon

Frere ;

Je ferai contre vous plus qu'il n'a voulu faire :
 Si je ne puis verser du sang dans les Combats,
 Je puis par mes discours animer les Soldats ;
 Et suivant les transports de l'ardeur qui m'en-
 traîne,

Contre Rome en tous lieux faire éclater ma haine,
 L'inspirer à cent Rois abusez ou soumis,
 Et vous faire par tout de nouveaux Ennemis.

SIGISMOND.

Helas ! que faites-vous ? Eh ! voulez-vous , Ma-
 dame,

Ebranler mon courage , intimider mon ame ?

Je m'offrois à la mort sans trouble , sans douleur ;
 Ah ! venez-vous... ?

POLIXENE.

Je viens partager ton malheur.

Puis qu'un saint nœud n'a pû lier nos destinées,
 Que par la mort au moins elles soient enchaînées,
 Que tu ne vives pas un instant après moi,
 Que je ne pousse pas un soupir après toi.

VARUS.

Quel discours ! quel dessein ! enfin , que puis-je
 faire ?

Faut-il... ?

SCENE VIII.

VARUS , SEGESTE , SIGISMOND,
 POLIXENE , SINORIX,
 TULLUS.

TULLUS.

V. Votre présence est au Camp nécessaire.
 On entend dans les airs mille cris confondus
 Qui poussent jusqu'ici le nom d'Arminius,

TRAGÉDIE. 129

Il vient fondre sur nous ; & malgré la nuit sombre,

De ses Troupes , Seigneur , on découvre le nombre :

Nos Chefs & nos Soldats au Combat préparez,
N'attendent que l'emploi que vous leur donniez ;

Tous à l'envi...

V A R U S.

Marchons ; venez punir l'audace
De ce jeune orgueilleux qui court à sa disgrâce.

S E G E S T E.

Je vous suis. Sinorix , gardez ce criminel,
Ce rebelle chargé du courroux paternel.
Me punissent les Dieux que ma fureur atteste,
Si je l'épargne après sa trahison funeste.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SIGISMOND, ISMENIE,
POLIXENE, GARDES.

SIGISMOND.

NE saurons-nous jamais quel sera nôtre sort?
Cet état incertain est pire que la mort.

Helas ! chacun de nous , tremblant pour ce qu'il aime,

A peine en ce moment se souvient de lui-même.

De ce fatal Combat que je crains le succès ;

J'y vois de toutes parts de sinistres effets :

Ou mon Pere expirant , ou mon Ami sans vie,

Et peut-être sa mort de la vôtre suivie.

Quel suplice , grands Dieux ! où me vois-je réduit ?

ISMENIE.

O courroux ! ô rigueur du Ciel qui nous poursuit !

Que de soupirs perdus ! que d'inutiles plaintes !

Toujours des soins nouveaux & de nouvelles craintes :

Est-ce là le bonheur que j'avois attendu ?

Mais Barine revient.

SCÈNE II.

SIGISMOND, ISMENIE,
POLIXÈNE, BARSINE.

ISMENIE.

P Arle ; n'as-tu rien vû ?
Ne nous déguise rien.

BARSINE.

Je ne puis vous apprendre
Que ce qu'un bruit confus vient de me faire en-
tendre.

J'étois près de ces lieux où j'ai de toutes parts
Promené vainement mes curieux regards ;
Je n'ai pû rien connoître ; & ma timide vûë
Dans mille objets affreux s'est d'abord confon-
duë.

Les clameurs des Soldats mourans , ou renversez,
Les cris des combattans , les plaintes des bleffez,
Le carnage , le sang , l'horreur , le bruit des ar-
mes,

Ont étonné mon cœur, & fait couler mes larmes;
Je n'ai pû soutenir ce spectacle sanglant ;
J'ai freiné , j'ai couru vers ces lieux en tremblant,
Où des Soldats Romains la joie & le langage
M'ont appris que Varus avoit tout l'avantage,
Et que l'injuste sort secondant ses desseins
Se déclaroit ; Madame , en faveur des Romains.

POLIXÈNE.

Ne nous flattons donc plus ; nôtre perte est cer-
taine ;

Vôtre Pere & Varus vont assouvir leur haine.

SIGISMOND,

Mélas , Madame !

Eh quoi ! Prince, vous soupirez ?
 Juste Ciel ! est ce ainsi que vous me rassurez ?
 Pensez-vous que frappé du peril qui nous presse,
 Mon cœur en ce moment soit exempt de foiblesse ?

Je la cache à vos yeux , pour ne pas redoubler
 Des tourmens assez grands pour vous faire trem-
 bler ;

Je vous cache la mienne , ah ! cachez-moi la
 vôtre ;

Rassurons-nous plutôt , aidons-nous l'un & l'autre.

Je sens qu'il est cruel d'être privé du jour,
 Lors qu'on fait son bonheur d'un mutuel amour ?
 Toutefois dans la mort que le Ciel nous envoie,
 Nos cœurs doivent trouver quelque sujet de joie :
 Nous mourrons satisfaits ; vous de moi , moi de
 vous ;

Nous n'avons ni soupçons , ni mouvemens ja-
 loux ,

Cher Prince , nôtre sort est plus doux qu'il ne
 semble ;

Nous mourrons l'un pour l'autre , & nous mour-
 rons ensemble.

I S M E N I E.

Où , dans vôtre malheur vous êtes trop heureux.
 Un semblable destin attire tous mes vœux :
 Mais moi , de mon Amant absente , séparée,
 Des maux que vous souffrez comme vous de-
 chirée ,

Je ne saurois , hélas ! pour flatter mon ennui ,
 Le voir , ni lui parler , ni mourir avec lui .
 Et quoi que chez les morts je m'apprête à le suivre,
 J'aurai le déplaisir d'avoir pû lui survivre.
 O Dieux ! en cet instant peut-être que Varus
 Perce d'un trait fatal le cœur d'Arminius.
 Peut-être de Soldats une troupe barbare
 Foule sa tête auguste , ou du corps la sépare ;

Et portant sur un Dard ce trésor précieux,
En fait à tout le Camp un trophée odieux.
Juste Ciel ! quel objet ! Mais j'aperçois mon
Pere,
Et je vois dans ses yeux éclater sa colere ;
C'en est fait ; n'attendons qu'un trepas rigou-
reux.

SCENE III.

SEGESTE , SIGISMOND,
ISMENIE , POLIXENE,
BARSINE , SINORIX,
GARDES.

SEGESTE.

T Raîtres , les Dieux cruels ont exaucé vos
vœux.

Du sang de mes Soldats & des Troupes Romaines

Le fier Arminius vient de couvrir nos plaines ;
Mais de ce grand succez vous ne jouïrez pas ;
Et loin que son tromphe ait pour lui des apas,
Lui-même il pleurera , du moins j'ose le croire,
L'avantage fatal de sa triste Victoire,
Puis qu'il perd aujourd'hui , pour nous avoir dé-
faits,

Le plaisir & l'espoir de vous revoir jamais.
Varus encor suivi des restes de l'Armée,
Soutien d'Arminius la valeur enflammée ;
Il l'arrête , & je viens pour vous enlever tous
Aux vœux d'un Ennemi qui ne cherche que vous.
Venez , venez à Rome , où Varus vous envoie ;
Je vais vous y mener , & je sens quelque joie
A penser que le Chef de nos heureux Vainqueurs
Honorerà bientôt ma fuite de ses pleurs.

Gardes , qu'on les conduise ; allons ; c'est trop attendre ;
Marchons.

SCENE IV.

SEGESTE , SIGISMOND,
ISMENIE , POLIXENE,
BARSINE , SINORIX,
TULLUS , GARDES.

TULLUS.

IL n'est plus tems, & songez à vous rendre,
Seigneur , tous mes Soldats sont dispersez , ou
morts,
Arminius me suit , tout cede à ses efforts,
Et Varus animé d'un genereux courage
Vient de mêler son sang au reste du carnage.

SEGESTE.

Il est mort !

TULLUS.

Oui , Seigneur , en Heros , en Romain ;
Et bravant l'injustice , & les coups du destin ;
Après avoir trois fois , par des faits incroyables,
Soutenu des Germains les assauts redoutables,
De ruisseaux de leur sang inondé les sillons,
Et presque renversé leurs épais Bataillons,
Il voit de toutes parts ses Troupes fugitives,
Et ne peut rassembler ses Legions craintives ;
Alors demeuré seul , encore il se deffend,
Et fait sentir la crainte aux Vainqueurs qu'il at-
tend :

Ils n'osent l'aborder , sa fierté les étonne ;
Toutefois à grands flots leur troupe l'environne,

Et honteux de se voir par lui seul arrêté,
Lui poussent à l'envi cent coups précipitez ;
Son sang coule aussitôt ; il le voit , & rapelle
De sa force épuisée une force nouvelle :
C'est assez , a-t-il dit ; ah ! ne permettons pas
Que mes jours soient tranchez par d'indignes
Soldats :

Sur tout , épargnons-nous la rage & l'infamie
De devoir au Vainqueur le reste de ma vie.
Il se frappe à ces mots ; mortellement bleisé
Sur un monceau de corps il tombe renversé ;
Et ce coup à jamais consacrant la memoire,
Dans sa défaite même il se couvre de gloire.

S E G E S T E.

Ah ! Varus ; que je plains , que j'admire ton sort !
Je brûle de te suivre , & d'imiter ta mort ;
Je jure , ainsi que toi , de fuir l'ignominie,
De tenir du Vainqueur une importune vie.
Mais , avant qu'achever le dessein que je prens,
Faisons un sacrifice à tes Manes errans :
Que ces perfides cœurs , que le destin me livre,
Dans la nuit du tombeau soient forcez de te
suivre :

Que sans égard enfin du sexe ni du rang,
De tous trois à mes yeux on repande le sang ;
Que j'y mêle le mien ; qu'Arminius ne trouve
Que les sanglans effers des fureurs que j'éprouvé ;
Qu'il ne rencontre ici , pour fruit de ses Exploits,
Que son Ami , sa Sœur , sa Maîtresse aux abois ;
Et pour vanger les maux où son bonheur m'ex-
pose,
Qu'il plaigne mon trepas par les horreurs qu'il
cause.

Fraper , Gardes... Mais Dieux ! le voici ce Vain-
queur.

Ah ! que mon bras du moins seconde ma fureur.
Que je meure...

S I G I S M O N D.

Ah , Seigneur ! quel dessein ? quelle envie ?

Arrêtez...

SEGESTE.

Quoi, cruels, vous menagez ma vie ?
 Vous m'osez defarmer ; & vous voulez enfin
 Qu'Arminius soit seul maître de mon destin ?

SCENE V.

SEGESTE, ARMINIUS,
 SIGISMOND, ISMENIE,
 POLIXENE, BARSINE,
 SINORIX, GARDES.

SEGESTE.

EH bien, Arminius, par un revers funeste,
 La Fortune en tes mains met le sort de Se-
 geste !

Tu fais de quelle ardeur j'ai poursuivi tes jours ;
 Tu me vois maintenant sans espoir, sans secours ;
 Vange-toi sans scrupule, & prends une victime
 Dont la perte est utile, & la mort legitime.
 Frappe, perce ce cœur qui n'attend que tes coups.

ARMINIUS.

Cessez de m'animer, & d'aigrir mon courroux.
 Vos derniers attentats, vos cruelles injures
 Ont laissé dans mon cœur d'assez vives blessures,
 Pour me porter sans peine à vous donner la mort ;
 Et je ne doute point, si la rigueur du sort
 Vous eût par ma défaire abandonné ma vie,
 Que déjà vos fureurs ne me l'eussent ravie.
 Que n'avez-vous point fait aujourd'hui contre
 moi ?

Ce n'étoit pas assez de me manquer de foi ;
 Sans égard pour les droits que ma naissance
 donne,

Vous avez attenté jusques sur ma personne ;
 Et de vos fers honteux osant charger mes mains,
 Fait de mon esclavage un triomphe aux Romains.
 L'Univers étonné du bruit de mon offense,
 Ne le sera pas moins d'apprendre ma vengeance.
 D'un mot je puis vous perdre , & je suis offensé ;
 N'y pensons plus , Seigneur , oublions le passé ;
 C'est moi qui vous en prie. Enfin de ma Victoire
 Je ne veux d'autre prix , je ne veux d'aurre gloire
 Que le charmant espoir d'être de vos Amis,
 Et le parfait bonheur de me voir vôtres Fils.
 Craignez moins de Cesar la puissance funeste ;
 Combattons seulement ; je vous repons du reste.
 En vain vous avez crû que fidele aux Romains
 La Victoire par tout seconde leurs desseins ;
 Que contre leurs efforts rien ne nous peut des-
 fendre ;
 Pour les vaincre il suffit de l'oser entreprendre.
 Vous venez de les voir expirer sous mes coups ;
 Et ces Romains enfin sont hommes comme nous.
 Mais dussions-nous perir, Seigneur, pour la Patrie,
 Mourons libres du moins , s'il faut perdre la vie ;
 Un malheur éclatant est toujours glorieux ;
 Soutenons nôtre gloire , & laissons faire aux
 Dieux.

S E G E S T E.

Vaincu , desesperé , que pourtois-je répondre ?
 Prince , tous vos discours ne font que me con-
 fondre.

Je ne m'attendois pas à ces soins genereux ;
 Et si vous vous vangiez serois-je plus heureux ?
 Jouïssiez à loisir des fruits de la Victoire,
 Mais ne me forcez point d'en voir toute la gloire.
 Quand vous me découvrez vos nobles sentimens,
 Ma honte & ma douleur croissent à tous momens.
 Epargnez ma foiblesse ; & loin de vôtre vûë
 Laissez-moi devorer le chagrin qui me tuë.

A R M I N I U S.

Suivez-le , Sinorix , & veillez sur ses jours.

138 ARMINIUS, TRAGEDIE.

Madame. . . .

ISMENIE.

Non , Seigneur , je vole à son secours ;
Permettez. . . .

SCENE DERNIERE.

ARMINIUS, POLIXENE,
ISMENIE, SIGISMOND,
BARSINE.

ARMINIUS.

JE vous suis ; venez , allons , Madame,
Remettre par nos soins le calme dans son ame.
Malgré son desespoir , malgré tout son courroux,
Le tems & nos respects le fléchiront pour nous.
Je m'étois engagé de vanger mon outrage,
De m'ouvrir jusqu'à vous un glorieux passage ;
Varus est mort , enfin les Romains sont defaits ;
Graces aux Dieux , l'effet repond à mes souhaits:
De mes libérateurs reconnoissons le zele
Et consacrons à Rome une haine immortelle.

F I N.

ANDRONIC,
TRAGEDIE.



A C T E U R S.

COLOJEANPAEOLOGUE,
Empereur de Grece.

IRENE, Fille de l'Empereur de Tre-
bisonde, Femme de l'Empereur.

ANDRONIC, Fils de l'Empereur.

LEON,

MARCENE, Ministres d'Etat.

LEONCE, Envoyé des Bulgares au-
près de l'Empereur.

EUDOXE, Gouvernante d'Irene.

NARCE'E, Confidente d'Irene.

MARTIAN, Confident d'Andronic.

ASPAR, } Officiers des Gardes de
GELAS, } l'Empereur.

CRISPE, Officier de l'Empereur.

GARDES.

*La Scene est à Constantinople, autrefois
Bisance, dans le Palais de l'Empereur.*



ANDRONIC,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCENE, CRISPE.

MARCENE.

Q Uoi ! malgré nos chagrins & nôtre
longue haine,
Leon, dis-tu, demande à parler à
Marcene ?

A moi ? Me dis-tu vrai ? Puis-je le croire ainsi ?

CRISPE.

Oui, Seigneur, & bientôt il doit se rendre ici.

MARCENE.

Est-il quelque intérêt assez fort sur son ame,
Pour contraindre un moment le courroux qui
l'enflâme ?

Après que si long-tems soigneux à m'offenser,
 Et dans tous mes desseins prompt à me traverser,
 Il a tenté cent fois d'usurper ma puissance,
 Et l'Emploi glorieux que j'exerce à Bisance ?
 Pour moi , je l'avôurai , dans ma haine affermi,
 Je ne regarde en lui qu'un mortel Ennemi ;
 Et ma faveur sans cesse à la sienne contraire,
 Me vange assez des maux qu'il a voulu me faire.
 Je l'attendrai pourtant ; & pour être éclairci
 Des sentimens secrets d'un homme....

C R I S P E.

Le voici.

S C E N E II.

M A R C E N E , L E O N ,
 C R I S P E.

L E O N.

Que l'on nous laisse seuls. Seigneur, puis-je
 prétendre

Crispe se retire & l'on continue.

Qu'avec tranquillité vous daignerez m'entendre ;
 Et que de vos soupçons interrompant le cours,
 Vous pourrez sans contrainte écouter mes dis-
 cours ?

M A R C E N E.

Je ne puis vous celer ma surprise secrète ;
 Mais dans quelque embarras où ce discours me
 jette,

Parlez , ne craignez rien , en vous ouvrant à moi ;
 Je le jure , Seigneur , fiez-vous à ma foi.

L E O N.

Il suffit ; ce serment a dissipé ma crainte,
 Et je vais m'expliquer sans détour & sans feinte.
 Depuis plus de vingt ans, vous le savez, Seigneur,

Nous conduisons tous deux l'esprit de l'Empereur :

Il partage entre nous son cœur & sa puissance,
Et nous dictons toujours les ordres qu'il dispense.

Du rang que vous tenez, confus, désespéré,
Pour vous en dépouiller j'ai cent fois conspiré ;
Et vous que contre moi pouffoit la même envie,
Vous avez attaqué ma faveur & ma vie :
Je ne craignois que vous, vous ne craigniez que moi ;

Et puis qu'il faut ici parler de bonne foi,
C'étoit avec raison que jaloux l'un de l'autre,
Vous craigniez mon pouvoir, que je craignois le vôtre ;

Puis que chacun de nous estimant son Rival,
Trembloit qu'à sa fortune il ne devint fatal :
Persuadez tous deux, en voulant nous détruire,
Qu'un de nous suffisoit pour gouverner l'Empire.
Souvent nos démêlez étant prêts de finir,
L'Empereur a pris soin de les entretenir :
Nos chagrins l'ont servi bien mieux que nôtre zèle,

Chacun de nous étoit un Ministre fidelle,
Dont les yeux attachez sur un seul Ennemi,
Toujours dans son devoir le tenoit affermi ;
Ainsi, tant qu'ont duré nos haines mutuelles,
L'Empereur a joui du fruit de nos querelles ;
Il faut les terminer, le jour en est venu.
L'Etat de cette Cour, Seigneur, vous est connu :
Depuis près de deux mois qu'en épousant Itene,
L'Empereur s'est lié d'une nouvelle chaîne,
Qu'enlevant la Princesse à son Fils malheureux,
D'une foi tant jurée il a rompu les nœuds ;
Andronic tout entier se livre à la colère ;
Et si dans ses transports il épargne son Pere,
S'il le respecte encore, ah ! croyez que sur nous
Il en fera tomber les plus funestes coups :
Il impute à nos soins sa triste destinée ;

Il croit que pour resoudre un second Hymenée,
 Enfin pour en former les injustes liens,
 L'Empereur a suivi vos conseils & les miens.
 Nos perils sont égaux , nos craintes sont communes,

Seigneur , associons nos cœurs & nos fortunes ;
 Et pour nous maintenir , hâtons-nous de dresser
 Un rempart qu'Andronic ne puisse renverser.

M A R C E N E.

Je ne sai si je puis avec quelque assurance,
 Seigneur , de vos discours bannir la défiance :
 Mais personne en ces lieux ne peut nous écouter,
 Nous sommes seuls ; enfin , qu'aurois-je à redouter ?

Quand vous m'acuseriez , vôtre seul temoignage
 Ne peut contre ma foi donner le moindre ombrage ;

Je connois là-dessus l'esprit de l'Empereur ;
 Je vais donc vous repondre , & vous ouvrir
 mon cœur,

Seigneur , de vos avis je voi trop l'importance ;
 Le Prince est plus à craindre encore qu'on ne
 pense ;

Il regnera , comment nous pourrons-nous sauver ?

Pour moi , qui fus chargé du soin de l'élever,
 Je me suis fait long-tems une penible étude
 De percer les raisons de son inquietude.

Vous savez ~~que~~ toujours solitaire , inquiet,
 Farouche , il a paru ne vivre qu'à regret :
 Grace à mes soins , j'ai lû jusqu'au fond de son
 ame,

J'ai vû son desespoir ; l'ambition l'enflâme ;
 Au desir de regner sans cesse abandonné,
 Tout lui déplait ici , n'étant point couronné :
 Quelque soin qu'on ait pris d'abaisser son courage,

De dompter son orgueil dans un long esclavage.
 On l'a vû chaque jour , loin de s'humilier,

Se roidir contre nous , & devenir plus fier :
Trop instruit de ses droits , trop plein de sa nais-
sance ,

Il ne sauroit souffrir la moindre dépendance ;
Mais sur tout , j'ai connu que son cœur est épris
D'un invincible horreur contre les Favoris :
Il voit nôtre pouvoir dans la Cour de son Pere,
Seigneur , comme un larcin que nous osons lui
faire ;

Et si de l'Empereur il souhaite la mort,
C'est plus pour nous punir , que pour changer de
sort.

Voilà quel est le Prince ; & je puis dire encore,
Qu'il est cher à la Cour , que le Peuple l'adore :
Dès l'enfance affectant une fausse pitié,
Il s'est de tout l'Empire attiré l'amitié :
Vous voyez qu'il soutient les rebelles Bulgares :
Chaque jour l'Envoyé de ces Peuples Barbares
L'entretient , le consulte ; & près de l'Empereur,
Andronic l'a flatté de toute sa faveur :
Ah ! rendons pour la Paix leur projet inutile ;
Que serions-nous tous deux dans un état tran-
quille ?

L'Empereur libre alors de craintes & de soins,
Etant plus absolu , nous écouterait moins ;
En vain de sa rendresse il nous donne des marques,
Il est , n'en doutez point , comme tous les Mo-
narques ,

Qui d'une égale ardeur cherissent nos pareils,
Et des plus grands bienfaits achètent leur conseils,
Tandis que le desordre , ou le destin contraire
Rendent à leur grandeur ce secours nécessaire :
Mais après le danger , à l'abri du malheur
Leur ardente amitié perd toute sa chaleur :
Nous devenons suspects en cessant d'être utiles ;
Nos services passez sont de foibles aziles ;
On ne veut plus nous voir avec les mêmes yeux ;
Ce qu'on louoit jadis est un crime odieux ;
Et l'exil , la prison , que dis-je ? une mort prompté

Chez la posterité fait passer nôtre honte ;
D'autant plus malheureux , qu'acablez de dou-
leurs,

Tout le monde irrité nous refuse des pleurs ;
Qu'au milieu des fureurs que sur nous on de-
ploie,

Nos maux font le sujet de la publique joie ;
Que le Peuple triomphe , & loin de s'attendrir,
Se plaint qu'on nous fait grace en nous faisant
mourir.

L E O N.

Oui , Seigneur , prevenons le retour ordinaire,
Qui du sort indigné nous montre la colere ;
Ocupons l'Empereur , ue le laissons jamais
Gouter le plein bonheur d'une profonde Paix ;
Ainsi Maîtres de tout , nous n'aurons plus de
Maître,

Et le fier Andronic. . . mais je le voi paroître ;
L'Envoyé l'accompagne , & Martian aussi.

S C E N E I I I.

A N D R O N I C , M A R C E N E ,
L E O N , L E O N C E ,
M A R T I A N .

A N D R O N I C à *Leonce*.

JE vais leur en parler ; ils sont tous deux ici.
Leonce , vous verrez avec combien de zele
Des Peuples opprimez je défens la querelle.
Vous , dont les seuls avis & la pleine faveur
Au gré de vos desirs font agir l'Empereur,
Portez-le à la clemence , & faites qu'il se rende,
Qu'il acorde la Paix que Leonce demande,

Et cesse d'acabler du sort le plus cruel
 Un Peuple malheureux , & non pas criminel.
 Pressez, n'épargnez rien ; secondez mon envie ;
 Qu'on me laisse partir, que j'aïlle en Bulgarie ;
 Des Peuples ébranlez j'assurerai la foi ;
 J'en repons, si l'on veut s'en reposer en moi.
 Songez que vos conseils ont causé ma misère ;
 Que si j'obtiens par vous cet aveu de mon Pere,
 En faveur de vos soins je puis tout oublier ;
 Que je m'abaisse enfin jusqu'à vous en prier.

M A R C E N E,

Ah ! Seigneur

A N D R O N I C,

C'est assez. Il me reste à vous dire
 Que je dois être un jour le Maître de l'Empire.
 Laissez moi.

S C E N E IV.

ANDRONIC, LEONCE,
 MARTIAN.

L E O N.

SUR l'espoir d'obtenir vôt're apui.
 Seigneur, nous nous flattons. . . .

A N D R O N I C.

Eh ! que puis-je aujourd'hui ?
 Helas ! plus malheureux encor que vous ne l'êtes,
 Rien ne peut reparer les peites que j'ai faites ;
 Et vous pouvez un jour dans une douce Paix,
 Perdre le souvenir des maux qu'on vous a faits.
 L'Empereur doit ici vous voir & vous entendre ;
 Il l'a promis, il vient, je vais tout entreprendre ;
 Trop heureux, si mes soins donnent à vos Etats
 Ce repos souhaité dont je ne jouis pas !

G 2

SCÈNE V.

L'EMPEREUR, ANDRONIC,
LEONCE, MARTIAN,
Gardes.

ANDRONIC.

Seigneur, Leonce encor vous demande Audience,
Et vous avez daigné m'assurer. . . .

L'EMPEREUR.

Qu'il s'avance.

LEONCE.

Permettez-vous, Seigneur, qu'embrassant vos genoux,

J'ose vous supplier d'écouter. . . .

L'EMPEREUR.

Levez-vous.

LEONCE.

Fais si bien, juste Ciel, que ma plainte le touche!
Tout un Peuple, Seigneur, vous parle par ma bouche;

Un Peuple qui toujours à vos Ordres soumis,
Fut le plus fort rempart contre vos Ennemis,
Et de qui la valeur justement renommée
Se fit craindre cent fois à l'Europe alarmée,
Quand vôtre illustre Pere achevant ses Exploits,
Se vit & la Terreur & l'Arbitre des Rois.
Vous le savez, Seigneur; ce Peuple magnanime
Fut toujours honoré de sa plus tendre estime;
Et ce digne Heros, pour ses fameux Combats
Choisissoit parmi nous ses Chefs & ses Soldats.
Cet heureux tems n'est plus; ces Guerriers intré-
pides

Sont en proie aux fureurs des Gouverneurs avides;
Sous des fers odieux leur cœur est abattu,
La rigueur de leur sort acable leur vertu ;
Tout se plaint , tout gemit dans nos tristes Pro-
vinces,

Les Chefs & les Soldats, & le Peuple , & les
Princes.

Chaque jour sans scrupule on viole nos droits,
Et l'on compte pour rien la Justice & les Loix.
En vain nos Ennemis à nos Peuples souriennent
Que c'est de vôtre part que leurs ordres nous
viennent,

Non , vous n'approuvez point leurs sanglants at-
tentats ;

Je dirai plus , Seigneur , vous ne les savez pas.

Ah ! si pour un moment vous pouviez voir vous-
même

Pour quels coups on se sert de vôtre Nom suprême;
Que ce saint Nom ne sert qu'à nous tyranniser,
Qu'à mieux lier le joug qu'on nous veut imposer ;
Alors de vos Sujets moins Empereur que Pere,
Vous ne songeriez plus qu'à finir leur misère,
Et qu'à punir bientôt avec severité
Ces indignes abus de vôtre Autorité.

Enfin , si l'on a vû nos Peuples en fuit
S'armer pour maintenir les droits de la Patrie,
Seigneur , nos Gouverneurs sont les plus crimi-
nels,

Ils nous ont trop appris à devenir cruels.

Pour vous nous conservons la Foi la plus con-
stante ;

Faut-il vous en donner quelque preuve éclatante ?
Faut-il , pour soutenir l'onneur de vôtre Rang,
Prodiguer tous nos biens , verser tout nôtre sang ?
Faut-il , nous exposant aux horreurs de la Guerre,
Suivre vos Etendarts jusqu'au bout de la Terre,
Vous nous verrez, contens au milieu des deserts,
Braver , pour vous servir , tous les perils offerts,
Et mériter de vous , en cherchant à vous plaire,

Les bontez dont jadis nous combla v^{otre} Pere :
Mais s'il faut chaque jour par de nouveaux Tyrans
Voir piller nos maisons , massacrer nos Parens,
Et les tresors rizer du sein de nos Provinces,
Rendre ces inhumains plus puissans que nos
Princes ;

Je l'avoûai , Seigneur , nos Peuples irrités
S'emporteront toujours contre leurs cruautés.
C'est à vous de juger en Prince legitime,
S'il faut ou nous absoudre ou punir nôtre crime.
Si vous nous condamnez ; pleins de respect pour
vous,

Seigneur , sans murmurer , nous souffrirons vos
coups ;

Mais du moins rejettez les avis sanguinaires
Des perfides Auteurs de toutes nos miseres ;
Prononcez par vous-même , & ne consultez pas
Des cœurs interessez à troubler vos Etats.

L' E M P E R E U R.

Ainsi vous espérez , avec cet artifice,
Dérober v^{otre} tête au plus juste suplice.
Que dis-je ? vous voulez me prescrire des loix ?
Que pour regner enfin j'emprunte v^{otre} voix ?
C'est à vous d'obeïr , sans vouloir vous défendre,
Aux Ordres qu'en mon Nom on vous a fait
entendre ;

Et si je n'écoutois que mes ressentimens,
Je ne vous repondrois que par des châtimens :
Mais je veux bien encor suspendre ma colere ;
Je verrai s'il faut être indulgent ou severe :
Allez , je suis instruit de vos pretentions,
Et vous saurez bientôt mes resolutions.



SCÈNE VI.

L'EMPEREUR, ANDRONIC,
MARTIAN, Gardes.

L'EMPEREUR.

Eh bien, parlerez-vous encor pour ces Re-
belles,
Prince ?

ANDRONIC.

Vous n'avez point de Sujets plus fidelles ;
Et malgré vos bontez pour leurs persecuteurs,
Seigneur, vous fremitez d'apprendre leurs mal-
heurs.

L'Empereur, mon Ayeul, dont les vives lumieres
Egaloient le grand cœur & les vertus guerrieres,
Admira leur valeur, s'applaudit de leur foi.

L'EMPEREUR.

Son exemple aujourd'hui ne conclut rien pour
moi.

ANDRONIC.

Eh bien, puis que vôtre ame encor trop irritée
Refuse à leurs soupirs la grace meritée,
Confiez-moi leur sort. Il faut que mes travaux
Des Bulgares trahis assurent le repos ;
Il faut que j'aïlle...

L'EMPEREUR.

Vous ?

ANDRONIC.

Permettez que je parte ;
De ces lieux pour un tems souffrez que je m'é-
carte ;
Tout m'en presse, Seigneur : un Peuple que je
 plains,

Et qui brûle de voir son destin en mes mains ;
 Le desir de calmer les troubles de l'Empire,
 Et bien d'autres raisons que je ne puis vous dire.

L'EMPEREUR.

Vous, sortir de Bifance, & quitter cette Cour ?

ANDRONIC.

Oui, j'exige de vous cette marque d'amour.

Me refuserez-vous une premiere grace ?

Seigneur, si le fucces repond à mon audace,

Vous connoîtrez bienôt, par cet illustre emploi,

Ce que l'Empire un jour doit attendre de moi.

L'EMPEREUR.

Je ne fai que jnger d'un discours qui m'étonne.

A quel biffarre foïn vôtre esprit s'abandonne ?

Pourquoi quitter des lieux où tout vous est sou-
 mis,

Pour courir vous jeter parmi nos Ennemis ?

Vous êtes dans Bifance où ma Cour vous adore,

Quel étrange projet ! je le repete encore ;

Pour des Peuples ingrats faut-il vous emprefser ?

Priuce, consultez-vous, je vous laiffe y penfer.



SCÈNE VII.

ANDRONIC, MARTIAN.

ANDRONIC.

LE dessein en est pris , rien ne m'en peut
distraindre ;
Hâtons , cher Martian , un départ nécessaire ;
Abandonnons des lieux où je ne puis rien voir
Qui ne me soit l'objet d'un mortel desespoir.

MARTIAN.

Eh quoi ! vous flatez-vous que loin de cette Ville,
Que sous un autre Ciel vous serez plus tranquille ?
Non , Seigneur , vos chagrins ne vous quitteront pas ?

Changerez vous de cœur en changeant de climats ?
Et croiez-vous sentir , en sortant de Bisance,
Des transports moins pressans , & moins d'in-
différence ?

ANDRONIC.

Non , non , d'aucun repos je n'ose me flater ;
C'en est fait , mes tourmens ne me sauroient quitter.
Loin de guérir des traits dont mon ame est blessée,
Je n'en puis seulement concevoir la pensée :
Irene est trop charmante , & je sens mon Amour,
Sans espoir , sans desirs , s'accroître chaque jour.
Je la vis , je l'aimai dès sa plus tendre enfance ;
Cet Amour s'est nourri de cinq ans d'espérance ;
Ses yeux sont plus puissans qu'ils ne l'étoient alors,
Et je ferois contre eux d'inutiles efforts.
Mais ce feu malheureux que je ne puis éteindre,
Peut-être plus long-tems ne pourroit se con-
traindre :

Je ne puis voir mon Pere avec tranquillité
Possesseur d'un trésor que j'avois mérité :

Il m'a trop fait de maux, en m'enlevant Irene ;
 Il s'élève en mon cœur des sentimens de haine,
 Que toute ma vertu ne sauroit étouffer ;
 Ce n'est qu'en m'éloignant que j'en puis triompher.

Je fais tous les égards que je dois à mon Pere,
 Et le Ciel m'est témoin combien je le révere ;
 Je voudrois faire plus : mais il m'a tout ôté ;
 Son choix . . . n'en parlons plus, je suis trop agité ;
 Je ne me connois plus, & je me crains moi même :
 Je suis jeune, jaloux ; j'ai perdu ce que j'aime ;
 Faisons, n'exposons point ma tremblante vertu
 Au remors éternel d'avoir mal combattu.

MARTIAN.

Que je vous plains, Seigneur ! que vôtre destinée
 Par ce funeste Amour devient infortunée !
 Sans lui, toujours content, reveré, glorieux,
 En naissant assuré du Rang de vos Aïeux,
 Vôtre cœur eût goûté dans une paix profonde
 L'heureux sort que le Ciel donne aux Maitres du
 Monde.

ANDRONIC.

Que dis-tu ? je suis né pour être malheureux.
 L'Amour ne fait point seul mon destin rigoureux.
 Eh quoi, pour pénétrer l'excès de ma misère,
 Ne te suffit-il pas de connoître mon Pere ?
 L'Empereur soupçonneux, esclave de son Rang,
 Ne m'a jamais fait voir les tendresses du sang ;
 Les plus saints mouvemens que la nature im-
 prime,

Dans son austere cœur passeroient pour un crime ;
 Et pour être né Prince, il ne m'est pas permis
 D'éprouver tout l'amour d'un Pere pour son Fils.

MARTIAN.

Quoi, Seigneur . . .

ANDRONIC.

Dans ces lieux mon courage murmure,
 Et mon cœur n'est point fait pour une vie obs-
 cure.

Dès l'enfance charmé des Heros de mon Sang,
Je trouve leurs vertus au dessus de leur Rang :
Sur tout , de mon Ayeul , & l'exemple & la
gloire,

M'enflâme à tous momens , & remplit ma me-
moire.

Sur ce fameux Guetrier mon esprit attaché,
Par aucun autre objet n'en peut être arraché ;

Je regarde son sort avec un œil d'envie,

A ses jours fortunés je compare ma vie :

Rien ne s'offre à mes yeux , dans le cours de ses
ans,

Que de nobles travaux , des succès éclatans,

Que des murs embrasés , que des Villes surprises,

Des Peuples asservis , des Provinces conquises,

Des Rebelles punis , des Rois humiliez,

Le repos mainrenu chez tous ses Alliez ;

Où si jamais le sort démentant son courage,

A ses prosperitez a mêlé quelque outrage,

Il me paroît plus grand dans son adversité ;

Je le voi triompher du destin irrité,

Et tirant de sa chute une nouvelle gloire,

A force de vertu rapeller la Victoire.

Moi , toujours renfermé dans ces murs malheu-
reux,

Ocupé jusqu'ici par de frivoles jeux.

Je ne sai ni l'emploi ni l'ordre d'une Armée,

Que par des traits confus ou par la renommée.

Ah ! ce seul souvenir , plus que tous mes mal-
heurs,

M'irrite , me devore , & m'arrache des pleurs.

Allons , obeissons au transport qui me guide ;

Et prenons vers la Gloire un essor si rapide,

Que dans leur nombre un jour mes Exploits
confondus,

Suffisent à remplir les jours que j'ai perdus.

Cependant cherche Eudoxe , elle connoît ma
peine,

Et m'a cent fois pressé de fuir les yeux d'Irene.

Du dessein que j'ai pris , il la faut avertir ;
Va la trouver ; di-lui qu'avant que de partir ,
Je demande sur tout à voir l'Imperatrice ,
Et qu'elle doit encor me rendre cet office ;
Que j'ose m'en flater ; adieu , cours , hâte-toi ;
J'attendrai ton retour pour disposer de moi.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

IRENE, EUDOXE.

I R E N E.

JE ne le verrai point, non, j'y suis résoluë.
M'osez-vous conseiller cette fatale vûë,
Euxdoxe ? ignorez-vous son destin & le mien ?

E U D O X E.

Pourquoi lui refuser un moment d'entretien ?
Voulez-vous qu'irrité de vôtre résistance,
Il ne se presse plus de sortir de Bisance ?
Croyez-moi, gardez-vous d'aigrir son desespoir,
Et puis que pour jamais il renonce à vous voir,
Madame, accordez-lui la faveur qu'il demande.

I R E N E.

Quels soupirs, quels regrets voulez-vous que
j'entende ?

Vous qui me déroband à nos heureux climats,
Dans ces funestes lieux conduisîtes mes pas ;
Vous de qui les conseils, le zèle & la prudence
Devroient tous momens rassurer ma confiance,
Qui peut être sucombe à mes mortels ennuis,
Voulez-vous m'exposer au péril que je suis ?

Madame, le peril est-il moins redoutable
A ne pas écouter ce Prince déplorable ?
Resolu de vous faire entendre ses adieux,
Il vous suivra peut-être à toute heure, en tous
lieux,

Et voudra pour le moins devoir à la fortune,
Le plaisir de vous faire une plainte importune :
Que dis je ? croyez vous que plein de son Amour
Il puisse se résoudre à partir de la Cour ?
On se propose en vain de quitter ce qu'on aime.
Enfin dans ce dessein confirmez le vous même ;
Montrez-lui le danger que vous courez tous deux ;
Qu'on verroit tôt ou tard quelque éclair de ses
feux ;

Que l'Empereur, suivant son penchant ordinaire,
Oublieroit les saints noms & d'Epoux & de Pere,
Et vous perdrait tous deux sur un simple regard,
Où peut être l'Amour auroit eu peu de part.
Redoublez d'Andronic la fierté naturelle ;
Montrez-lui les chemins où la Gloire l'appelle ;
Sur tout commandez-lui de ne vous voir jamais,
Qu'il ne s'approche plus des murs de ce Palais ;
Qu'il pense à tous momens que son sort & le
vôtre

Vous doit jusqu'au tombeau separer l'un de
l'autre.

O Ciel ! que feriez vous, si trompant votre espoir,
Andronic en ces lieux revenu pour vous voir,
Renouvelloit un jour par sa triste presence
Le souvenir qu'auroit affoibli son absence ?
Que de nouveaux combats ! que de secrets sou-
pirs !

Helas ! épargnez vous ces mortels déplaisirs.
Si le Prince une fois vous a promis, Madame,
De ne plus traverser le repos de votre ame,
D'aller loin de vos yeux, sans espoir de retour,
Etouffer ou nourrir un malheureux Amour ;
Quelque brûlant desir, quelque ardeur qui le presse,

Madame , j'en repons , il tiendra sa promesse.
Voyez-le , & sans fremir de son destin cruel,
Prononcez-lui l'arrêt d'un exil éternel.

I R E N E

Lui pourrai-je imposer une loi si funeste ?
Ah ! laissez-le moi fuir sans me charger du reste ;
J'ai causé ses malheurs , en causant son Amour,
Le presserai je encor de sortir de la Cour,
Et d'aller essuyer chez un Peuple barbare,
Du destin ennemi le caprice bizarre ?

Que dis-je ? Pensez-vous que dans mon triste
cœur,

Ma vertu devant lui résiste à ma douleur ?
Au bruit de ses soupirs... à l'aspect de ses lar-
mes...

Non, ce seul souvenir me donne trop d'allarmes ;
Je ne puis m'exposer à ce triste entretien.

C'est trop de mon tourment , sans y joindre le
sien ;

C'est trop , pour triompher de toute ma conf-
rance,

Helas ! d'avoir quitté les Lieux de ma naissance ;

Ces Lieux , où tout sembloit prévenir mes desirs,

Où mon cœur n'a jamais connu que les plaisirs.

O bienheureux séjour ! aimable Trebisonde !

O murs , où je vivois dans une paix profonde !

Que n'ai je , en vous perdant , de mes funestes
jours,

Par une prompte mort , vû terminer le cours !

Je m'éloignai de vous , en ces lieux entraînée

Par le trompeur espoir d'un heureux Hyménée ,

Je croyois qu'Andronic à mon destin lié,

Pour jamais avec moi seroit associé ;

Nos Peres l'ordonnoient ; Trebisonde & Bifance

Sur cet illustre Hymen fendoient leur espérance ,

Je venois avec joie en célébrer les nœuds ;

Le Prince étoit aimable , il étoit amoureux.

Vains projets ! vains transports ! espérance inu-
tile !

J'arrive enfin; à peine entrai-je en cette Ville
 Que je me vois livrée à des maux infinis;
 Il me faut épouser le Pere au lieu du Fils:
 Nos destins sont changez; un ordre de mon Pere
 Détruit dans un instant le bonheur que j'espère:
 En victime d'Etat, contrainte d'obeir,
 Pour conserver ma gloire il falut me trahir.

E U D O X E.

Eh ! pourquoi rapellant vos disgraces passées,
 Ocuper vôt're esprit de ces tristes pensées ?
 Madame, faites-vous un généreux effort;
 Avec moins de douleur remplissez vôt're sort,
 Et cachez avec soin aux yeux de tout l'Empire
 Les déplaisirs secrets. . .

I R E N E.

Ah ! que m'osez-vous dire ?

Qui jamais a caché ses chagrins mieux que moi,
 Et mieux subi du sort l'injurieuse loi ?
 Cependant qui jamais eu le sort plus contraire ;
 Observée avec soin par une Cour austere ;
 Où les yeux les plus chers me semblent ennemis ;
 Où je n'ai rien des biens que je m'étois promis ;
 Où sans cesse livrée à ma douleur extrême,
 Mon cœur tyrannisé combat contre lui-même ;
 Que vous dirai-je enfin ? où ce cœur malheureux
 Est souvent malgré moi moins fort que je ne
 veux.

E U D O X E.

Redoublez vos efforts ; le tems, vôt're constance,
 De vos profonds ennuis vaincront la violence ;
 Et le Prince bientôt éloigné de vos yeux,
 Vous pourrez. . .



SCÈNE II.

IRENE, EUDOXE,
NARCE'E.

NARCE'E.

A Ndronic s'avance vers ces lieux?
Il vous cherche, Madame.

IRENE.

Ah ! je n'ose l'attendre ;
Eudoxe, vous pouvez lui parler & l'entendre ;
Voyez-le, dites-lui qu'en l'état où je suis,
Le fuir & le bannir est tout ce que je puis.

SCÈNE III.

IRENE, ANDRONIC,
EUDOXE, NARCE'E.

ANDRONIC.

Vous me fuyez, Madame? ah Ciel ! quelle
injustice !

Quoi, de tous mes malheurs vous rendez-vous
complice ?

Hélas ! pour acabler un cœur infortuné,
Secondez-vous le sort à me nuire obstiné !

IRENE.

Que demandez-vous, Prince ? & que pourrez-
vous dire ?

Méprisez-vous des loix que je vous fais pres-
crire ?

Quel est vôtre dessein, de venir en ces lieux
 Me faire malgré moi recevoir vos adieux?
 Puis que vous êtes prêt à sortir de Bisance,
 N'en pouviez-vous sortir avec vôtre innocence?
 Avez vous oublié qu'un serment solennel
 Nous impose à tous deux un silence éternel?
 Qu'il n'est plus entre nous d'entretien légitime?
 Qu'un seul mot, qu'un regard, qu'un soupir est
 un crime?
 Que sans cesse attentive à remplir mon devoir,
 Je mets tout mon bonheur à ne vous plus revoir?
 Et quels que soient les maux que vous avez à
 craindre,
 Qu'il ne m'est pas permis seulement de vous
 plaindre!

ANDRONIC.

Qu'entens-je, juste Ciel! de quoi m'accusez-vous?
 Madame, qu'ai-je fait digne de ce courroux?
 Viens-je vous demander, que d'un œil pitoyable
 Vous donniez quelques pleurs au malheur qui
 m'accable?
 Viens je vous demander que vous me permettiez,
 Puisqu'il me faut mourir, d'expirer à vos pieds?
 Ah! de vôtre repos plus jaloux que vous-même,
 J'ai soin de m'exiler, parce que je vous aime;
 Pardonnez-moi ce mot pour la dernière fois,
 Et songez que je pars sans attendre vos loix;
 Qu'en vain à me bannir vous étiez résoluë,
 Puis que déjà mon cœur vous avoit prévenuë.
 Depuis le jour fatal qu'arrachée à ma foi,
 Madame, vous viviez pour un autre que moi,
 Quoique toujours brûlé jusques au fond de l'ame,
 Vous savez si mes yeux ont parlé de ma flamme;
 Si le moindre transport, un indiscret soupir
 Vous ont fait soupçonner quelque injuste desir.
 Tout a gardé, Madame, un rigoureux silence;
 Mais un cœur n'est point fait pour tant de violence.
 Je sai tous les combats qu'il me faudroit livrer,

Si sous un même Ciel nous osons respirer ;
Je fais enfin , je fais tout ce que pourroient dire
Vos ennemis, les miens, peut-être tout l'Empire.
Ils ont su mon Amour , & doivent presumer
Que qui vous aime un jour , doit toujours vous
aimer.

Peur être oseroient-ils soupçonner l'un & l'autre ;
Sauvons de leurs soupçons & ma gloire & la
vôtre.

Je cherche à m'éloigner ; vous , pressez l'Empe-
reur

D'acorder à mes vœux cette unique faveur :
Heureux, si par vos soins mon attente est remplie !
J'irai des revoltez apaiser la furie :
Ils me veulent pour Chef . & je ne doute pas
Que je ne sois bientôt Maître dans leurs Etats ;
Qu'au gré de mes desirs leur valeur toujours
prête,

Ils n'entreprennent tout, si je marche à leur tête.
Je viens donc vous offrir leurs armes , mon pou-
voir.

Le Ciel qui me condamne à ne jamais vous voir,
Qui me fait étouffer une âme si belle,
Ne sautoit pour le moins s'offenser de mon zèle.
S'il défend à mon cœur des sentimens trop doux,
Il permet à mon bras de combattre pour vous ;
Et si jamais ce bras vous étoit nécessaire,
Ou pour aller servir l'Empereur votre Pere,
Ou pour faire perir , ou chasser de ces lieux
Ceux de qui la presence y peut blesser vos yeux ;
Appelez-moi , Madame , & je pourrai tout faire ;
Je ne veux que la gloire ou la mort pour salaire ;
A vous donner mon sang je borne mon bonheur,
Puis qu'il m'est défendu de vous donner mon
cœur.

I R E N E.

En vain vous me flattez de ces fameux services ;
Mes vœux n'aspirent point à ces grands sacri-
fices.

Quand vous aurez quitté ce funeste séjour,
Qu'aurois-je à craindre encor, Prince dans cette
Cour ?

Helas ! j'y verrai tout avec indifférence.
M'exercer aux vertus dignes de ma naissance,
Acoûtumer mon cœur trop souvent mutiné,
A cherir un Epoux que le Ciel m'a donné,
Obeir à ses loix, ne songer qu'à lui plaire,
Me sacrifier toute à mon devoir severe,
Soulager les Sujets qui vivent sous ma loi ;
Voilà jusqu'à la mort quel sera mon emploi.
J'avoûrai cependant, & je le puis sans crime,
Que vous aurez toujours ma plus parfaite esti-
me ;

Que pour vous applaudir, pour louer vos exploits,
Je joindrai mon suffrage à la commune voix ;
Que pour tous mes plaisirs le seul que j'imagine,
C'est de voir les hauts faits où le Ciel vous
destine ?

Et de vôtre grand nom cent Monarques jaloux,
Justifier le choix que j'avois fait de de vous.

Après cela partez. A vôtre exil fidele,
Ne revenez jamais que je ne vous rappelle ;
Faites vous un bonheur sous de nouveaux cli-
mats,

Qu'aux lieux où je serois vous ne trouveriez pas.

ANDRONIC.

Est-il tems ? ce bonheur dont vous flattez mon
ame,

Helas ! en vous perdant, je l'ai perdu, Madame,
Et je n'en connois plus où je puisse aspirer ;
Cette perte est un coup qu'on ne peut réparer.
Si quelque soin encore occupe mon courage,
C'est de faire rougir le destin qui m'outrage,
D'apprendre à l'Univers, par quelque illustre
effort,

Qu'un cœur comme le mien merite un autre sort ;
Et payant de mon sang ma premiere Victoire,
D'élever de mes maux un Trophée à ma gloire.

Vous cependant , Madame , oubliez mes malheurs ;

Et tandis que nourri de soupirs & de pleurs,
Mes déplorables jours vont courir à leur terme,
Regnez , &....

I R E N E.

Croyez-vous ma constance si ferme ?
Ce reproche cruel , plus que tous vos regrets
Etonne mon courage , & confond mes projets.

Ah ! Prince , pensez-vous qu'insensible , inhumaine,

Mes yeux sans s'émouvoir regardent vôtre peine ;
Que pendant les horreurs d'un exil rigoureux,
Vous soyez seul à plaindre & le seul malheureux ?
Mais que dis je ? où m'entraîne une force inconnue ?

Ah ! pourquoi venez-vous chercher encor ma vûe ?

Partez , Prince ; c'est trop prolonger vos adieux.

E U D O X E.

Ah ! Madame , je voi l'Empereur en ces lieux.



SCENE IV.

L'EMPEREUR, ANDRONIC,
IRENE, EUDOXE, LEON,
MARCENE.

L'EMPEREUR.

M Adame, quel étoit son discours & le vôtre ?

Mon abord imprévû vous trouble l'un & l'autre ;
Je le voi ; tous vos soins ne le peuvent cacher.

IRENE.

Andronic jusqu'ici m'étoit venu chercher :
Seigneur, il a jugé mon secours nécessaire
Pour obtenir de vous un aveu qu'il espère :
Il vient de me presser de vous parler pour lui ;
Chaque moment qu'il perd augmente son ennui.
Laissez un libre cours à son ardeur guerrière,
Et souffrez qu'à ses vœux j'ajoute ma prière.
Je fais ce que je puis, Prince, vous l'entendez :
Puissiez-vous obtenir ce que vous demandez !

SCENE V.

L'EMPEREUR, ANDRONIC,
LEON, MARCENE.

L'EMPEREUR.

Q Uoi, Prince, vous cédez à votre impatience ?

Vous êtes résolu d'abandonner Bifance ?
 Vous me faites encor presser d'y consentir ?

A N D R O N I C.

Oui , Seigneur , & déjà je brûle de partir ;
 Je ne puis résister à l'ardeur qui m'entraîne.

L' E M P E R E U R.

Je n'entens qu'à regret un discours qui me gêne,
 Et j'aurois souhaité que ce fatal dessein,
 Prince , ne fût jamais entré dans votre sein.
 Je vous ai dit tantôt ; moins en Maître qu'en

Pere,

Que je n'approuvois point ce départ temeraire ;
 C'en étoit trop ; je croi , pour vous persuader,
 Que vous m'offenseriez à le redemander :
 Mais puis que malgré moi , puis que sans com-
 plaisance,
 Vous me parlez encor d'un projet qui m'offense,
 Ne vous étonnez pas de mon juste refus.

A N D R O N I C.

Ah , Seigneur ! voulez vous...

L' E M P E R E U R.

Ne me répliquez plus.

Songez à m'obéir d'une ame plus soumise ;
 Dans un profond oubli laissons cette entreprise,
 Et ne fomentez point des soupçons dangereux
 Dont nous pourrions un jour nous repentir tous
 deux.

A N D R O N I C.

Eh bien , Seigneur , je fors ; mais c'est trop me
 contraindre ;
 Dans l'état où je suis , je ne saurois plus feindre ;
 Et d'un si dur refus les perfides Auteurs
 Me pourroient bien un jour payer tous mes
 malheurs.

SCENE VI.

L'EMPEREUR, LEON,
MARCENE.

L'EMPEREUR.

Quelle remerité, quel discours, quelle audace !
A mes yeux !

L E O N.

Vous voyez, Seigneur, qu'il nous menace.
Ses chagrins qu'il ne peut élever jusqu'à vous,
Avec plus de fureur retomberont sur nous.
Que dis-je ? croyez-vous que ce Prince s'arrête
A faire sur nous seuls éclater la tempête ?
Que je prévoi de maux pour nos Fils malheureux !
Qu'Andronic leur prepare un destin rigoureux !

M A R C E N E.

Je ne m'allarme point de tout ce qu'il peut faire ;
Je prens peu garde au Fils, s'il faut servir le
Pere ;
Andronic me dût-il acabler le premier,
Seigneur, de ses desseins il faut vous défier.
Son ame, d'un refus eût été moins surprise,
S'il n'eût point medité quelque grande entre-
prise.

Iroit-il donc chercher des Peuples revoltez,
S'il ne vouloit servir leurs infidelitez ?
Qui pourroit l'arracher du sein de sa Patrie,
S'il ne vouloit contre elle exercer sa furie ?
Et peut-être va-t-il, par Leonce engagé,
Desobeir encore, & partir sans congé.

L'EMPEREUR.

Lui, partir sans congé ?

MAR-

Seigneur, je l'appréhende,
C'est le seul Andronic que Leonce demande;
Et pour mieux attirer ce Prince ambitieux,
Il le flatte d'un rang qu'il n'a point en ces lieux.
Les Bulgares armez contre votre puissance,
Seront bien-tôt remis sous votre obéissance:
Mais qu'ils vous causeront & de peine & d'en-
nui,
S'ils marchent contre vous sous un Chef tel que
lui!

S'ils peuvent désormais braver votre colère,
En opposant le Fils aux menaces du Père,
Et publier par tout que leurs soins, leur valeur,
Conspirent au salut de votre Successeur!

L E O N.

Hélas! en quel excès pourra-t-il se répandre,
S'il se trouve en état d'oser tout entreprendre!
Mécontent, & suivi de ces mêmes Guerriers
Que tant d'heureux succès rendent déjà si fiers,
Après avoir chez eux assuré sa puissance,
Peut-être viendra-t-il l'établir dans Bisance.
Un jeune cœur heureux dans ses premiers for-
faits,

S'abandonne sans crainte à de plus noirs projets,
Et ne consultant plus qu'un flatteur qui le loue,
Va jusqu'à presumer que le Ciel les avoue;
Il croit exécuter tout ce qu'il entreprend;
Il n'est plus de dessein qui lui semble trop grand;
Rempli de confiance, il court, triomphe, im-
mole;

Pour lui le sort se fixe, & la victoire vole;
Il gagne des Soldats & l'estime & le cœur;
Les Peuples à son nom sont glacés de terreur;
Ainsi gardant sur tout un Empire suprême.
Tout l'honneur ou le fuit, tout le redoute ou
l'aime,

Tant qu'enfin sa valeur l'élevant jusqu'aux Cieux
Il voit ses attentats devenir glorieux.

Tome I.

H

Ah ! que vous m'étonnez ! Mais prevenons sa fuite ;
 Sans cesse de plus près éclairons sa conduite ;
 Veillez sur tous ses pas , & redoublez vos soins ;
 Placez autour de lui de fideles temoins ;
 Enfin , dans ce départ tâchons de le surprendre.
 Si contre ma défense il l'osoit entreprendre.
 Allez.

S C E N E VII.

L'EMPEREUR *seul.*

CE n'est pas tout. Dans ce fatal moment,
 Je sens mon cœur troublé d'un autre mouve-
 ment.

Ah ! qu'Andronic encore & m'allarme & me gêne !

Pourquoi dans ses desseins fait-il entrer Irene ?

Quel intérêt prend-elle au dessein de mon Fils ?

Que dis-je ? ils se parloient quand je les ai surpris.

J'ai remarqué leur trouble en me voyant paroître.

O Ciel ! quelle terreur ! Je me trompe peut être.

Chassons cette pensée, épargnons à nos yeux

Tout ce qu'a de cruel cet objet odieux.

Mais plutôt penétons cette étrange aventure ;

L'Amour dans tous les cœurs étouffe la nature.

Ne nous assurons point sur les devoirs d'un Fils :

Quand l'Amour est extrême , il se croit tout permis.

Andronic , je le fais , aime l'Imperatrice ;

Et bien qu'à ses desirs mon Hymen la ravisse,

Ce feu dont il brûloit peut n'être pas éteint,

Et peut-être qu'Irene & l'écoute & le plaint.

Ah ! si je le croyois. . . un châiment severe. . .
 Allons , dévelopons ce funeste mystere :
 Ils se cachent en vain ; & pour tout deviner ,
 C'est assez que mon cœur commence à soup-
 çonner.
 Ne differons donc plus ; & si je voi le crime,
 Punissons sans songer si j'aime la victime.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

Seigneur que faites-vous?

ANDRONIC.

Ah ! ne m'en parle plus,
Martial, tes discours sont ici superflus ;
Je suis trop irrité pour cesser de me plaindre.

MARTIAN

Mais quoi , ne sauriez vous un moment vous
contraindre ?

Modérez vos transports ; est-ce dans ce Palais
Qu'il faut faire si haut éclater vos regrets !
Peut-être on vous observe.

ANDRONIC.

As-tu trouvé Léonce ?

Est-il prêt ? qu'a-t-il dit ? & quelle est sa réponse ?

MARTIAN.

Il se fait de vos loix un souverain devoir.
Mais il vient.

SCÈNE II.

ANDRONIC, LEONCE,

MARTIAN.

ANDRONIC.

C'Est en vous que je mets mon espoir.
A des maux éternels la fortune me livre ;
Ami , je suis perdu , si je ne puis vous suivre.
L'Empereur avec vous me défend de partir,
Mais l'ardeur que je sens ne se peut ralentir.
Si je puis par vos soins assurer ma retraite,
Mes souhaits sont remplis , mon ame est satis-
faite :

Parlez , sortirons-nous de ces lieux ennemis ?
Ce favorable espoir peut-il m'être permis ?

LEONCE.

Oui , Seigneur , tout est prêt ; vous n'avez qu'à
me suivre ;

Allons , que pour jamais la fuite vous délivre
Des chagrins , des perils , qui menacent vos
jours ;

De nos Peuples armez acceptez le secours ;
Ils ne veulent que vous : à l'envi l'un de l'autre,
Ils donneront leur sang pour défendre le vôtre :
Brisez un joug fatal ; & que vos premiers coups
Attirent tous les yeux & tous les cœurs à vous.

ANDRONIC

Non , ne balançons plus : par trop de violence
On a poussé mon cœur , & lassé ma constance :
Ouvrons des yeux enfin trop long - tems abu-
sez ;

Rendons à nôtre tour les maux qu'on m'a causez.

H ;

Vangez-vous , vangez-nous ; nos Peuples vons attendent ;

Ne leur refusez plus le bras qu'ils vous demandent ;

Vous avez en vos mains le projet arrêté,

Comme un gage certain de leur fidélité ;

Vous trouverez , Seigneur , des Troupes toutes prêtes,

Des Soldats orgueilleux du bruit de leurs Conquêtes,

Fideles à leur Chef , patiens à souffrir,

Et toujours résolus de vaincre ou de mourir ;

Courez les commander , & tentez la fortune ;

Mais sur tout bannissez une crainte importune.

En livrant vôtres bras à ces nobles efforts,

Prenez soin de fermer vôtres cœurs aux remords ;

Ne vous souvenez plus , pendant vôtres entreprise,

Si l'exacte équité la blâme ou l'autorise ;

Entrez dans la carrière ; & sans vous arrêter,

Au degré le plus haut hârez-vous de monter :

Ces scrupuleux devoirs , & ces égards severes,

Seigneur , sont des vertus pour des hommes vulgaires :

Qui se sent un esprit prompt à s'effaroucher,

Sur les pas des Heros ne doit jamais marcher ;

Les hommes destinez à gouverner la Terre ;

A traîner avec eux la terreur & la guerre,

Loin de porter un cœur de remords combattu,

Par la seule grandeur mesurent la vertu.

A N D R O N I C.

Mais pour ma fuite , Ami , quel parti dois-je prendre ?

L É O N C E.

Martian est instruit , & je cours vous attendre :

D'abord que l'Empereur congediant sa Cour,

Se sera retiré pour attendre le jour,

Martian sur mes pas soigneux de vous conduire,

Assurera la fuite où vôtres cœurs aspire ;

J'ai dans tous les chemins par où vous passerez,
De fideles Amis, & des cœurs assurez,
Qui tous brûlans pour vous d'une amitié parfaite,
Fourniront les moyens d'une prompte retraite;
Hâtez-vous donc, Seigneur; moi sans plus différer,
A remplir vos desirs jè vais tout preparer.

SCENE III.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

C'En est donc fait, Seigneur, & malgré ma priere,
Vous suivez les transports d'une aveugle colere?
Il n'est rien désormais qui vous puisse arrêter?
Dans quels affreux peril's vous courez-vous jeter!
Ignorez-vous l'abîme où ce départ vous mene?
J'en fremis, vous cherchez vòtre perte certaine;
Non, l'Empereur en vous ne veria plus son Fils,
Et vous êtes perdu si vous êtes surpris;
Ne calmez vous point cette ardeur indiscrete?

ANDRONIC.

Ah! cruel, oses-tu condamner ma retraite?
Laisse, laisse-moi fuir; est-il quelque sejour
Plus à craindre pour moi que cette affreuse Cour?
Je sai dans mon projet quels malheurs je m'a-
prête,
Qu'à m'éloigner sans ordre il y va de ma tête,
Qu'aujourd'hui découvert, je perirai demain,
Que mon sang, que l'Etat me défendront en vain:

Mais mon destin le veut, il faut que j'obeïsse à

Eh ! que voudrois-tu donc, Martian, que je fisse ?
Peux-tu bien concevoir dans ces tristes momens
La rigueur de mon sort, mes craintes, mes
tourmens ?

On me prive à jamais de tout ce que j'adore ;
Je vois dans la splendeur deux hommes que j'ab-
horre,

Dont l'injuste pouvoir à me nuire obstiné,
Me rend presque odieux le sang dont je suis né.
Malgré tant de raisons, malgré tant de con-
trainte,

Laisai-je un seul moment échaper quelque plain-
te ?

J'étouffe mes soupirs, j'étouffe mes regrets,
Je ne punis que moi des maux que l'on m'a faits :
Et nourrissant mon cœur de ma mélancolie,
D'un malheur éternel j'empoisonne ma vie :
Enfin lassé de voir des objets si cruels,
Pour m'épargner des coups, ou des vœux cri-
minels,

Moins soigneux de mes jours que de mon inno-
cence,

Je demande par grace à partir de Bisance,
Et d'aller exercer mon courage & mon bras
A soumettre, à calmer de rebelles Etats ;
On me refuse encor l'emploi que je demande ;
On soupçonne ma foi, je voi qu'on m'apre-
hende ;

On m'impute à forfait le soin de m'éloigner ;
On me croit dévoré de l'ardeur de regner ;
Et tout prêt de tenter, par un orgueil extrême,
Ce que je n'ai pas fait en perdant ce que j'aime :
Sur ces fausses raisons on me retient ici ;
Je voi contre mes pleurs qu'un Pere est endurci ;
Je voi mes Ennemis triompher de ma peine ;
On me lie à mes maux d'une plus forte chaîne ;
On veut me voir souffrir, & mes Persecuteurs
Ne seroient pas contents si je souffrois ailleurs.

Mais , Seigneur. . . .

ANDRONIC.

Je ne puis t'écouter davantage.

Je me livre aux transports de ma secrète rage ;
Plus de conseils ; il faut m'éloigner , ou perir ;
Dans le champ qui m'attend je brûle de courir.
C'est nourrir trop long - tems une douleur ti-
mide ;

Je veux que désormais la colere me guide,
Pour faire hautement repentir l'Empereur
D'avoir traité son Fils avec tant de rigueur.
Mais déjà dans ces lieux regne un profond
silence ;

Cours , hâte - toi , repons à mon impatience ;
Observe le moment où nous pourrons partir,
Et quand il sera tems reviens m'en avertir.

SCENE IV.

ANDRONIC *seul.*

ENfin , dans un instant , ma fortune cruelle
Va prendre par ma fuite une face nouvelle,
Si le Ciel favorable aux vœux que je lui fais,
Aprouve ma retraite , & soutient mes projets.
O vous , dont si long-tems j'ai chéri la présence,
Lieux à mes vœux si doux , sacrez murs de Bi-
fance.

Palais de mes Ayeux où je reçus le jour,
Je me prive à jamais de vôtre heureux séjour,
Je fuis ; mais en partant mon Amour vous
confie

Un trésor à mes yeux bien plus cher que ma
vie ;

H s

Heureux dans vôtre sein de pouvoir l'enfermer ?
 Je l'aime , je l'adore , & ne l'ose nommer.
 Pour lui plaire , à l'envi redoublez tous vos char-
 mes,
 Vöyez couler ses jours sans trouble , sans allar-
 mes ;
 Et le Ciel sur moi seul épuisant ses rigueurs,
 Puissiez-vous n'être plus les temoins de ses pleurs.
 Enfin . . .

SCENE V.

ANDRONIC , MARTIAN.

MARTIAN.

Venez , Seigneur , l'heure nous favo-
 rise ;
 Partez . . .

ANDRONIC.

Allons. O Ciel , conduis nôtre entreprise !
 Puissions-nous sans temoins abandonner ces
 lieux !
 Mais on vient ; l'Empereur se presente à mes
 yeux.
 Serois-je découvert !

S C E N E VI.

L'EMPEREUR , LEON , MARCENE,
ANDRONIC , MARTIAN,
ASPAR , CRISPE,
GELAS , Gardes.

L'EMPEREUR.

GArçons , qu'on les saisisse.

ANDRONIC.

Ah ! du moins par ma mort prevenons sa justice.

Il se veut tuer , on le desarme.

L'EMPEREUR.

Mais Prince , songez-vous qu'un dessein si cruel
Vous peut faire à mes yeux passer pour criminel ?
On ne s'immole point quand on n'a rien à crain-
dre.

ANDRONIC.

Puis que vous savez tout , qu'est-il besoin de
feindre ?

Si l'on n'eût pris le soin de vous en avertir,

M'auroit-on arrêté quand je croyois partir ?

Oui, je suis criminel ; vous connoissez mon cri-
me.

Je voulois à vos coups dérober la victime,

Satisfaire à la fois mon cœur & vos soupçons.

Vous épargner le soin de chercher des raisons

Pour condamner un Fils que vous croyez perfide,

Et sauver à vos mains l'horreur d'un parricide.

L'EMPEREUR.

L'orgueil d'un criminel peut-il aller plus loin ?

Qu'on l'ôte de mes yeux , qu'on le garde avec
soin,

Et qu'on fasse expirer au milieu des suplices,
Leonce & Martian ses malheureux complices.

Vous Leon , hâtez-vous , & sans perdre un mo-
ment,

Suivez-le Prince , allez chercher exactement
Tout ce qui peut servir à nous prouver son crime,
Et rendre contre lui ma fureur légitime.

SCENE VII.

L'EMPEREUR , MARCENE,
Gardes.

MARCENE.

VOUS l'avez vû, Seigneur ; sans nous , sans
nos avis,

Le perfide Leonce emmenoit votre Fils.

Ils s'éloignoient tous deux & ce Palais tranquille
Sembloit leur assurer une fuite facile ;

Mais, Seigneur , un des miens les suivant de plus
près,

A connu leur dessein , & vû tous leurs apprêts ;

Il m'a tout dit ; nos soins ont prévenu leur fuite,

Et de leurs attentats la déplorable suite ;

Par-là, n'en doutez point, des Peuples revoltez,

Les projets sont trahis, les transports arrêtez ;

Enfin ne craignez plus les efforts de leurs armes.



Il est en mon pouvoir ; & ce Prince coupable
Doit servir aux Mutins d'exemple memorable.

I R E N E.

Ah ! pouvez-vous former ce funeste dessein,
Seigneur , & seriez-vous à ce point inhumain ?

L' E M P E R E U R.

Madame...

I R E N E.

A cet excès pousser votre colere ?

Quelle horreur ! ... pardonnez à mon discours
sincere :

Je crains pour vous , Seigneur , l'infailible re-
tour

Des mouvemens du sang , des transports de l'a-
mour,

Qui blessant votre cœur de mortelles atteintes,
Pour ce Fils immolé vous couteroit des plaintes :
Je crains pour vous la honte & les noms mal-
heureux

Dont pourroit vous charger ce sacrifice affreux.

Ces exemples fameux d'une austere justice

Entraînent après eux un éternel supplice ;

La haine se repand sur celui qui putit,

L'Amour & la pitié sur celui qui perit ;

Et qui peut sur son Fils porter sa main cruelle

Semble peu meriter qu'il demeure fidelle.

Peut-être j'en dis trop : mais mon zele, Seigneur,

Ne tend qu'à prevenir un repentir vengeur,

Qu'à vous sauver enfin d'une indigne memoire.

L' E M P E R E U R.

Madame , c'est assez ; j'aurai soin de ma gloire.

Je voi ce que pretend le zele officieux

Qui vient en ce moment d'éclater à mes yeux ;

Je connois votre cœur , je sai tout ce qu'il pense :

Allons , ne doutez point de ma reconnoissance,

SCÈNE IX.

MARCENE *seul.*

ENfin le Prince est près de perir aujourd'hui,
Aigrirons-nous encor l'Empereur contre lui?
Ou faut-il que nos soins s'oposent à sa perte ?
Ah ! prenons sans effroi l'occasion offerte ;
Il nous a menacé , il nous perdrait un jour.
N'attendons point du sort ce funeste retour.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LEON, ASPAR.

LEON.

Où, c'est vous que je cherche, & je viens
vous instruire,
D'un ordre nécessaire au salut de l'Empire;
L'Empereur à vous seul daigne le confier.

ASPAR.

Je suis prêt pour lui plaire à tout sacrifier.
Commandez.

LEON.

L'Empereur a déjà vû la Lettre
Qu'entre les mains du Prince on a voulu remettre,
Vous savez que celui qui l'avoit entrepris,
S'approchoit de ces lieux quand nous l'avons
surpris :

Cependant l'Empereur veut que son Fils la voie ;
Il vous donne ce soin, Aspar, il vous l'envoie ;
Faites le rendre au Prince, & trompez-le si bien,
Que de cet artifice il ne soupçonne rien.

ASPAR

Seigneur ; reposez vous sur la foi de mon zèle,

Mais sur tout employez un Ministre fidèle.
Instruisez-le avec soin quand vous le choisirez.
Souvenez-vous enfin que vous en repondrez.
Adieu.

S C E N E I I.

A S P A R *seul.*

N E craignez rien , je vous ferai connoître,
Qu'Aspar , quand il choisit , ne choisit point un
traître.
Mais je vois Andronic , il porte ici ses pas.

S C E N E I I I.

A N D R O N I C , A S P A R ,

Gardes.

A N D R O N I C.

O U'on me laisse un moment , qu'on ne me
trouble pas.

Dessins mal concertez, malheureuse vengeance,
Dont mon cœur abusé gouta trop l'esperance,
Douces illusions de mes esprits charmez,
Projets évanouis aussi-tôt que formez,
Ne m'entretenez plus de vos vaines chimeres,
Et laissez-moi sans vous contempler mes miseres.
O Ciel! dans quel état me trouvai-je réduit ?

Chacun dans mon malheur me trahit ou me fuit.
Sans Amis , sans secours , dans ce moment fune-
ne-le,

A quoi dois je m'attendre ; & quel espoir me
reste ?

Leonce & Martian que déjà l'Empereur
Vient de sacrifier à sa prompte fureur ;
De moment en moment ma garde redoublée ;
Le noir pressentiment dont mon ame est troublée ;
Mille tristes Objets me font imaginer
Où ces commencemens doivent se terminer.
Oui , je n'en doute plus , on a juré ma perte,
Puis que de mes desseins la trame est découverte.
Je suis trahi , je meurs , & la rigueur du sort
Dans les ombres du crime envelope ma mort.
Qu'au gré de ses transports l'Empereur m'en
punisse,

Mais aussi , qu'il se juge , & se fasse justice ;
Qu'il songe à nos destins , & lequel de nous deux
Est le plus criminel ou le plus malheureux.
Emporté par le feu d'un imprudent courage
Je forme un vain projet , je me livre à ma rage,
Je me rends à l'espoir dont on vient me flatter ;
Voilà tous les forfaits qu'on me peut imputer.
Mon Pere... mais que dis-je ? il refuse de l'être.
A quelle marque enfin puis-je le reconnoître ?
Il m'ôte ma Maîtresse , & l'Empire , & le jour ;
Voilà tous les presens que m'a fait son amour.
Ne nous efforçons point d'émouvoir sa tendresse,
Rien ne defarmeroit sa fureur vengeresse ;
Et quand par mes efforts je pourrois l'attendrir,
Mes jours ne valent pas qu'il m'en coûte un
soupir.

Mais que veut-on de moi ?



SCÈNE IV.

ANDRONIC, GELAS.

GELAS.

SEigneur, c'est une Lettre,
Qu'en secret dans vos mains j'ai promis de remettre.

ANDRONIC.

N'avez vous rien à dire ? & ne puis je savoir....

GELAS.

Non, Seigneur, je vous quitte, & j'ai fait mon devoir.

SCÈNE V.

ANDRONIC *seul.*

EST-il quelque remède au malheur qui m'accable ?

Le Ciel me jette-t-il un regard favorable ?

Qui peut-être touché de mon sort inhumain ?

Lisons. Je ne saurois reconnoître la main.

Mais sur ces traits à peine ai-je porté la vûë,

Que d'un trouble soudain mon ame s'est émue.

Je ne fais quel présage & quels secrets combats,

Me causent des transports que je ne sentoie pas.

(Il lit.)

Par un dernier effort apaisez votre Pere ;

Ne ménagez plus rien, Prince, pour vous sauver ;

Ajoutez une vie à l'Etat nécessaire,

Et songez qu'en mourant... Je ne puis achever.

(Après avoir lu)

O bonté sans exemple ! Adorable Princesse !

Quoi , pour mes jours encor vôtre cœur s'inté-
resse ?

Oui, je n'en doute plus , mon cœur est éclairci,
Et vous seule avez droit de me parler ainsi.

Je connois vôtre voix, il me semble l'entendre.

A ce dernier effort aurois-je osé m'attendre ?

Abandonné de tous... Ah ! Prince trop heureux,
Par où merites-tu des soins si généreux ?

Non , ne nous plaignons plus de la rigueur d'un
Père :

Quels bienfaits me vaudroient autant que sa
colère ?

Irene, de vos vœux je me fais une loi ;

Vous voulez que je vive & c'est assez pour moi.

A vos moindres desirs je suis prêt à me rendre :

Mais, hélas ! l'Empereur voudra-t-il bien m'en-
tendre ?

N'importe ; pour vous plaire il faut tout ha-
zarder :

Ma fierté, ma fureur à l'Amour doit céder.

Resous-toi donc, mon cœur, à cette violence ;

Surmonte ton orgueil, quoique sans espérance.

Princesse , recevez ce gage de ma foi,

Comme le plus pressant d'un homme tel que moi :

Mais après cet effort ; craignez d'en faire d'au-
tres :

Pour conserver mes jours n'exposez point les
vôtres ;

Ne tentez plus pour moi de dangereux secours,

Et laissez à mon sort son déplorable cours.

Hola , Gardes , quelqu'un.

SCÈNE VI.

ANDRONIC, ASPAR.

A S P A R.

S Eigneur , que faut-il faire ?

A N D R O N I C.

Sachez si je pourrois entretenir mon Pere ;
Si suspendant le cours de son ressentiment,
Il daigneroit encor m'écouter un moment ?

SCÈNE VII.

ANDRONIC *seul.*

Q Ue vai-je faire , ô Ciel ! quelle triste entre-
vûe !

Que dire à l'Empereur ? quelle honte à sa vûe ?

Je vais donc lâchement implorer la bonté

D'un Pere qui me traite avec indignité ?

Qui ne me fit jamais ni caresse , ni grace,

Qui me hait dans le cœur , dont la froideur me
glace,

Qui fermant toute entrée à l'Amour paternel,

Ne voit plus dans son Fils qu'un Sujet criminel ?

Pourrai-je seulement soutenir sa presence ?

Il ne me répondra qu'avec un froid silence ;

Son front ne m'offrira qu'un severe dédain ;

J'aurai le déplaisir de m'abaisser en vain :

Est-il quelque malheur , est il quelque supplice,

Plus douloureux pour moi qu'un si dur sacrifice ?
O rigoureuse loi d'un ascendant vainqueur ?
Quels terribles assauts tu livres à mon cœur !

SCENE VIII.

ANDRONIC, ASPAR.

ASPAR.

P Reparez - vous , Seigneur , vôtre Pere' s'a-
proche.

ANDRONIC.

Dites plutôt mon Roi. Quel combat ! quel re-
proche ?

Je sens plus que jamais mon cœur se rev olter.

SCENE IX.

L'EMPEREUR, ANDRONIC,

ASPAR.

L'EMPEREUR.

Q U'on nous laisse. A mes pieds viendra-t-il se
jetter ?

ANDRONIC.

Par où commencerai-je, & qu'est-ce que j'espere ?

L'EMPEREUR.

Je sens à son aspect redoubler ma colere.

ANDRONIC.

Allons , obéissons & ne balançons plus.

Vous me voyez , Seigneur , interdit & confus.

L'EMPEREUR.

Qu'attendez-vous de moi, Prince ? quelle espérance,

Vous a fait en ces lieux souhaiter ma présence ?

A N D R O N I C.

Ah ! loin de m'acabler, Seigneur, rassurez-moi.

Mes esprits sont saisis & de trouble & d'éfroi.

Mon courage abatu succombe à ma tristesse.

L'EMPEREUR.

Un cœur comme le vôtre a-t-il tant de foiblesse ?

A N D R O N I C.

Souvenez-vous, Seigneur, que je suis votre Fils.

L'EMPEREUR.

Et le plus dangereux de tous mes Ennemis.

A N D R O N I C.

Le croiez-vous, Seigneur ? Ah Ciel ! qu'osez-vous dire ?

L'EMPEREUR.

Ce qu'un juste courroux & la raison m'inspire.

A N D R O N I C.

Que je suis malheureux !

L'EMPEREUR.

Bien moins que criminel.

A N D R O N I C.

Ne quitterez-vous point ce sentiment cruel ?

Serez-vous pour un Fils inflexible & severe ?

L'EMPEREUR.

Avez-vous donc été plus tendre pour un Pere ?

A N D R O N I C.

Eh quoi, c'en est donc fait ? Il ne m'est plus permis,

Seigneur, de me donner le nom de votre Fils ?

Et cependant, hélas ! dans ce moment funeste,

Ce nom de tous mes biens est le seul qui me reste.

Oui, Seigneur, je n'opose à ce juste courroux.

Que ce sang ; que ces traits que j'ai reçus de vous.

J'ose dans mon cœur avec cette défense,

Me promettre toujours un reste d'innocence.

C'est là ce qui vous rend plus coupable à mes yeux ;

Vous joignez à ce nom des noms trop odieux ,
Ingrat , & sans fremir je ne puis reconnoître
Mon Sang dans un Rebelle , & mon Fils dans
un Traître.

ANDRONIC.

Seigneur. ...

L'EMPEREUR.

Ce ne sont plus maintenant des soupçons ;
Nous avons découvert toutes vos trahisons.
Allez , Prince , marchez où l'honneur vous con-
vie.

Soulevez contre moi toute la Bulgarie,
Dans ces nobles emplois signalez vôtres bras ;
D'autres crimes encore. ...

ANDRONIC.

Ah ! ne le croyez pas.

Ne me reprochez point un crime imaginaire.

L'EMPEREUR.

Quoi , se rendre le Chef d'un Peuple temeraire,
Traiter secrètement avec des Revoltez,
Sont-ce là , dites-moi , des crimes inventez ?
Que ne puis-je douter de ton ingratitude !
S'il m'en restoit encor la moindre incertitude,
Bien-tôt en ta faveur je saurois m'abuser,
Et je te deffendrois au lieu de t'accuser.
Mais de ta propre main j'ai vu le seing parjure,
Et mes yeux dans mon cœur font taire la nature.
A quoi tendoient enfin ces perfides Traitez,
Ces aziles offerts , ces secours acceptez,
Ces sermens mutuels , cette coupable Ligue,
Qu'au Trône où dès long-tems un Pere te fa-
tigue ;

Repons-moi , si tu peux ? As-tu quelques rai-
sons ?

Ou plutôt , sont-ce là toutes tes trahisons ?

Parle. Ton embarras suffit pour te confondre.

AN:

Non, Seigneur, je ne puis ou n'ose vous répondre.

Je suis moins criminel que je ne le parais,
Et vous ne savez pas encor tous mes secrets.

L'EMPEREUR.

Quoi?

ANDRONIC.

De vos Favoris la farouche conduite
Pourroit justifier le dessein de ma fuite :
Sous le joug importun de leurs severes loix,
Les cœurs les plus soumis murmurent quelque-
fois ;

Et l'on doit imputer dans un jeune courage
De tels égaremens aux foiblesses de l'âge :
Mais je ne veux devoir ma défense qu'à vous :
Souffrez que je me jette encore à vos genoux :
Vôtre ame en ma faveur n'est elle point émue ?
Quoi, loin de m'écouter, vous détournez la
vûe ?

Vôtre cœur se refuse aux tendres mouvemens
Qui devroient le saisir dans ces tristes momens ?
Regardez-moi, Seigneur, avec des yeux de Pere :
Mais, hélas ! je ne fais qu'aigrir votre colere.

L'EMPEREUR.

Prince, n'avez-vous rien à me dire de plus ?

ANDRONIC.

Non. D'en avoir tant dit je suis même confus.
Ah ! ce n'est point l'horreur du coup qui me
menace,

Qui m'a fait mandier une honteuse grace ;
Et mon cœur en effet n'attendoit pas de vous,
Après tant de rigueurs, un traitement plus
doux ;

Je sai trop que pour moi vous êtes insensible,
Et la mort à mes yeux n'offre rien de terrible.
Si l'on ne m'eût contraint à cet indigne effort....

L'EMPEREUR.

C'est assez, je t'entens.

Tome I.

I

Ordonnez de mon sort ;
Hâtez le coup fatal d'une lente justice ;
La vie est désormais mon plus cruel supplice,
Et je mourrois bientôt de honte & de regret
De m'être à vos genoux abaissé sans effet.

S C E N E V.

L'EMPEREUR *seul.*

O Ciel ! jusqu'où l'emporte une aveugle insolence !

C'est trop en sa faveur me faire violence.
Si l'on ne m'eût contraint à cet indigne effort,
Dit-il. . . Ah ! ce mot seul décide de sa mort.
Je suis trop éclairci , l'Imperatrice l'aime :
Non , non , ce ne peut être une autre qu'elle même :

Irene a fait tracer cet odieux écrit,
Qui d'un trouble fatal a rempli mon esprit.
Tremblante pour ses jours , à tous mes vœux contraire,

Elle a tout hasardé pour ce Fils temeraire :
Je n'en puis plus douter , le Traître s'est trahi :
A d'autres loix enfin auroit-il obéi ?

Et n'eût été l'espoir de plaire à ce qu'il aime,
Se fût-il jamais fait cet effort sur lui-même ?
De quel air l'insolent s'est-il humilié ?

Il excitoit ma haine au lieu de ma pitié :
J'ai vu jusqu'à mes piez ce superbe courage,
De ses respects forcez désavouer l'hommage :

Il n'a pu soutenir un repentir trompeur,
Et sa bouche a trahi la fierté de son cœur.

Dans quel tems ? au moment que , malgré ma colère,

Le Traître me faisoit sentir que j'étois Pere;
Que toute ma fureur m'alloit abandonner;
Que sai je ? quand mon cœur eût pû lui pardonnet.

Que cette Lettre entre eux marque d'intelligence !

Vous n'abuserez plus de mon trop d'indulgence,
Traîtres. Mais par quel charme ont-ils pû m'éblouir ?

Comment ont ils osé songer à me trahir ?

Moi , qui , par tant de soins & de persévérance,
De pénétrer les cœurs possède la science ?

Qui , par l'art que j'emploie à cacher mes projets,

Connois tous les chemins , tous les détours secrets ;

Qui , par ma politique & mon adresse à feindre,
Force tous mes Voisins , tous les Rois à me craindre ?

Dans mon propre Palais , au milieu de ma Cour,

Je me vois le jouet d'un teméraire Amour :

Deux perfides , sans art & sans expérience,

Aveuglant ma raison, & trompant ma prudence,

Démentent , par des feux mortels à mon honneur,

Tout ce que l'Univers publie en ma faveur.

Helas ! ils m'abusoient sans peine & sans étude ;

Je n'avois de leur part aucune inquiétude ;

Mon cœur de noirs soupçons n'étoit point combattu,

Et dormoit sur la foi de leur fausse vertu.

O malheureux Epoux ! ô déplorable Pere !

Où dois-tu t'arrêter ? où porter ta colere ?

Leur juste châtement ne peut être trop prompt ;

Dans leur perfide sang étouffons cet affront :

Mais sur tout ménageons leur mort avec prudence ;

Par des chemins divers achevons ma vengeance ;
Prevenons pour ma gloire un dangereux éclat ;
Condamnons Andronic en criminel d'Etat ;
Par un effort secret perdons l'Imperatrice,
Et cachons à la fois son crime & son supplice.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDRONIC *seul.*

S Erai-je encor long-tems dans cet état cruel ?
Pourquoi laisse-t-on vivre un Prince criminel ?
Cette lenteur funeste , & cette incertitude
M'ont déjà fait souffrir un supplice trop rude ;
Chaque instant qu'on ajoute à mes jours mal-
heureux,
Ne sert qu'à redoubler l'horreur que j'ai pour eux.
Viendra-t-on ? L'Empereur, après nôtre entrevue,
Peut-il laisser encor ma perte suspendue ?
Si par mes attentats il se croit outragé,
Ma honte & mon dépit ne l'ont que trop vengé.
Que je souffre ! Je cede à mon impatience.
Ciel , qui vois mes combats , redouble ma
constance :
Je ne puis résister à tout ce que je sens :
Mais enfin voici l'ordre & la mort que j'attens.



SCENE II.

ANDRONIC, ASPAR, GELAS,
CRISPE.

ASPAR.

Seigneur....

ANDRONIC.

Je vous entens, on veut que je perisse.
Allons donc.

ASPAR.

Vous pouvez choisir vôtre supplice ;
L'Empereur le permet.

ANDRONIC.

Sa bonté me surprend ;
Je le croyois moins tendre , & mon crime trop
grand.

Je n'abuserai point enfin de cette grace,
Et le coup de bien près va suivre la menace :
Qu'on me prepare un Bain ; quand il faudra
partir,

Vous me trouverez prêt ; revenez m'avertir.

SCENE III.

ANDRONIC, GELAS, CRISPE.

ANDRONIC.

Mais, hélas ! quel transport , quel mouve-
ment me presse ?
Que l'on me donne un siége. * Il suffit , qu'on
me laisse.

* Crispe lui donne un siége.

Sortez donc , à mes yeux n'offrez point vos
douleurs :

Que servent à mes maux les soupirs & les pleurs ?

S C E N E IV.

ANDRONIC *seul.*

JL est tems de s'armer d'une noble constance.
Où se termine , hélas ! toute mon espérance ?

Sorti du plus beau Sang qu'adore l'Univers,

Maître dès le berceau de cent Peuples divers ;

Quand je croi m'affranchir de l'affreux esclavage,

Dont le joug si long-tems fit gemir mon courage ;

Quand les biens , les honneurs , la gloire , les plaisirs

Devoient s'offrir en foule à mes premiers desirs,

Je meurs ; & dans le cours de mes jeunes années,

Je voi d'un coup fatal trancher mes destinées.

Mais quoi , toujours en proie à la rigueur du sort,

Je ne puis de mes maux sortir que par la mort ;

Il est à mon repos un si puissant obstacle,

Qu'en ma faveur le Ciel ne peut faire un miracle ;

Et tant que je vivois , brûlé des mêmes feux,

Je serois criminel , ou serois malheureux :

Furieux sans effet , Amant sans espérance,

Contraint dans mon amour , contraint dans ma vengeance,

Penetré de tendresse , agité de courroux,

Sans oser signaler ni mes vœux , ni mes coups ;

Ah ! le Ciel me devoit être un peu moins contraire,

Laisser libre du moins ma flamme , ou ma colere.

M'offrir un cœur pour qui tout le mien pût brû-
ler,

Ou le sang d'un Rival que je pusse immoler.

Enfin dans ces combats je ne saurois plus vivre,

Et je doi rendre grace au coup qui m'en délivre.

Oui, je suis resolu. Mais que deviendrez-vous,
Irene ? De mon Pere évitez le courroux.

Ma mort vous coûtera de dangereuses larmes,

L'Empereur en prendra de terribles allarmes ;

Et que sai-je ? Peut-être en ce moment fatal,

Il me condamne moins en Pere qu'en Rival.

Ah ! penser acablant, où mon cœur s'abandonne !

Quel peril pour Irene, ô Ciel, s'il la soupçonne !

Princesse, que je crains que ses terribles coups,

Après m'avoir frappé, ne s'étendent sur vous !.

Voilà ce qui m'étonne, & non pas le suplice ;

Mais je touche au moment du fatal sacrifice.

Ciel ! je t'offre ma mort, apaise ta rigueur,

Puisses-tu loin de moi porter ton bras vengeur !

Contre un barbare Epoux protege l'innocence ;

Ne te lasse jamais d'embrasser sa défense.

SCENE V.

ANDRONIC, ASPAR,
GELAS.

ANDRONIC.

Pourquoi me montrez-vous un visage inter-
dit ?

Avez-vous fait, Aspar, ce que je vous ai dit ?

A S P A R.

Où, Seigneur, tout est prêt, je fremis de le
dire.

ANDRONIC.

Tout est prêt ? allons donc.

SCÈNE VI.

ASPAR *seul.*

AH ! dans son triste sort,
Je lui cache des maux plus cruels que sa mort.
Sinistre événement ! exemple redoutable !
O perte pour l'Empire à jamais déplorable !
De quels coups après toi sommes-nous mena-
cez ?

SCÈNE VII.

IRENE, NARCEE,
ASPAR.

IRENE.

Non , je ne puis me rendre à tes soins em-
pressés ;
Je veux voir Andronic en ce moment funeste,
Narcée , & lui donner tout le tems qui me reste.
Que fait le Prince, Aspar ? l'apprendrai-je à mon
tour ?

ASPAR.

Madame....

IRENE.

Expliquez-vous ; parlez-moi sans détour.

ASPAR.

Auprès de l'Empereur un ordre exprès m'attire ;

Vous saurez tout.

I R E N E.

Allez , prenez soin de lui dire

Que je suis en ces lieux , enfin que je l'attens ;
Prête à lui reveler des secrets importans.

S C E N E V I I I.

I R E N E , N A R C E ' E.

N A R C E ' E.

M Ais que pretendez-vous , & qu'est-ce que
vous faites ?

Madame , songez-vous à l'état où vous êtes ?

Hélas ! que je vous plains ! Mon cœur saisi d'es-
froi

Regarde votre sort....

S C E N E I X.

I R E N E , E U D O X E ,
N A R C E ' E.

E U D O X E.

Ciel ! qu'est-ce que je voi ?
Quel est votre dessein ? vous m'avez donc trom-
pée ?

Quoi , Madame , à mes bras n'êtes-vous écha-
pée ,

Que pour courir ici par d'indignes douleurs,
Montrer que vous avez mérité vos malheurs ?

Quel succès de mes soins ! Ah ! l'aurois-je pu
croire

Que vous eussiez si mal menagé v^otre gloire ?
Que dira l'avenir , tout l'Empire , un Époux ?

I R E N E.

Ô Ciel ! pour ces conseils quel tems choisissez-
vous ?

Helas ! en ma faveur soyez plus indulgent.
Je vai mourir , Eudoxe , & mourir innocente :
Vous m'avez vû toujours si soumise à vos loix ,
Qu'il doit m'être permis d'y manquer une fois ;
Calmez v^otre courroux , étouffez vos reproches ;
Je commence à sentir les fatales aproches ;
Voilà le prompt effet du Breuvage mortel
Qui consume l'horreur de mon destin cruel.
Vos yeux en sont moins , avec quelle industrie
Les traîtres ont voulu me cacher leur furie :
Mais tous leurs soins n'ont pû m'abuser un mo-
ment,

Et ma main & ma bouche ont pris avidement
Le Vase criminel & la Liqueur funeste
Qui de mes tristes jours va consumer le reste.

E U D O X E.

Ah ! quittez ce dessein , & cherchez du secours.

I R E N E.

Voulez-vous de mes maux éterniser le cours ?
Non , non , qu'à l'Empereur je serve de victi-
me,

Il croit son Fils & moi noircis du même crime :
Ah ! courons le chercher , il est près de ces
lieux ;

Venez mêler vos pleurs à nos tristes adieux :
Que les derniers regards de ce Prince si belle,
Lui fassent voir l'excez de ma douleur mortelle ;
Qu'avant que d'expirer il apprenne aujourd'hui
Qu'Irene un seul moment ne vit pas après lui ;
Que d'un joug importun mon ame dégagée,
Se montre toute entiere à la sienne affligée ;
Qu'au même instant la mort brisant les mêmes
nœuds,

Nos esprits en sortant se rencontrent tous deux ;

Que rendue à celui pour qui seul j'étois née,
J'accomplisse à la fin toute ma destinée.

S C E N E X.

IRENE, EUDOXE, NARCE'E,
GELAS.

G E L A .

M Adame , où courez vous , & qu'allez-
vous chercher ?

Ah ! plutôt de ces lieux il faut vous arracher ;
Evitez un objet qui déchire mon ame.

I R E N E .

Andronic est donc mort ?

G E L A S .

Il ne vit plus , Madame,

Je viens en ce moment de le voir expirer

Dans le Bain que lui-même avoit fait preparer.

I R E N E .

Soutenez-moi : Je cede après ce coup funeste :

Et vous , du sort du Prince-aprenez-moi le reste.

G E L A S .

Sans se plaindre un moment de son sort inhu-
main,

Il nous suit. Sans fremir il entre dans le Bain,

Offre ses bras lui-même , en fait couper les
veines,

Montre un cœur insensible au milieu de ses pei-
nes,

Et des flots de son sang qui coule à gros ruisseaux
Bientôt du Bain fatal il voit rougir les eaux.

Cependant il pâlit , & ses yeux s'obscurcissent,

De moment en moment ses esprits s'affoiblissent,

Son ame avec son sang trop prompt à s'écouler,

Court au terme fatal. . . .

I R E N E.

Je me sens accabler.

Donnez un peu de tems à mon ame abatuë.

C'est assez : achevez un discours qui me tuë.

G E' L A S.

Il leve au Ciel les yeux pour la dernière fois,
Et prononce ces mots d'une mourante voix :
*O mort ! des malheureux unique & sûr azile,
Je verrois ton approche avec un œil tranquille,
Si du courroux vengeur dont je subis la loi,
La rigueur aujourd'hui ne tomboit que sur moi ;
Je crains....* En cet instant son ame s'est émûë,
Il promene par tout une inquiète vûë :
*Pere cruel , dit-il , d'un Fils infortuné,
Je te rends tout le sang que tu m'avois donné ;
N'en cherche point ailleurs pour assouvir ta rage.*
Alors de la parole il perd presque l'usage ,
Il ne garde plus d'ordre en ses discours confus,
Ce ne sont que des mots toujours interrompus ;
Son esprit se confond, le trouble s'en empare,
En de vagues projets il s'emporre, il s'égare ;
Il adresse sa voix à vous , à l'Empereur,
Paroît tantôt tranquille , & tantôt en fureur ;
Enfin son sang s'épuise , & sa force succombe ;
Sa tête sur son sein panche , chancelle tombe ;
Il meurt, & tout son corps sanglant, pâle, glacé,
Ne nous en offre plus qu'un portrait éfacé :
Pour moi, le cœur percé de cette affreuse image,
De ses persecuteurs je déteste la rage,
Et craignant qu'on me fasse un crime de mes
 pleurs,
Je vais en d'autres lieux renfermer mes douleurs,



SCENE XI.

IRENE, EÜDOXE, NAR'CÉE.

IRENE.

C'En est fait , à ses yeux la lumière est ravie;
Eclatez mes soupirs , sa mort vous justifie.

EÜDOXE.

Quoi donc?...

IRENE.

Regrets , transports jusqu'ici retenus,
Paroissez , il est tems ; je ne vous contrains plus.
Il est mort ! Ciel ! quel sang a-t on osé repandre ?
Reçois du moins les pleurs que je donne à ta
cendre,

Cher Prince, vois Irene au bruit de ton malheur,
Neménager plus rien, expirer de douleur.

Mais , hélas ! du poison l'atteinte se redouble,
Je sens croître à la fois ma foiblesse & mon
trouble,

Et le mortel venin , par un injuste effort,

Ravit à ma douleur la gloire de ma mort.

Non , non , je me trompois , ils agissent en-
semble,

Tous deux en même tems... L'Empereur vient,
je tremble ;

Ma peine à son aspect vient de se redoubler.



SCENE DERNIERE.

L'EMPEREUR , IRENE , EUDOXE,
NARCE'E.

I R E N E.

SEigneur, avant ma mort j'ai voulu vous parler,
Andronic est puni, je meurs empoisonnée ;
Vous l'avez soupçonné, vous m'avez soupçonnée.
Une Lettre aujourd'hui tombée en vòtre main,
A sans doute achevé nôtre sort inhumain.
Elle venir de moi : je pourrois vous le raire,
Puisque les traits étoient d'une main étrangère ;
Sans honte je l'avouë : Eh ! pourquoi le cacher ?
C'est le seul attentat qu'on me peut reprocher ;
Au poids de nos vertus punit ou recompense :
Ni vòtre Fils, ni moi, jusqu'au dernier soupir,
N'avons jamais formé de criminel desir :
Il partoit pour me fuir. A mon devoir fidelle,
Mon cœur lui prescrivoit une absence éternelle :
C'est dans ce même tems qu'un sacrifice affreux,
A vos tristes soupçons nous immole tous deux.
Ce jour à nos Neveux va fournir une histoire,
Un exemple d'horreur qu'ils auront peine à
croire ;
Je ne vous dis plus rien, j'ai consommé mon sort,
Je passe sans regret dans les bras de la mort,
Puisqu'elle rompt les nœuds de l'Hymen qui
nous lie.
Eudoxe , ménageons cet instant de ma vie,
Otez-moi de ces lieux, & que je puisse au moins.
N'avoir eu expirant que vos yeux pour témoins,

Qu'entends-je ? quel éfroi , quelle pitié soudaine,
S'empare de mon cœur , m'épouvante & me
gêne ?

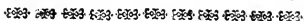
Etoient ils innocens ou coupables tous deux ?

Je ne fais : mais , hélas ! que je suis mal-
heureux !

F I N.



ALCIBIADE,
TRAGEDIA.



A C T E U R S.

ARTAXERCE , Roi de Perse.

PALMIS , Fille d'Artaxerce.

ARTEMISE , Princesse du Sang des
Rois de Perse.

PHARNABAZE , Satrape , Favori
d'Artaxerce.

ALCIBIADE , Athenien , banni de
sa Patrie.

.. AMESTRIS , Gouvernante de Pal-
mis.

BARSINE , Confidente d'Artemise.

A.MINTAS , Athenien , Confident
d'Alcibiade.

MEMNON , Officier de l'Armée
d'Artaxerce.

GARDES.

*La Scene est à Sardis , Capitale
de la Lydie.*





ALCIBIADE,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHARNABAZE, MEMNON.

PHARNABAZE.

VENEZ Memnon, venez ; dans mon impatience,
J'osois vous soupçonner d'un peu de negligence.

MEMNON.

Eh ! pouvois-je prévoir que vôtre prompt réveil,
Seigneur , devanceroit le retour du Soleil ?
Que sans être lassé d'une course rapide,
Pharnabaze fidelle à l'ardeur qui le guide,
Arrivant à Sardis après mille travaux,

Helas ! depuis le jour où le grand Artaxerce,
 Daigna me confier le destin de la Perse,
 Attaché sans relâche à ce pénible Emploi,
 J'ai vû que le repos n'étoit plus fait pour moi.

M E M N O N.

Quoi, Seigneur, . . . ?

P H A R N A B A Z E.

Dans l'éclat où je passe ma vie,
 Je redoute à la fois l'imposture & l'envie ;
 Leurs traits également m'attaquent chaque jour,
 Et ma fortune en craint un funeste retour.
 Ainsi pour les forcer l'un & l'autre à se taire,
 J'observe tous mes pas avec un œil sévère :
 Je crains à tous momens qu'un trop vaste pou-
 voir,

Me porte quelque jour à trahir mon devoir,
 Ou que, persuadé qu'on ne peut me détruire,
 Je néglige les soins que je dois à l'Empire,
 Quelle que soit pour nous la tendresse des Rois,
 Un moment leur suffit pour faire un autre choix :
 En vain nous prétendons, par d'assidus services,
 D'un Monarque inquiet arrêter les caprices ;
 Un seul mot contre nous à propos avancé,
 Un seul de nos projets par le sort renversé,
 Détruit dans un instant toute la confiance,
 Que nous donnoient trente ans de peine & de
 prudence ;

Et souvent pour remplir les Emplois les plus
 grands,

On y place après nous d'indignes Concurrans,
 Qui pour toute vertu ne possèdent peut-être,
 Que l'art de savoir feindre & de flater leur
 Maître.

Mille exemples connus de ces fameux revers,
 Sur ce péril pressant tiennent mes yeux ouverts,
 Et me font redoubler le zèle qui m'anime : .

Mais du bonheur public je deviens la victime ;
Et mon cœur accablé des efforts que je fais,
Donne à tous un repos qu'il ne geute jamais.

M E M N O N.

Eh ! pourquoi vous gêner d'une crainte importune ?

Seigneur, tant de vertu soutient vôtre Fortune,
Que personne n'osant y prétendre après vous,
Ce Rang que vous tenez ne fait point de jaloux.

Alcibiade seul pouvoit mieux qu'aucun autre,
Egalé dans l'Erat sa puissance à la vôtre,
Et partager du Roi l'estime & la faveur ;
Mais l'éclat de ce Rang n'a point flaté son cœur,
Et ce Heros cherchant un séjour plus tranquille,
Dans les murs de Sardis a choisi son azile,
Où depuis plus d'un an son sort enseveli,
Demeurerait peut-être en un profond oubli,
Si l'Univers entier occupé de sa gloire,
Pouvoit un seul moment en perdre la memoire.

P H A R N A B A Z E.

Ah ! que n'est-il encor engagé près du Roi !
Que ne partage-t-il son cœur & mon Emploi !
Ce fut par mes avis que proscriit dans la Grece,
Fuiant d'un Peuple ingrat la fureur vangeresse,
Il vint vers Arraxerce , & sçut trouver en lui,
Un Maître genereux , un salutaire apui.
Bien que ce Grec lui seul , Auteur de nos alarmes,

Eût long-tems arrêté les progrès de nos Armes,
Affoibli nôtre Empire , & dans mille Combats,
Embrasé nos Vaisseaux , immolé nos Soldats ;
Cependant peu de jours après son arrivée,
Je vis au plus haut rang sa fortune élevée ;
Je vis même le Roi se confier à lui.
Artemise à la Cour devenir son apui,
Et Palmis lui marquant une bonté sincere,

Aplaudir aux bienfaits dont le combloit son
Pere.

D'abord voiant romber cet honneur infini,
Sur un Chef étranger qu'Athenes a banni,
J'en sentis, je l'avoué, une sectette peine ;
Mais bien-tôt la vertu rriompha de ma haine ;
Il m'aima, je l'aimai ; chacun avec ardeur
De l'Etat par ses soins soutenoit la grandeur ;
Quand on vit de la Cour partir Alcibiade,
On veut le retenir, rien ne le persuade ;
D'une étroite Amitié j'atteste en vain les nœuds,
Eu vain le Roi s'empresse à prévenir ses vœux ;
Ni ses nouveaux bienfaits, ni les soins des Prin-
cesses,

Ni d'une Cour en pleurs les pressantes caresses,
Ne pûrent avec nous l'arrêter un moment,
Il s'imposa lui-même un dur bannissement.
Vous qui depuis un mois le voiez à toute heure,
Dites-moi, que fait-il dans sa triste demeure ?
Quels sont ses sentimens ? que pense-t-il ?

* M E M N O N.

Seigneur,

Puis-je vous informer de l'état de son cœur ?
Tous mes efforts n'ont pû le découvrir encore.
Je ne vous disai point quel chagrin le dévore,
Mais les dehors trompeurs de sa tranquillité,
Nous cachent mille soins dont il est agité.
Ce mépris de la Cour, cet exil volontaire,
Fut trop précipité pour être sans mystere.
Il n'en faut point douter, Alcibiade feint,
Dans tous nos entretiens il m'a paru contraint,
Et dans les sentimens qu'il étale sans cesse,
Son cœur a moins de part, Seigneur, que son
adresse.

P H A R N A B A Z E.

Mais ses yeux & son cœur ne sont-ils point
troublez,
De l'aspect des Soldars en ces lieux assemblez ?

M E M N O N.

Vous l'apprendrez , Seigneur , & dans vôtre entrevûe,

Il vous découvrira son ame toute nuë ;
Son secret avec vous ne peut long-tems durer.

P H A R N A B A Z E.

Puisse-je le contraindre à me le déclarer !

Mais allons voir l'Armée , il est tems d'y paroître,

Et de la disposer à recevoir son Maître ;

Pour la dernière fois annonçons aux Soldats,

Qu'il arrive aujourd'hui pour conduire leurs pas,

Pour verser dans leur sein l'ardeur qui le dévore,

Et chercher désormais au-delà du Bosphore,

Confondant avec eux & son rang & son sort,

L'honneur de la Victoire , ou celui de la mort.

M E M N O N.

Du bruit de vôtre nom l'Armée est prévenue,

Seigneur , & chaque jour attend vôtre venue.

P H A R N A B A Z E.

Courons donc vers le Camp. Mais il faut s'arrêter ;

Alcibiade vient ; je le dois écouter.

S C E N E II.

ALCIBIADE , PHARNABAZE,

AMINTAS , MEMNON.

A L C I B I A D E.

GRace aux bontez du Ciel , je puis enfin vous rendre,

Seigneur , tous les devoirs que vous pouvez attendre,

D'un cœur reconnoissant , d'un Ami genereux,
 Persecuté du sort , & toutefois heureux,
 Si le tems, & les Grecs, dont je suis la victime;
 N'ont point détruit pour moi vôtre premiere
 estime.

P H A R N A B A Z E.

Le croiriez-vous , Seigneur , que les Grecs , ou
 le tems,
 Eussent changé pour vous mes justes sentimens?
 C'est moi qui vous dois tout : sans cesse ma
 memoire,
 Me rappelle ce jour pour vous si plein de gloire,
 Où m'arrachant au fer des Grecs victorieux,
 Vous prévintes la mort présentée à mes yeux.
 Vôtre Amitié toujours m'est également chere :
 Mais pour moi vôtre cœur est-il encor sincere?
 Quand je vous vois ici soigneux de vous cacher,
 Vous montrant à regret à qui vient vous cher-
 cher,
 Et me cedant encore avec un soin extrême,
 Vos maux que je voudrois sentir comme vous-
 même :
 Car ne prétendez plus par de foibles raisons,
 Satisfaire mon cœur & calmer mes soupçons :
 Un Herostel que vous, nourri dans les allarmes,
 Dans les soins de la Paix , dans la gloire des
 Armes;
 Qui reglant des Etats confiez en ses mains,
 Pouvoit encor suffire à de nouveaux desseins ;
 Dont l'ame à la grandeur dès l'enfance enchainée,
 Par de moindres objets ne peut être bornée ;
 Un cœur que l'Univers eût eu peine à remplir,
 Dans un desert affreux peut-il s'ensevelir ?
 Abandonner un Roi qui l'estime , qui l'aime,
 Si quelque coup du sort ne l'arrache à lui-même,
 Ou si quelque autre soin plus fort que ses desirs,

A de grands intérêts n'immole ses plaisirs ?
 Au nom d'une Amitié si rare & si parfaite,
 Quel chagrin dans ces lieux cause vôtre retraite ?
 Qui vous rend insensible aux faveurs d'un grand
 Roi ?

Parlez, Seigneur, parlez, fiez vous à ma foi.

A L C I B I A D E.

Pouvez-vous l'ignorer ? la fureur de la Grece,
 La colere d'Agis qui me poursuit sans cesse,
 Du Peuple Athenien l'injuste cruauté,
 Enfin tous mes malheurs n'ont que trop éclaté.
 Mais pourquoi rapeller la douloureuse histoire
 Des maux dont Artaxerce efface la memoire ?
 Ce genereux Monarque à mes soupirs rendu,
 M'a beaucoup plus donné que je n'avois perdu :
 Par son heureux secours j'ai pû braver l'envie,
 Retablir ma fortune ; & conserver ma vie ;
 C'en est assez pour moi. Si j'ai quitte la Cour,
 Dans le cœur des humains chaque chose a son
 tour :

Tantôt l'Ambition y regne en souveraine,
 Et dans un autre tems trop de grandeur le gêne ;
 Selon que le destin reglant nos passions,
 Par un secret pouvoir conduit nos actions.
 Je l'éprouve, Seigneur ; & mon ame changée,
 De ses premiers desirs se trouve dégagée ;
 Loin de l'éclat pompeux que j'ai tant recherché,
 Je ne demande plus qu'un azile caché ;
 J'y jouïs d'un repos qu'aucun soin ne traverse,
 Les Dieux me l'ont donné par la main d'Arta-
 xerce :

Puissent ces mêmes Dieux prevenant ses sou-
 haitz,
 Au succès attendu conduire ses projets,
 Au comble du bonheur porter ses destinées,
 Et prolonger ses jours au prix de mes années !

P H A R N R B A Z E.

Je le voi bien, Seigneur, je deviens indiscret :

Tome I.

K

Je ne vous presse plus ; gardez v^{otre} secret :
Mais ne m'abusez point par une indigne feinte.

A L C I B I A D E.

Eh bien , Seigneur , s'il faut m'expliquer sans
contrainte,

J'ai crû que je devois être éloigné du Roi,
Tandis que dans la Grece il va porter l'Effroi :
Peut-être le sucez trompant son esperance,
Artaxerce eût sur moi fixé sa défiance,
Et crû que j'aurois pû , par des avis secrets,
Pour sauver mon Païs trahir ses intérêts :
Voilà quelle pensée à m'éloigner m'engage.

P H A R N A B A Z E.

Eh ! sur quoi fondez-vous un si triste presage ?
Vous offenze le Roi ; vous connoissez son cœur,
Magnanime , constant.

A L C I B I A D E.

Je le connois , Seigneur :

Il a mille vertus dignes du Diadème ;
Mais avec ces vertus , je le fais de vous-même,
Superbe , soupçonneux , & prompt à s'irriter,
Dans ses premiers transports rien ne peut l'ar-
rêter.

Enfin pour confirmer ma conduite passée,
Themistocle est toujours present à ma pensée :
Ce Grec persecuté vint chercher un apui
Dans les mêmes Climats où je suis aujourd'hui ;
Xèrxès en sa faveur prodigua sa puissance,
L'honora de ses soins & de sa confiance :
Mais Dieux ! qu'il paya cher ces honneurs écla-
tans,

Pour les avoir voulu conserver trop long-tems ;
Les Courtisans de Perse ardens à sa ruine,
Rapellerent si haut l'affront de Salamine,
Que Xèrxès , animé par leurs cris éternels,
Prit insensiblement leurs sentimens cruels ;
Et l'on vit les effets de leur jalouse envie
Contraindre Themistocle à terminer sa vie.

Son sort , Seigneur , sembloit m'annoncer mon destin ;

Je ne crains point la mort ; mais s'il faut qu'à la fin

Aux yeux de l'Univers je m'immole moi-même,
Je veux pouvoir goûter cette douceur extrême ;
Que mon trepas alors soit au moins imputé
A ma vertu plutôt qu'à la nécessité.

PHARNABAZE.

Artaxerce , Seigneur , domptera ce caprice,
Et vous deviez lui rendre un peu plus de justice.
Il vient , vous le verrez : mon zele & mon devoir
Me pressent à l'envi de l'aller recevoir.

ALCIBIADE.

Je vous suivrai , Seigneur ; j'allois pour vous le dire,

Vous chercher....

PHARNABAZE.

C'est assez , Seigneur , je me retire.
On m'attend dans le Camp ; soyez prêt à partir ;
Même on dans un moment viendra vous avertir.

SCENE III.

ALCIBIADE , AMINTAS.

AMINTAS.

Après un tel aveu , nous vous verrons reprendre

Le rang dont vos soupçons vous avoient fait descendre ;

Artaxerce , Seigneur , entendra vos discours,
Et d'un scrupule vain arrêtera le cours ;

Allez , & qu'une fois encor la Grece admire

Le pouvoir d'un Proscrit dans cet auguste Empire ;

Qu'à son tour vôtres Nom la force de trembler ;

A L C I B I A D E.

Enfin voici le jour qui me doit acabler,

Où malgré mes efforts , ma fuite & mon adresse,

L'Univers apprendra ma dernière foiblesse.

A M I N T A S.

Que dites-vous , Seigneur ?

A L C I B I A D E.

Le Roi vient , Amintas,

Artemise , Palmis , à compagner ses pas.

J'avois fui de la Cour ; leur approche m'étonne ;

A de nouveaux transports mon ame s'abandonne ;

Tu connois mon penchant , tu vois couler mes pleurs,

Et l'état où je suis t'apprend tous mes malheurs :

A M I N T A S.

Je vous entens , Seigneur , j'en pénètre la cause ;

Faut-il que de vos jours encor l'Amour dispose ;

Après tant de périls avec peine évirez,

Osez-vous vous lier au joug dont vous sortez ?

Ne vous souvient-il plus , quelle suite cruelle

D'embarras , de remors , de contrainte mortelle,

Quel funeste poison a versé sur vos jours

De vos attachemens le déplorable cours ?

Pardonnez-moi , Seigneur , je ne saurois me taire,

Et je vous trahirois , si j'étois moins sincère :

De vos travaux l'Amour vous a ravi le fruit,

Et de vôtres Nom même a profané le bruit.

Quel Guerrier couronné des mains de la Victoire,

Porta jamais si loin sa valeur & sa gloire ?

Quel Héros avec vous auroit-on comparé,

Si vôtres cœur jamais ne se fût égaré,

Et n'eût fait voir souvent , par un mélange injuste,

Des foibles d'Amour dans une vie auguste ?

Ah , Seigneur ! rappelez ce fatal souvenir.

Hélas ! qu'est-il besoin de m'en entretenir ?
Mon penchant à l'Amour , je l'avoûrai sans
peine,

Fut de tous mes malheurs la cause trop certain ;
Mais bien qu'il m'ait causé des chagrins , des
soupleurs,

Je n'ai pû refuser mon ame à ses plaisirs :
Gar , enfin , Amintas , quoi qu'on en puisse dire,
Il n'est rien de semblable à ce qu'il nous inspire.
Où trouve-t-on ailleurs cette vive douceur
Capable d'enlever & de calmer un cœur ?
Ah ! lors que pénétré d'un Amour véritable,
Et gemissant aux pieds d'un objet adorable,
J'ai connu dans ses yeux timides ou distraits,
Que mes soins de son cœur avoient troublé la
paix ;

Que par l'aveu secret d'une ardeur mutuelle
La mienne a pris encore une force nouvelle,
Dans ces tendres instans j'ai toujours éprouvé
Qu'un mortel peut sentir un bonheur achevé.

A M I N T A S.

Ah ! quel indigne aveu , Seigneur , osez-vous
faire ?

ALCIBIADE.

Je le fais , Amintas , sans honte & sans mystère
Ah ! si j'ai succombé dans mes premiers trans-
ports,

Toute la Grece a vû les fruits de mes remords.
J'aurois lieu de rougir , si sans aucun scrupule
J'abandonnois mon cœur aux ardeurs dont il
brûle ;

Si toujours aveuglé par l'amour des plaisirs,
Leurs apas eussent seuls attiré mes desirs :
Mais sur moi ma raison a pris assez d'empire
Pour m'arracher cent fois au penchant qui m'at-
tire.

Toi-même tu m'as vû confus de mes erreurs,

Changeant de lâches feux en de nobles fureurs,
 Pour effacer des traits honteux à ma mémoire,
 D'un pas plus assuré courir après la gloire,
 Enfin si de ma vie on observe le cours,
 On y pourra compter quelques-uns de mes jours
 Passez dans le repos, perdus dans la mollesse :
 Mais pour un de ces jours marquez par ma foiblesse,

On y verra des ans l'un à l'autre enchaînez,
 Par mille exploits fameux justement couronnez,
 Tu vois que sans chercher d'excuse à mes caprices,

J'avoue également mes vertus & mes vices ;
 Je te découvre ici mes sentimens secrets,
 Mais sache qu'un grand cœur ne se cache jamais,
 Et veut, sans se parer d'un indigne artifice,
 Qu'à son nom l'Univers puisse rendre justice.

A M I N T A S.

Par tant d'illustres faits votre nom consacré,
 Seigneur, dans l'avenir doit être reveré ;
 Nos Neveux....

A L C I B I A D E.

Est il tems de tenir ce langage
 Quand mon dernier malheur acable mon courage ?
 Par tes sages conseils aide à le ranimer,
 Et modere l'ardeur qui me va consumer.
 Je reverrai Palmis : quelle aproche terrible !
 Et brûlant à ses yeux, paroîtrai-je insensible ?
 Pourrai-je encor garder ce silence obstiné,
 Où par un juste effort je m'étois condamné ?
 En te nommant Palinis, sans te dire autre chose,
 Je t'apprens tous les maux où le destin m'expose.
 Persecuré, proscrit, fugitif en ces lieux,
 Vers elle j'ai porté mes vœux audacieux.
 En vain mille Beutez dans la Perse adorées
 Contre ma liberté paroissoient conjurées ;
 En vain leurs doux regards & leur accueil flatteur

Près d'elles m'annonçoient un facile bonheur ;
En vain par mille soins la Princesse Artemise
Sembloit sur mon repos former quelque entre-
prise,

Et m'accorder l'honneur de vivre sous ses loix ;
Honneur que son orgueil refuse à tant de Rois,
Elle qui par le Sang unie aux Rois de Perse,
S'est aquis l'amitié, l'estime d'Attaxerce,
Que l'on voit chaque jour, par de nouveaux
bienfaits,

Assurer sa fortune, & combler ses souhaits :
Je fus aveugle à tout, mon ame trop blessée,
De la seule Palmis occupa ma pensée,
Lui consacra mes vœux, & ferma pour jamais
Et mes yeux & mon cœur pour les autres objets.
Et que peut-on aimer, justes Dieux ! auprès
d'elle ?

Ses beautés, ses vertus n'ont rien d'une mor-
telle ;

Le Ciel en la formant épuisa ses faveurs,
Et sa présence embrasée ou trouble tous les cœurs.
Un mélange confus de louanges secrètes,
De cris, d'étonnement, de plaintes inquiètes,
De soupirs étouffés, d'inutiles souhaits,
Lui marquent chaque jour l'effet de ses attraits.
Si-tôt qu'elle paroît, tout s'empresse autour d'elle ;
Aux suprêmes grandeurs sa fortune l'appelle :
Que de justes raisons d'enfler sa vanité !
Cependant de son cœur la modeste fierté
Semble de ses apas ignorer la puissance,
Et jouit sans orgueil des droits de sa naissance.

A M I N T A S.

En vain vous m'étalez les charmes de Palmis,
Seigneur, tout l'Univers en celebre le prix :
Mais de les adorer il falloit vous défendre ;
D'un Amour si fatal que pouvez-vous attendre ?

A L C I B I A D E.

Le sort le plus cruel, mille tourmens affreux,

Et que sai-je ? peut être un trepas rigoureux :
Car enfin , malgré moi , quelque éclat de ma
flâme

Découvrira ma feiate , & l'état de mon ame :
Artaxerce indigné de l'orgueil de mon choix,
Lui le moins indulgent & le plus fier des Rois,
Trop jaloux du respect qu'on doit à sa Famille,
D'un temeraire Amour voudra vanger sa Fille ;
S'immolera ma vie , ou pour mieux me punir,
De la Perse avec honte il me fera bannir ;
Je le voi , je perdrai par cette ardeur funeste
L'azile le plus sûr , & le seul qui me reste :
Telle est ma destinée ; un autre Amour jadis
Me fit chasser de Sparte & de la Cour d'Agis.
De mes feux pour Palmis j'avois prévu la fuite ;
Mes terreurs , de la Cour avoient hâté ma fuite ;
Je courus vers ces lieux , mais j'ai beau m'y ca-
cher ;

Jusques dans ces deserts Palmis vient me cher-
cher ;

Contre elle desormais quel parti dois-je prendre ?
Je ne puis fuir plus loin , & je n'ose l'attendre.
Ciel ! de cet embarras ne pourrai-je sortir ?



S C E N E IV.

ALCIBIADE, MEMNON,
AMINTAS.

M E M N O N.

P Harnabaze, Seigneur, vous attend pour
partir.

A L C I B I A D E.

Allons donc ; suspendons une crainte importune
Et remettons aux Dieux le soin de ma fortune.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALCIBIADE, AMINTAS.

AMINTAS.

OU courez-vous, Seigneur ? quoi, fuyez-vous le Roi ?

ALCIBIADE.

Je ne fais où j'en suis, Amintas, laisse-moi ;
Je fuis tous les objets dans ma douleur extrême,
Et je voudrois pouvoir me cacher à moi-même.
Dieux ! j'ai revû Palmis ; mon Amour redoublé,
Par ma foible raison ne peut être réglé.

Je ne voi plus le rang ou le Ciel la fit naître ;
Je ne me souviens plus qu'Artaxerce est mon
Maître,

Que mon honneur, mes jours, sont soumis à
ses loix ;

Je ne me souviens plus de ce que je lui dois ;
Je songe seulement à mon sort déplorable ;
Je songe à m'affranchir d'un fardeau qui m'a-
cable,

A rompre ce silence indigne d'un grand cœur.

AMINTAS.

Juste Ciel ! quel dessein ! contraignez-vous,
Seigneur.

De ce fatal secret vous savez l'importance ;
Souffrez plutôt encore en gardant le silence,
Que de vous exposer à des malheurs plus grand.

A L C I B I A D E.

Qu'est-il de plus affreux que les maux que je
sens ?

J'éprouve en ce moment tout ce qu'a de funeste,
Pour acabler un cœur, la colère céleste ;
Moi qu'un sort favorable avoit accoutumé
Aux transports les plus doux, au plaisir d'être
aimé ;

Quel changement, grands Dieux ! quels efforts
pour mon ame !

J'aime plus que jamais ; & tout plein de ma flâ-
me,

Je contrains mes desirs, je devore mes pleurs ;
Ah ! peut-il m'arriver de plus cruels malheurs !
C'en est trop ; finissons & mon trouble & mes
craintes ;

Courons chercher Palmis, qu'elle entende mes
plaintes ;

Je ne balance plus ; l'Amour au desespoir,
N'écoute ni conseil, ni raison, ni devoir.

Eh ! quelle est la Beauté qu'un tendre Amour
offense ?

Quel cœur n'en conçoit point quelque recon-
noissance ?

Allons, redoutons moins un temeraire aveu ;
Il peut m'être permis de me flatter un peu.

Que dis-je, malheureux ! que pensai-je ? où
m'entraîne

L'essor impetueux de mon audace vaine ?

Ah ! mon cœur, que tu vas payer cher ta fierté !
Toujours bien loin de toi tes vœux t'ont emporté ;
Enflé de tes succez, & du bruit de ta gloire,
Tu ne t'es plus connu, tes lauriers t'ont fait
croire

Qu'après avoir souvent humilié des Rois,

L'Univers n'avoit rien au dessus de ton choix.

La Grece t'a nourri dans cette erreur fatale :
Mais dans la Perse , à moins d'une naissance
égale,

Pour la Fille du Roi tu ne peux soupirer ;
Aprends que ce défaut ne se peut reparer :
C'est une loi reçue : ô Ciel , qu'elle est injuste !
Quoi , dépend-il de nous d'être d'un sang au-
guste ?

Enfin est-il des prix qu'on puisse souhaiter
Que la seule vertu ne doive meriter ?

A M I N T A S.

Dans la Grece , Seigneur , la vertu toute nue
Par son merite seul est assez soutenuë ;
Et sans parer son nom de Titres fastueux,
On est grand parmi nous quand on est vertueux :
Mais ici nos decrets , nos mœurs & nos maximes
Perdent toute leur force , & passent pour des
crimes ;

Une crainte servile est le premier devoir
Qu'imprime dans les cœurs un absolu pouvoir :
Tout tremble , tout fléchit sous la grandeur su-
prême :

Heureux dans ces Climats qui porte un Diadème ;
Ou qui peut se vanter d'être sorti d'un Sang
Qui le peut quelque jour élever à ce Rang.
Cessez donc de poursuivre un projet inutile,
Ne perdez point en vain vôte dernier azile :
Ces Rois qui d'Artaxerce acompagnent les pas.
Qui lui font un tribut d'armes & de soldats ;
Les Princes ses voisins , & ceux de sa Famille
Ont des yeux comme vous , & brûlent pour sa
Fille ;

Sans doute quelqu'un d'eux s'est déjà déclaré,
Et du cœur de Palmis s'est peut-être emparé ;
Vôte Amour fait lui seul les maux qui vous ar-
rivent ;

Cessez. . . mais le Roi vient ; les Princesses le
suivent .

SCENE II.

ARTAXERCE , PALMIS,
ARTEMISE, ALCIBIADE,
PHARNABAZE, MEMNON,
AMINTAS , AMESTRIS,
BARSINE , Gardes.

ARTAXERCE.

ENfin , graces aux Dieux, nous sommes dans
Sardis,

Ma Fille, mille soins occupent mes esprits ;
Souffrez que de ces soins la suite nécessaire
Pour quelque tems ici vous cache votre Pere ;
Aidez vous reposer dans votre Appartement,
Je veux entretenir Artemise un moment,
L'instruire d'un secret où son cœur s'intéresse.

ARTEMISE.

Moi , Seigneur ?

ARTAXERCE.

Oui , Madame ; & vous , que l'on nous laisse.

SCENE III.

ARTAXERCE , ARTEMISE.

ARTAXERCE.

VOici le jour fatal que j'ai tant souhaité,
Madame, où ce dessein si long-tems concerté,
D'emporter sur la Grece une entière victoire,
Doit marquer à jamais ou ma honte ou ma
gloire.
Mes Soldats sont tout prêts , & les vents & les
eaux

Semblent pour me conduire attendre mes vaisseaux.

Un mouvement secret vers la Grece m'appelle ;
Mais parmi tous les soins que ce jour renouvelle,
Alcibiade seul fait mon plus grand ennui ;
Près de moi dans ma Cour vous fûtes son apui ;
C'est par cette raison que j'ai voulu , Madame,
Vous confier son sort , & vous ouvrir mon ame.

A R T E M I S E.

Eh quoi ! n'avez-vous pas assuré son destin ?
Par vous de ses malheurs n'a-t-il pas vû la fin ?
C'est vous qui dans ces lieux réparant sa misere...

A R T A X E R C E.

Je n'ai rien fait alors que ce que j'ai dû faire ;
La Perse jouissoit d'une profonde Paix,
Mais la Guerre aujourd'hui change tous mes projets.

Sera-t-il dans ces murs l'espion de la Grece ?
Lors qu'elle sentira ma fureur vangeresse,
Que j'irai l'attaquer , laisserai-je à Sardis
Un Grec pour lui donner mille secrets avis ?
Ne nous assurons point sur le sanglant outrage,
Dont les Atheniens ont païé son courage.
Nous voions tous les cœurs que la Grece a
nourris,

Du soin de sa grandeur si vivement épris,
Que bannis de son sein , accablez d'injustices,
Ils lui font chaque jour de nouveaux sacrifices :
Trop heureux de pouvoir par tout leur sang versé
Servir un seul moment leur Païs menacé.

A R T E M I S E.

Ah ! Seigneur, à ce Grec vous faites trop d'injures
Contre ces sentimens sa vertu vous rassûre ;
Sa fuite de la Cour, & l'éclat de son nom
Le mettent à couvert de ce honteux soupçon.
Les Grecs ne l'ont-ils pas chassé de sa Patrie ?
Il conserve contre eux une juste furie :
Mais qu'il aille avec vous, vous ne craindrez plus
rien,
Seigneur , & sa valeur le justifiera bien.

ARTAXERXE.

Ah ! s'il faut avec moi le mener dans la Grece,
Ne sentira-t-il point encor quelque tendresse,
Al'aspect de ces lieux de sa gloire rémoins,
Qui furent si long-tems l'objet de rous ses soins ?
Insensible , & fidelle à nos mortelles haines,
Verra-t-il d'un œil sec romber les murs d'Athe-
nes

Et refusera-t il son bras victorieux,
A la Grece mourante, & mourante à ses yeux ?
Ah ! sans trop l'acuser d'une humeur inconstante,
La haine cederoit à la pitié presente.
Ainsi soit qu'il demeure, ou qu'il vienne avec moi,
Il me gêne par tout , par tout je crains sa foi.
Ce n'est pas tout. Des Grecs la pompeuse Am-
bassade
N'est que pour demander la mort d'Alcibiade.

ARTEMISE.

La mort d'Alcibiade ! Ah ! pouvez-vous, Seigneur,
Souffrir qu'on vous propose un projet plein d'hor-
reur !

Ce Heros , sur la foi de ce fameux azile,
A crû pouvoir compter sur un destin tranquille,
Et que par vos bontez, plus heureux désormais,
Il jouiroit ici d'une éternelle paix.
Quoi la mort par vos mains lui seroit donc
offerte ?

ARTAXERCE.

Non , je n'ai point , Madame , encor conclu sa
perte ;
Et puis que de son sort je confere avec vous,
Croiez que je lui garde un traitement plus doux.
J'estime sa valeur , sa gloire me fut chere,
Il a mille verrus que mon ame révere ;
J'ai conservé sa vie , & veux même aujourd'hui,
Si le sort y consent , faire encor plus pour lui :
Mais , il faut que l'Etat , que la raison conspire,
Avec l'heureux penchant, qui vers ce Grec m'at-
tire,

Et que la politique aprouvant sa grandeur,
 Me mette en liberté d'augmenter sa faveur.
 Si ces Ambassadeurs , que la Grece m'envoie,
 Obtiennent qu'en leurs mains je remette leur proie,

La Grece cede Ephese, & demande la Paix :
 Mais si par un refus je confonds leurs projets,
 Ils n'épargneront rien dans l'ardeur qui les presse,
 Pour calmer ses chagrins & l'attirer en Grece.
 Un homme tel que lui n'est pas à dédaigner ;
 Il faut absolument le perdre ou le gagner.
 Vous même concevez, par-la pressante envie,
 Que marquent tous les Grecs de s'immoler sa vie,

Par les soins dont leur haine achete son trépas,
 Combien ils craignent tous les efforts de son bras.

A R T E M I S E .

Aux horreurs de son sort dérobez donc sa tête ;
 Avec lui de la Grece achevez la conquête.
 Contre tant d'Ennemis , sûr de vôtre secours,
 Ne l'engagez-vous pas à vous servir toujours ?
 Ira-t-il vous devant & l'honneur & la vie,
 De ses persecuteurs tenter encor l'envie ;
 Et se deshonorant par un retour ingrat,
 De tant d'exploits fameux diminuer l'éclat ?
 Oui , si vous l'engagez à la reconnoissance,
 Seigneur, je vous repons de son obéissance,

A R T A X E R C E .

Faites donc plus , Madame, & puis que dans ma
 Cour,

Vous m'assûrez pour lui d'un éternel séjour,
 Rendez-lui pour jamais ce séjour nécessaire,
 En redoublant des Grecs la haine & la colere,
 Et joignez de si près Alcibiade à moi,
 Qu'ils ne puissent jamais se fier à sa foi.
 Pour lui vous avez pris une si forte estime ;
 A conserver ses jours tant d'ardeur vous anime :
 Ah ! s'il faut sans détour m'expliquer avec vous,
 Je serois sûr de lui, s'il étoit vôtre Epoux.

Je ne vous prescris point encor cet Hyménée ;
 Il pourroit seul pourtant fixer sa destinée,
 Faire taire les Grecs , venger tous ses malheurs,
 Assûrer sa fortune , & finir mes frayeurs.
 Sur-tout ne croyez point qu'ici ma politique,
 Immoie vôtre sort à la grandeur publique ;
 Et vous faisant pour nous cet effort glorieux,
 Vous ne descendez point du rang de vos Ayeux :
 Vous verrez vôtre Epoux si cher d'Artaxerce,
 Qu'il sera le premier après moi dans la Perse ;
 Et que toute ma Cour tombant à vos genoux,
 Partagera ses soins & son zele entre nous.
 Adieu , je ne veux point presser vôtre réponse,
 Consultez à loisir ce que je vous annonce.
 Je vous verrai dans peu ; songez qu'en vôtre
 main,
 De ce fameux Proscrit vous tenez le destin.

SCENE IV.

 ARTEMISE *seule.*

Quel trouble me saisit, & me rend si timide !
 Aux tendresses d'un Roi je demeure stupide !
 Il m'assûre un Hymen où je n'osois penser,
 Et ma bouche n'a pas un mot à prononcer !
 Inévitable effet d'une joie imprevûë !
 Transport impetueux dont mon ame est émue,
 Esprit flatteur , je cede à vos efforts puissans.



SCENE V.

ARTEMISE , BARSINE.

ARTEMISE

AH ! Barsine, prens part au plaisir que je sens,
 Artaxerce s'apprête à couronner ma flamme,
 A remplir ses desirs il exhorte mon ame,
 Et me demande enfin comme un effort heureux,
 De souffrir qu'il m'unisse à l'Objet de mes vœux.

BARSINE.

Quoi, Madame, le Roi vous propose lui-même..

ARTEMISE.

Oui, Barsine, le Roi me donne à ce que j'aime.
 Cet Amour si long-tems dans mon cœur retenu,
 Nourri de tant de pleurs, à toi seule connu,
 Que l'orgueil de mon sang regardoit comme un
 crime,
 Peut paroître sans honte, & devient legitime :
 Ou plutôt, il arrive au comble de ses vœux,
 Au moment qu'il n'attend qu'un succès malheu-
 reux :
 Et pour croître la joie où mon cœur s'aban-
 donne,
 Barsine, mon bonheur n'est connu de personne.



SCÈNE VI.

PALMIS, ARTEMISE,
BARSINE.

PALMIS.

JE vous cherche, Madame ; un desir curieux
Précipite mes pas, & m'amene en ces lieux.
Sans offenser le Roi, me pourrez-vous apprendre
Les desseins, les secrets qu'il vous a fait entendre ?
Madame, userez vous les fier à ma foi ?

ARTEMISE

Madame, ces secrets ne regardent que moi.
Sans blesser mon devoir je puis vous en instruire ;
Cependant je rougis . . .

PALMIS.

Qu'a-t-il donc pû vous dire ?

ARTEMISE.

Le Roi d'Alcibiade a réglé le destin ;
Il veut que dès ce jour je lui donne la main :
Je ne vous cele point que mon cœur le préfère,
Au plus illustre choix qu'Artaxerce eût pû faire ;
Et j'ose me flater qu'une tendre amitié
Vous fait de mon bonheur ressentir la moitié.
Madame, pardonnez, je vous laisse avec peine :
Mais je veux que du Camp Pharnabaze revienne ;
Je vous quitte un moment pour le faire avertir.



SCENE VII.

PALMIS , AMESTRIS.

P A L M I S.

NOn, non, à son bonheur je ne puis consentir.

A M E S T R I S.

Ciel !

P A L M I S.

Je ne prétens point vous cacher ma surprise,
 Ni mes chagrins secrets sur l'Hymen d'Artemise :
 Dès mes plus jeunes ans soumise à vos avis,
 Je ne me repens point de les avoir suivis ;
 Mais je sens qu'aujourd'hui toute vôtre sagesse,
 Aura peine à calmer la douleur qui me presse.

A M E S T R I S.

Madame, au nom des Dieux , finissez ce discours,
 Gardez-vous à jamais d'en reprendre le cours,
 Et ne m'affligez point par une confiance,
 Indigne de mes soins & de vôtre Naissance.

P A L M I S.

Cependant, c'est vous seule, ô ma chere Amestris,
 Qui pouvez redonner le calme à mes esprits,
 Et par ces mêmes soins à qui ma douleur cede,
 Suspendre ou soulager l'ennui qui me possède.

A M E S T R I S.

C'en est donc fait , grands Dieux ! vôtre esprit
 confondu,
 D'un poison dangereux ne s'est point défendu :
 Insensible au bonheur que goûte un cœur tran-
 quille,

T R A G E D I E, 237

Aveugle aux longs tourmens d'une flâme inutile,
Pour un vil Etranger la Fille d'un grand Roi,
Brûle d'un feu secret sans honte & sans effroi.

P A L M I S.

Je ne sai si l'on doit donner le nom de flâme,
Aux mouvemens confus qui déchirent mon ame:
Mêis je ne puis souffrir les traits injurieux
Dont vous osez noircir un Heros glorieux.
Pouvez-vous ignorer la gloire de sa vie ?
Ah ! ce vil Etranger , digne objet de l'envie,
Ce Banni , ce Proscrit que vous me reprochez,
Du monde entier sur lui tient les yeux attrachez,
C'est lui dont la valeur tant de fois couronnée,
Ranima la vertu de la Grece étonnée ;
Qui forçant la fortune à seconder son bras,
Vainquit autant de fois qu'il donna de combats ;
C'est lui dont les regards , & dont le front au-
guste,
Font naître une tendresse aussi prompte que juste;
Et s'il faut encor plus pour le combler d'hon-
neur,
Lui seul a pû troubler le repos de mon cœur.

A M E S T R I S.

Et depuis quand ce cœur s'est-il rendu sensible,
Lui qui dans les devoirs paroissoit inflexible,
Qui les remplissoit tous sans trouble & sans
regret ?

P A L M I S.

Pouvez-vous ignorer ce funeste secret ?
Je ne vous celai point ma première surprise,
Je la sens reveiller par l'espoir d'Antémise,
Il me trouble , il me gêne, il déchire mon cœur,
Et ses heureux transports irritent ma douleur.

A M E S T R I S.

Ah ! que me dites-vous ? Quoi, v^otre ame agirée,
 Par tant d'égards pressans ne peut être arrêtée ?
 D'Artemise en secret vous condamnez l'espoir ?
 Et quel projet contre elle osez-vous concevoir ?
 Quoi , vous flatteriez-vous qu'un honteux Hy-
 menée . . .

P A L M I S.

Je n'ai point oublié le rang où je suis née ;
 Je sai combien du Sang l'imperieuse loi
 A mis de difference entre Artemise & moi ;
 Qu'Alcibiade enfin peut s'unir avec elle ;
 Qu'à l'Hymen d'un grand Roi ma Naissance
 m'appelle ;
 Je le sai : mais ces loix & ces pompeux discours,
 Contre un charme puissant sont d'un foible se-
 cours,

Lorsqu'on trouve un Heros d'un merite suprême,
 Qu'il fait en sa faveur parler la vertu même,
 Qu'il paroît seul aimable , & seul digne de vous.
 Dans ces occasions que le penchant est doux !
 Qu'un cœur en cet état qui se fait violence,
 Pleure souvent l'honneur d'une illustre Naissance !

A M E S T R I S.

Madame, c'en est trop ; redoublez vos efforts ;
 Etouffez ou calmez ces indignes transports ;
 Je crains pour v^otre gloire, & que sur v^otre vie . . .

P A L M I S.

Non , j'ose défier tous les traits de l'envie.
 Plus par ces mouvemens mon cœur est com-
 battu,
 Et plus vous connoîtrez ce que peut ma vertu.
 Quand même ce Guerrier n'eût cherché qu'à me
 plaire,
 Il eût reçu de moi des mépris pour salaire.

Cependant , & telle est l'injustice d'un cœur
Dont l'Amour en secret s'est rendu le vainqueur,
Je ne saurois souffrir qu'une autre ait l'avantage
D'arrêter dans ses fers ce superbe courage.
Mais, c'est trop prolonger d'inutiles discours ;
Observons avec soin leur sort & leurs Amours,
Puis que je perds ce cœur à qui ma fierté cede,
Dieux puissans , empêchez qu'une autre le pos-
sede.

Fin du second Acte.





A C T E III.

SCENE PREMIERE.

ARTEMISE, PHARNABAZE,
BARSINE.

ARTEMISE.

Où, du plus grand peril vôtre Ami menacé,
Ignore, comme vous tout ce qui s'est passé,
La Grece s'humilie, & par son Ambassade,
Nous demande aujourd'hui la mort d'Alcibiade.
Arraxerce rempli des soins de sa grandeur,
De ce Grec malheureux honore la valeur,
Estime sa vertu; mais craignant pour la Grece,
Quelque jour dans son cœur un retour de ren-
dresse,
Sans pouvoir démêler si ses vrais intérêts,
Demandoient qu'à ce prix il conclût cette Paix,
Sur tout ne croyant point sa perte legitime,
Mais des plus noirs soupçons malgré lui la vic-
time,
Il m'a fait voir les soins qui troubloient son
repos,
Et m'a fait mille fois troubler pour ce Heros.
P H A R N A B A Z E.
Ah ! que m'apprenez-vous ? Ciel !

AR.

Ecoutez le reste,

Il est enfin sorti de ce trouble funeste,
L'amour d'Alcibiade a repris le dessus,
Et la Grece bien-tôt entendra ses refus.
Aux horreurs de son sort, aux rigueurs de l'envie,
Il dérobe à jamais une si belle vie ;
Mais il veut s'attacher au destin des Persans
Par des droits si sacrez , par des nœuds si puis-
sans,

Qu'assûrez désormais , & contens l'un de l'autre,
Le bonheur de ses jours soit fondé sur le nôtre :
Enfin pour s'assûrer de lui, le croirez vous ?...

P H A R N A B A Z E.

Quoi ? Madame.

A R T E M I S E.

En ce jour il en fait mon Epoux.

Il ne m'a point pourrant prescrit cet Hyménée,
Et même ma réponse encor n'est pas donnée :
C'est vous que j'ai choisi pour la porter au Roi ;
Vous serez plus tranquille & plus libre que moi :
Dites-lui que mon ame à ses loix est soumise,
Et qu'il peut à son gré disposer d'Artemise.

P H A R N A B A Z E.

Qu'Alcibiade ici trouve un sort glorieux !
Il l'ignore, Madame ; ah ! souffrez qu'en ces lieux
Pharnabaze l'amene, & qu'il puisse l'instruire...

A R T E M I S E.

On vient , parlez au Roi ; Seigneur, je me retire.



SCENE II.

ARTAXERCE, PHARNABAZE,
MEMNON.

ARTAXERCE.

A Remise m'évite , & s'éloigne d'ici.

PHARNABAZE.

De ses desseins par moi vous serez éclairci ;
A vos ordres, Seigneur , elle est prête à se rendre.

ARTAXERCE.

Qu'on cherche Alcibiade, il faut lui faire entendre
Quels bienfaits, quels honneurs, l'attendent en
ces lieux.

J'ai caché mes soupçons & son sort à vos yeux ;
Pharnabaze , j'ai craint votre Amitié fidelle,
Et je n'ai pas voulu commettre votre zele
Avec les interêts d'un Ami tel que lui ;
Mais enfin ses malheurs finiront aujourd'hui ;
J'espère que charmé du prix dont je l'honore,
Il sera le premier à passer le Bosphore.
Et qu'au bruit de son nom, tous les Grecs étonnez
Livreront aux Persans leurs Ports abandonnez.
Mais cependant parlez, vous avez vû l'Armée ;
A remplir mes desirs paroît-elle animée ?

PHARNABAZE.

Instruite de l'aproche & des vœux de son Roi,
Elle n'épargne rien pour lui prouver sa foi.
Déjà chaque Soldat s'aplaudit & s'empresse
De redoubler encor sa force & son adresse ;
On voit au gré des vents voler les étendarts,
Le fer étincelant brille de toutes parts ;

TRAGÉDIE. 243

Sans attendre des Chefs l'ordre ni la menace,
Chacun cherche son rang, le démêle, & s'y
place;

Parmi tant de Guerriers nez sous tant de Climats,
Il n'est soupçons jaloux, trahisons, ni débats :
Oposez dans leurs mœurs, ils semblent ne plus
l'être,

Pour répondre encor mieux à l'espoir de leur
Maître :

Enflammez & remplis de pareils mouvemens,
Ils ont mêmes desirs & mêmes sentimens;
Et d'instant en instant chacun d'eux renouvelle
Le serment de voler où son Prince l'appelle.

ARTAXERCE.

Vous versez dans mon cœur les plaisirs les plus
doux.

J'irai dans un moment ; mais on vient, laissez-
nous.

SCÈNE III.

ARTAXERCE, ALCIBIADE.

ARTAXERCE.

A Prochez, il est tems de finir l'un & l'autre
Les importuns soupçons de mon cœur & du
vôtre ;

Oublions les raisons qui vous firent quitter
Des lieux où tout sembloit vous devoir arrêter ;
Je ne m'attendois pas de vous voir disparaître
Dans un tems. . . mais enfin vous en étiez le
maître ;

Par votre éloignement vous n'aurez rien perdu ;
Reprenez près de moi le rang qui vous est dû.

ALCIBIADE, ALCIBIADE.

Ah ! puis-je.... ?

ARTAXERCE.

Pour répondre à ma faveur nouvelle,
Il ne faut que vos soins, vos conseils, votre zèle ;
Enfin j'en ai besoin encor plus que jamais,
Et pour les obtenir j'y joins vos intérêts :
Vous savez qu'en ces lieux une nombreuse Armée,
Sous moi depuis long-tems à vaincre accoutumée,
Attend l'ordre fatal qui doit la faire agir,
Et ne fait de quel sang ses traits doivent rougir ;
C'est du sang de la Grece. Oui, c'est votre Patrie,
Qui doit de cette Armée éprouver la furie ;
Les Grecs vous ont banni, nous sommes outragés,
Mais j'ose me flater que nous serons vengés.

ALCIBIADE,

Rien ne peut résister à l'effort de vos Armes,
Toute l'Europe en trouble ; & la Grece en alarmes
Croît déjà....

ARTAXERCE.

Finissez un discours trop flatteur,
Et ne présumez pas que plein de ma grandeur,
Ebloui de l'éclat de cet Empire immense
Dont cent Peuples divers composent la puissance,
Je pense sans peril dompter des Ennemis
Que tant d'illustres Rois n'ont jamais vû soumis :
Ainsi, sans me flater avec toute la terre,
Parlez ; comment faut-il conduire cette Guerre ?
Quel succès croyez-vous que l'on doive espérer ?
En quels lieux, en quel tems, par où faut-il
entrer ?

A L C I B I A D E.

Puis que vous l'ordonnez , & que sans vous
déplaîre,

Puissant Roi , désormais je ne puis plus me taire,
Je parlerai du moins avec la liberté

D'un Grec qui ne doit point cacher la vérité.

Vous allez attaquer des peuples indomptables,
Sur leurs propres foyers plus qu'ailleurs redou-
tables,

Qui ne comptent pour rien les caprices du sort,
Toujours certains de vaincre ou de braver la
mort ;

Des Peuples élevez dès leur plus tendre enfance
Dans l'amour du travail & de l'obéissance ;

Qui, pour braver la honte & le joug étranger,

Chercheront à l'envi la gloire & le danger :

Tout vôtre or ne sautoit y faire un infidèle ;

Nez tous pour la Patrie, & pleins du même zele,

Vous les verrez unis & jaloux de leurs droits,

Défendte constamment leurs Païs & leurs Loix :

Sur tout ne croyez pas , pour vous faire un pas-
sage,

Choisit quelqu'endroit foible , en prendre l'avan-
tage ;

Les Grecs sur leur valeur fondant tout leur es-
poir,

De l'assiette des lieux n'osent se prévaloir ;

Tout est égal pour eux. Quand le peril com-
mence,

Ils volent vers l'endroit où l'Ennemi s'avance,

De leur seule vertu jusqu'au bout soutenus,

Toujours fiers, toujours prêts, & jamais prévenus.

Ce n'est pas tout encore. Ah ! si dans ces Con-
trées,

Par de si vastes mers des vôtres séparées,

Affoibli de Soldats, & privé de secours,

Quelque revers troubloit le bonheur de vos jours,

Soutiendriez-vous des Grecs la valeur triomphante ?

Vous en avez, Seigneur, une preuve éclatante ;
 Ils ont terni l'éclat de cet Empire heureux ;
 Darius & Xerxès ont-ils rien pû contre eux ?
 L'un vit à Marathon éclater sa foiblesse,
 Les seuls Athéniens y vangerent la Grece ;
 Xerxès qui le suivit, dépeupla ses Etats,
 Il fit gemir les mets du poids de ses Soldats,
 Des monts les plus affreux il perça les barrières,
 Et son immense Camp épuisa les rivières.
 Que produisit enfin l'amas prodigieux
 D'Hommes & de Vaisseaux qu'il tira de ces lieux ?
 Trois cens Grecs assemblez au Pas de Thermopyles

Rendirent en un jour ses efforts inutiles,
 Et les Athéniens aimèrent mieux cent fois
 Abandonner leurs murs, que d'attendre ses loix.
 J'ignore le succès que le Ciel vous destine ;
 Mais, Seigneur, regardez Platée & Salamine.

A R T A X E R C E.

Je ne m'attendois pas à ce libre discours,
 Cependant sans chagrin j'en ai perdu le cours.
 Vous honorez les Grecs d'une trop haute estime,
 De ma juste colere ils seront la victime ;
 Non que je les méprise, & veuille me cacher,
 Que la pure vertu chez eux se doit chercher ;
 Mais s'il est chez ces Grecs des brigues & des haines,

Et des Peuples jaloux & de Sparte & d'Athènes ;
 Ces Peuples m'ouvriront leurs chemins & leurs ports,

Ils viendront avec joie apuier mes efforts,
 Pour détruire l'orgueil de ces Villes trop fieres,
 Et les faire sous moi succomber les premières.
 D'ailleurs quels Chefs ont-ils qui puissent m'arrêter ?

Si jamais à Xerxès on les vit résister,

Ils avoient Themistocle , ils avoient Miltiade:
Plus que tous ces Guerriers j'ai crainc Alcibiade,
Mais il est parmi nous , & ces Peuples ingrats
Ont engagé son cœur à me prêter son bras.
Oui, j'attens de vous seul cette illustre Conquête.
Ah ! lors que mes Soldats vous verront à leur
tête,

Que n'oseront-ils point sous un Chef tel que
vous ?

Vancez donc vôte exil en servant mon courroux.

A L C I B I A D E.

Moi, Seigneur ?

A R T X E R C E.

Oui vous-même. Il est tems que la Grece
Res sente par vos mains ma fureur vangeresse.
N'allez point m'oposer , par un subtil détour,
Que ce Pays ingrat vous a donné le jour,
Qu'il est toujours honteux d'acabler sa Patrie;
Enfin souvenez-vous qu'Artaxerce vous prie,
Ou plutôt qu'il commande , & c'est assez pour
vous:

Mais pour vous engager par des moyens plus
doux,

Avant que de tenter cette grande entreprise,
Je vous offre le cœur & la main d'Artemise.
Le flambeau de l'Hymen pour vous doit s'allu-
mer;

J'ai fait ce choix ; son cœur l'a daigné confirmer,
Epousez-la. Voyez quel honneur vous prepare,
Malgré les Grecs jaloux , une faveur si rare ;
Hâtez-vous d'y répondre ; allez sur nos Autels,
Pour temoins de vos feux prenant les Immortels,
Jurer en même tems la perte de la Grece,
Confondre des sermens de haine & de tendresses
Et sans vous arrêter à de communs succez,
Portez vôte valeur plus loin que mes souhaits,

A L C I B I A D E.

Mais quoi ? la Politique & la saine Prudence
Peuvent-elles souffrir qu'un Grec...

248 ALCIBIADE,
ARTAXERCE.

Oui, ma vengeance
Ne peut être remise en de meilleures mains
Qu'en celles d'un Guerrier, que mille affreux
 dedains,
Mille sanglans affronts ont chassé de la Grece ;
Mais je voi dans vos yeux des marques de tristesse ;

Vous recevez mes dons avec tant de froideur...

ALCIBIADE.

Ah ! que ne pouvez vous lire au fond de mon
 cœur ?

ARTAXERCE.

Vous ne repondez rien ? quel trouble !

ALCIBIADE.

Mon silence,
Seigneur, vous dit assez tout ce que mon cœur
 pense.

De vos dons les plus chers vous voulez m'ac-
 abler ;

Mais mon ambition ne sauroit m'aveugler.
Accepter vos presens, c'est me charger d'un crime ;
La Princesse Artemise en seroit la victime,
Si je pouvois souffrir qu'un Hymen odieux
Liât mon sort funeste à ses jours glorieux.
Nommez quelqu'un des Rois dont les vœux la
 demandent ;

Ne lui derobez point les honneurs qui l'atten-
 dent ;

Et ne la forcez pas, par une austere loi,
D'immoler sa grandeur aux desirs de son Roi.
Ce seroit trop, Seigneur ; je dois encor vous dire,
Que pour la dignité de cet auguste Empire,
Ce sont des Chefs Persans, qui traversant les
 mers,

Doivent perdre les Grecs, ou les charger de fers :
Choisissant pour les vaincre une main étrangere,
Vous honorez la Grece, & la rendez plus fiere.

TRAGÉDIE. 249

Voulez-vous qu'on publie un jour dans l'avenir,
Qu'il vous salut un Grec, Seigneur pour la punir;
Et qu'elle auroit jouï d'une gloire immortelle
Si l'un de ses Enfans n'eût conspiré contre elle ?

ARTAXERCE.

Foibles déguisemens, impuissantes raisons !
Je sens plus que jamais renaître mes soupçons ;
Je fais ce qu'il faut croire , & toute vôtre adresse
Ne sauroit me cacher vôtre amour pour la Grece.

ALCIBIADE.

Eh bien , Seigneur , eh bien , je ne le cele pas,
J'aurois peine contre elle à vous offrir mon bras.
Pouvez-vous condamner un amour legitime,
Qu'un instinct noble & saint dans tous nos cœurs
imprime ?

ARTAXERCE.

Mais vous souvenez-vous qu'abandonné , prof-
crit,
Enfin c'est par moi seul qu'Alcibiade vit ?

ALCIBIADE.

Oui , je ne dois qu'à vous le jour que l'on me
laisse ;
Ce souvenir m'occupe & m'anime sans cesse ;
Et j'atteste les Dieux , que mes vœux les plus
doux
Seroient que tout mon sang fût repandu pour
vous ;

Mais , Seigneur , voulez-vous ?

ARTAXERCE.

Je ne veux rien , perfide ;
Je connois ta pensée , & le soin qui te guide ;
C'en est fait. Indigné de tes lâches refus,
A protéger tes jouts rien ne m'engage plus :
Apprens donc que les Grecs me demandent ta
tête ;

Je ne tenterai point une retraite vaine,
Déjà mes ristes jours m'ont coûté trop de peine,
Mes indignes terreurs n'ont fait que trop de
bruit,

Offrons-nous d'un œil ferme à la mort qui me
suit.

Je n'avois point prévu qu'un châtiment severe
Dût suivre le refus que mon cœur vient de faire.

Je me flattois toujours qu'il me seroit permis

De vivre ici caché , d'y penser à Palmis :

Cette foible douceur par le sort m'est ravie ;

Avec quel soin funeste il termine ma vie !

En me donnant la mort , sa barbare fureur

La presente à mes yeux dans toute son horreur.

Je perds le jour , banni des lieux de ma nais-
sance,

Suspect à tous les Grecs , ingrat en aparence,

Je meurs pour mon Pays qui poursuit mon tré-
pas,

Et je meurs pour Palmis qui ne le saura pas. ●

S C E N E V.

ALCIBIADE , PHARNABAZE.

PHARNABAZE.

QU'avez-vous fait , Seigneur ? quel est vôtre
caprice ?

De la rage des Grecs vous rendez-vous com-
plice ?

Pourquoi par des refus offensez-vous le Roi ?

Il vient de me parler, j'en tremble encor d'effroi.

Ses yeux ne m'ont jamais marqué tant de colere :

Dicux ! à quoi pensiez-vous ?

Eh , que pouvois-je faire ?

Je ne m'attendois pas à recevoir la mort :
Mais quand j'aurois prévu la rigueur de mon
fort,

Esclave malheureux d'une injuste puissance,
Autois-je sur la Grece exercé ma vengeance,
Et conduisant les coups qui lui sont destinez,
Moi-même ravagé ses climats fortunez ?
Voilà ce que j'ai craint , ce que ma prevoyance
Fit l'objet d'une sage & juste défiance ;
Voilà ce qui m'avoit banni de vôtre Cour :
Et lors que par vos soins avancé chaque jour,
Acablé de faveur , je vis toute la Perse
Aplaudir aux bontez du prodigue Artaxerce,
Je previs que pour prix de ses rares bienfaits,
On voudroit m'engager à d'injustes projets ;
Que contre ma Patrie irritant mes caprices,
On prétendrait de moi de criminels services ;
Non , on ne dira point dans la posterité,
Que la Grece par moi perdit sa Liberté.

P H A R N A B A Z E.

Mais faloit-il , Seigneur , pour cette ingrate
Grece

Acabler de mépris une illustre Princesse ?

Ah ! vous deviez , Seigneur , un peu mieux mé-
nager. . . .

A L C I B I A D E.

Quoi , Pharnabaze encor conspîte à m'affliger ?
Seigneur , depuis long-tems vous devez me con-
noître ;

J'ai fait ce que j'ai pû , le Ciel le fait. Peut-être
Si je vous decouvrais mes déplaisirs secrets,
Je vous verrois mêler vos pleurs à mes regrets.
Mais allez , laissez-moi. Vôtre pitié m'acable,
C'est trop s'intéresser au sort d'un misérable ;
Chargé de tant de haine & du courroux du Roi,
C'est faire mal la Cour que de parler pour moi.

Adieu ; que pour jamais ce moment nous separe !
Je vais attendre seul la mort qu'on me prepare.

PHARNABAZE.

Ne l'abandonnons point dans ce mortel ennui :
Et s'il se peut , sauvons ce Heros malgré lui.

Fin du troisieme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PALMIS , ARTEMISE,
AMESTRIS, BARSINE.

ARTEMISE.

M Adame , c'en est fait , qu'il vive ou qu'il
perisse,
Que de son sang aux Grecs on fasse un sacrifice ;
Je ne m'informe plus de l'état de son sort,
Je verrai d'un même œil ou sa vie , ou sa mort.

PALMIS.

Je vois malgré vos soins , qu'en secret agitée,
Vous sentez les transports d'une Amante irritée ;
L'indifference enfin que vous me faites voir,
Est l'infailible effet d'un mortel desespoir ;
Que dis-je , de vos yeux le trouble vous accuse.

ARTEMISE.

Hé bien , Madame , il faut que je vous desabuse.
Pour retablir ma gloire , & finir vôtres erreur,
Des Ambassadeurs Grecs j'apûrai la fureur :
Ils arrivent ; le Roi s'apprête à les entendre ;
Je vais lui faire voir le parti qu'il doit prendre ;

Je vais le disposer à servir leurs desseins,
A livrer la Victime à leurs barbares mains,
A voir perir l'ingrat que j'ai sauvé moi-même ;
Madame , après cela croirez-vous que je l'aime ?

P A L M I S.

Vous ne l'aimez donc plus ; mais vous l'avez
aimé ;

Ce penchant par vos soins nous fut trop confirmé.
Pourrez-vous sans fremir vous faire une victime
D'un cœur qui vous parut digne de vôtre estime ?
Pour moi , vous le savez , insensible à l'amour,
Mon cœur est libre encor : mais s'il aimoit un
jour,

Quelque injuste que fût l'auteur de mes allarmes,
Je sens que contre lui je n'aurois que des larmes ;
Quand il me haïroit , je l'aimerois toujours ;
Dans ses moindres perils ardente à son secours,
J'y veillerois sans cesse , & ma plus forte envie
Seroit de le sauver aux dépens de ma vie.

Ah ! quand vers quelque Objet on a porté ses
vœux,

Est-il rien de plus bas que d'éteindre ses feux ?
Mais qu'il est peu d'amour longues & violentes ?
Sur tout que l'on voit peu de ces Femmes con-
stantes,

Qui jusques au tombeau fidelles à leurs choix,
N'ont aimé , n'ont brûlé, ne l'ont dit qu'une fois.
Madame , écarterez-vous de la route commune ;
D'Alcibiade enfin détournez l'infortune ;
Ne vous assurez point sur un dépit trompeur,
Et craignez un retour mortel à vôtre cœur.

A R T E M I S E.

Non , non , je ne crains point ce retour de ten-
dresse,

Des infideles cœurs cruelle vangeresse.
Lors qu'à ce Grec enfin j'ai conservé le jour,
La pitié dans mon cœur a plus fait que l'Amour,
Du bruit de sa vertu mon ame fut seduite,

Obtenez v^{otre} grace,
N'épargnez ni soupirs , ni prieres , ni pleurs
Il ne tiendra qu'à vous de finir vos malheurs.

SCENE III.

PALMIS , ARTEMISE,
ALCIBIADE, AMESTRIS,
BARSINE.

ALCIBIADE.

IL fuir , dans quel état cette fuite me laisse ;
Parlons , puis qu'il le faut , surmontons ma
foiblesse,

Madame , vous voyez qu'interdit , étonné,
Je sai que v^{otre} cœur m'a déjà condamné ;
Que brûlant contre moi d'une vive colere.
A peine pour mon sang vous pourroit satisfaire :
Mais si pour un moment v^{otre} esprit adouci,
Sur tout ce que j'ai fair vouloit être éclairci ;
S'il pouvoir sans chagrin consentir à m'entendre,
Peut-être par mes soins....

ARTEMISE.

Je ne veux rien apprendre ;
J'aurois trop de regret , si ma lâche bonté
Un seul moment encor vous avoit écouté ;
Pour un indigne cœur ce seroit trop de gloire ;
De vos égaremens j'ai perdu la memoire.
Et j'aime mieux cent fois ne m'en plus souvenir,
Que de me voir enfin forcée à les punir.
Vous ne verrez en moi ni fureur ni foiblesse :
Mais cependant songez au peril qui vous presse.
Les Ambassadeurs Grecs dans ce même moment

Poursuivent vôt're mort avec empressement ;
 Tout seconde aujourd'hui leur cruelle entreprise,
 Et vous avez perdu le secours d'Artemise.
 Adieu.

S C E N E IV.

P A L M I S , A L C I B I A D E ,
 A M E S T R I S .

A L C I B I A D E .

Quelle fierté ! j'ai dû la pressentir ;
 Mais Palmis suit ses pas , & je la vois sortir.
 Avec la même horreur vous me voyez, Madame ;
 Juste Ciel ! n'est-il plus de pitié dans vôt're ame ?
 Ne verrai-je personne en ces momens affreux
 Prendre quelque intérêt au sort d'un malheureux ?

P A L M I S .

Que me demandez-vous ? que pouvez-vous attendre
 D'une foible pitié qui ne peut vous défendre ?
 Artemise & le Roi brûlent d'un fier courroux ;
 Contre eux , vous le savez , je ne puis rien pour vous.

A L C I B I A D E .

Non , vous ne pouvez rien contre elle & contre
 un Pere,
 Moi-même je ne puis condamner leur colere ;
 Elle est juste , Madame , & bien-tôt l'Univers
 Apprenant quels honneurs ici m'étoient offerts,
 Qu'il n'a tenu qu'à moi d'en jouir & de vivre,
 Approuvera la mort où ce refus me livre ;
 Mais aussi l'Univers instruit de mon secret,

Honoreroit mon sort d'un éternel regret,
S'il savoit qu'insensible aux soupirs d'Artemise,
D'une plus noble ardeur mon ame étoit éprise;
Qu'un Objet que les Dieux ont formé de leurs
mains

Pour attirer lui seul tous les vœux des humains,
Qui confond d'un regard la raison, la prudence,
Que tant d'infortunez aiment sans esperance,
Me contraint de mourir pour ses divins apas;
Madame, en cet état ne me plaignez-vous pas?
Vous détournez vos yeux, je commence à com-
prendre,

Que vous feignez encor de ne me plus entendre;
D'un criminel Amour vôtre cœur irrité,
Cherche à pouvoir douter de ma temerité:
Non, non, n'en doutez point, j'ose le dire encore,
Alcibiade meurt; parce qu'il vous adore,
Et de ses Ennemis ne craint point le courroux,
Puis qu'au moins vous savez qu'il s'immole pour
vous.

Je prevois quelle horreur va fondre sur ma tête,
Je vois qu'à m'acabler vôtre bouche s'apprête;
Mais attendez, Madame, & pour quelques
momens

Daignez suspendre encor vos premiers sentimens
Portez du moins vos yeux sur toute ma conduite.
Forcé de vous aimer, je m'imposai la fuite,
Je m'éloignai du Roi, j'abandonnai la Cour,
Trop content pour tout bien d'emporter mon
Amour:

Vous venez, je vous vois, je ne puis plus me taire.
De mon bizarre sort j'explique le mystère,
Mais je ne parle, hélas! par un dernier effort,
Que dans le même instant où je cours à la mort,
Où je n'ai plus d'espoir, où rien ne peut défendre
Ce sang infortuné que les Grecs vont repandre;
Je vous le sacrifie avec la même ardeur,
Dont les autres Amans recherchent leur bonheur;

Mon cœur en vous aimant n'eut jamais d'autre
envie,

Et se plaint de n'avoir à donner qu'une vie.

P A L M I S.

Je ne puis rassurer mon esprit confondu.

Quel discours ? quelle audace ? ai-je bien enten-
du ?

Un Banni de la Grece à mes yeux se declare ;
Il ne se souvient plus du rang qui nous separe ;
Et sans aucun égard trahissant ma bonté,
Abuse lâchement de ma crédulité.

Comment prétendez vous expier cette offense ?

Une autre avec éclat marqueroit sa vengeance :

Mais un juste mépris vous en punira mieux ;

C'est une peine dûë aux cœurs audacieux :

Il me suffit des maux où le destin vous livre,

Sans que je prenne encor le soin de vous pour-
suivre.

Allez donc , étouffez des soupirs indiscrets,

Et sur tout à mes yeux ne vous montrez jamais.

A L C I B I A D E.

Non , j'atteste des Dieux la grandeur souveraine,

Que vous ne verrez plus cet objet qui vous gêne ;

Il faut vous le cacher ; je vais prendre ce soin.

Dieux cruels ! mon malheur ne peut aller plus
loin.

Je ne vous parle plus de ma funeste flâme,

C'en est fait ; cependant souvenez-vous , Ma-
dame,

Que si dans mes Ayeux je ne vois point de Rois,

J'ai fait connoître au moins mon nom par mes
exploits :

Que si pour vous aimer il faut une Couronne,

Ce n'est pas la vertu , c'est le sort qui la donne :

Qu'enfin s'il n'a pas mis un Sceptre dans ma
main,

Je ne dois pas rougir des fautes du Destin.

Je vous laisse ; il est tems de remplir vôtre attente.

Jamais ma Passion ne fut si violente :
 Mais malgré tout l'Amour dont mon cœur est
 épris,
 Je sens qu'il n'est point fait pour souffrir des
 mépris.

S C E N E V.

PALMIS, AMESTRIS.

A M E S T R I S.

J'Admire cet effort , il me charme , Madame ;
 Achevez , triomphez d'une honteuse flâme.
 Mais quoi , vous soupirez ; faut-il vous attendre ?
 P A L M I S.

Alcibiade , hélas ! me quitte , & va mourir.
 O gloire de mon sang ! ô devoir trop barbare !
 Que de maux , que de pleurs ta rigueur me pre-
 pare !

Qu'il m'en coûtera cher d'avoir crû ma fierté !
 Mais n'ai-je pas trop loin poussé la cruauté ?
 Injuste que je suis ! ma bouche desespere
 Un cœur que l'Amour même a choisi pour me
 plaie.

Quand le mien s'aplaudir & triomphe en secret,
 Je feins de m'offenser de l'aveu qu'on me fait :
 Quand toute ma raison ne me défend qu'à peine,
 La peur de me trahir me rend plus inhumaine.
 C'est à vos seuls conseils , trop barbare Amestris,
 Qu'Alcibiade doit un si funeste prix.

Sans vos cruels avis , loin de votre presence,
 J'aurois eu moins de force & moins de violence.
 Avez vous remarqué , lors que je lui parlois,
 Quel desespoir.... Mais quoi , si je le rapellois,
 Si par des mots plus doux je lui faisois compren-
 dre....

Madame. . .

PALMIS.

Laissez-moi ; je ne veux rien entendre.
 Ne vous oposez plus au penchant de mon cœur ;
 Je veux de ce Heros prevenir le malheur.
 Rompons , rompons le cours de son destin funeste ;
 Qu'il vive , c'est assez , que m'importe du reste ;
 Sauvons-le , s'il se peut ; qu'il aprenne du moins
 Par mes tristes soupirs , par mes plus tendres
 soins,
 Qu'en le desesperant je m'immole moi même ;
 Qu'enfin s'il meurt pour moi , s'il m'adore , je
 l'aime.
 Pensez-vous qu'un Amour , que soutient la vertu,
 Avec tant de rigueur doive être combattu ;
 Qu'un tendre mouvement inspiré par l'estime,
 Puisse être avec raison regardé comme un crime ?
 Ah ! loin qu'un tel Amour ait rien de criminel,
 Qu'il seroit glorieux s'il étoit éternel !
 Si . . .

S C E N E VI.

PALMIS, AMESTRIS,
PHARNABAZE.

PHARNABAZE.

DAignez pardonner à l'ardeur qui m'en-
 flâme,
 Je cherche Alcibiade , il est sorti , Madame ;
 Quel chemin a-t-il pris ? il étoit en ces lieux.

PALMIS.

Je ne fai ; mais quel trouble éclate dans vos yeux ?

Pourquoi le cherchez - vous ? enfin de quelle crainte,

De quel fremissement vôtre ame est-elle atteinte ?

PHARNABAZE.

Madame , il va perir. Dans ce moment le Roi
Aux Ambassadeurs Grecs vient de donner sa foi ,
Il vient de leur livrer le sang qu'ils lui deman-
dent ;

Prêtes à le verser leurs mains déjà l'attendent :
Ces cruels Ennemis par tout vont le chercher,
Et contre leur fureur rien ne peut le cacher ;
Jusques dans ce Palais , sans attentat , sans cri-
me,

Par l'ordre d'Arraxerce ils prendront leur victi-
me ;

Madame , c'en est fait.

PALMIS.

Ah ! coupons le trouver ;

Suivez-moi , Pharnabaze , il faut. . .

PHARNABAZE.

Quoi ?

PALMIS.

Le sauver.

PHARNABAZE.

Vous , le sauver , Madame ? Ciel !

PALMIS.

C'est trop attendre ;

Craignez-vous avec moi d'oser trop entrepren-
dre ,

L'abandonnerez vous à ces Grecs furieux ?

PHARNABAZE.

Moi , Madame ! ah ! plutôt que j'expire à vos
yeux.

Finissons les perils d'un cœur si magnanime.
Regarde qui voudra mon dessein comme un
crime;

Si je puis arracher ce Heros du trépas,
De mon empressement je ne rougirai pas.

Fin du quatrième Acte.



ACTE



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALCIBIADE *seul.*

N E pourrai-je assouvir la fureur qui m'en-
traîne ?

Je cours de tous côtes , & ma recherche est
vaine :

Où sont-ils les cruels contre moi conjurez,

Ces Grecs, ces traitres Grecs de mon sang alterez ?

On dit que dans ces lieux leur troupe divisée

A me donner la mort est enfin disposée ;

Que d'une ardeur égale on les voit me chercher :

Qu'ils viennent , mon dessein n'est pas de me
cacher ;

Mon desespoir répond à leur impatience.

Les Traitres pourront-ils soutenir ma présence ?

Et sera-t-il quelqu'un , parmi ces inhumains,

Qui ne tienne la vie ou l'honneur de mes mains ;

Que mon bras n'ait tiré du milieu du carnage,

Ou sauvé des horreurs d'un funeste esclavage ?

Quels degrez, quels chemins m'ont conduit à la
mort ?

Justes Dieux ! De quels traits marquâtes vous
mon sort ?

Tome I.

M

Quelle diversité de bonheur , d'infortune,
 De pleine confiance , ou de crainte importune ?
 Tantôt comblé d'honneur , & par tout adoré,
 Tantôt chargé de honte , & par tout abhorré,
 Jadis de tous les Grecs le Demon tutelaire,
 Aujourd'hui triste objet de toute leur colere.
 Mais que dis je , haï , méprisé de Palmis,
 Dont j'ai craint les dédains plus que mes Enne-
 mis.

Qui croira que du Ciel l'Arrêt irrevocable
 Ait fait pour un seul homme un sort si peu sem-
 blable ?
 Mais que veut Amintas ?

SCENE II.

ALGIBIADE, AMINTAS.

AMINTAS.

JE vous trouve en ces lieux,
 Je vous revois enfin, j'en rends graces aux Dieux;
 Nous vous cherchions , Seigneur , avec un soin
 extrême,
 Pharnabaze me suit , & Palmis elle-même.

ALCIBIADE.

Palmis ! qu'eutens-je ? ah Ciel !

AMINTAS.

Seigneur , dans un moment
 Vos yeux seront temoins de son empressement ;
 Mais la voici.



SCÈNE III.

ALCIBIADE , PALMIS,
PHARNABAZE , AMESTRIS,
AMINTAS.

PALMIS.

JE viens assurer vôtre vie,
Je viens vous dérober aux fureurs de l'envie.
Cet Ami genereux s'intéresse pour vous,
Jusqu'à braver du Roi l'inflexible courroux.
Ne vous informez point quel mouvement m'inspire :

Adieu , suiez ; Palmis n'a plus rien à vous dire.

ALCIBIADE.

Moi fuir ? ah ! je ne puis pour de malheureux
jours

D'une fuite honteuse emprunter le secours ;
Laissez-moi près de vous malgré le sort contraire
M'applaudir du bonheur de vous voir sans colere.
Quel transport impreveu succede à mon effroi ?
Je puis vous voir sans crime ; ah ! c'en est trop
pour moi.

PALMIS.

Obezissez , craignez de m'irriter encore.

ALCIBIADE.

Cet ordre m'est sacré , Madame , je l'adore ;
Mais ne me pressez plus , c'est un secours trop
vain.

Qui pourroit de ma fuite assurer le chemin ?

PHARNABAZE.

Moi , Seigneur , je le puis ; du moins pour cet
ouvrage,

Quels que soient mes perils , j'ai tout mis en usage.

Déjà sur le Pactole un vaisseau préparé,
Vous offre sur les eaux un chemin assuré ;
Confiez votre vie au vent qui vous appelle,
Montrez vous chaque jour à quelque mer nouvelle :

Sans chercher un azile auprès d'un autre Roi,
Que les Grecs forceroient de vous manquer de foi,

Cachez - lui votre fort ; nos soins dans votre absence,

Agiront près du Roi , prendront votre défense ;
Et peut-être qu'un jour vous reverrez ces lieux
Triomphant & chargé de noms plus glorieux ;
Vous savez vers le Port une secrète issue
Dont la route à vos Grecs n'est pas encor connue,
Je vais vous devancer : vous suivi d'Amintas,
Secoudez mon projet, & marchez sur mes pas :
Ne vous étonnez point , si l'on vient vous surprendre,
Vous me verrez bien-tôt voler pour vous défendre.

SCÈNE IV.

PALMIS , ALCIBIADE,
AMESTRIS , AMINTAS.

A L C I B I A D E.

ARrêtez ; il me laisse. Ami trop généreux,
Pourquoi vous chargez-vous du sort d'un malheureux ?

Madame , permettez que je désobéisse ;
Voulez-vous que pour moi Pharnabaze perisse,

Ou du moins qu'il s'expose à tomber de son rang ?
 Ah ! puissai-je plutôt voir couler tout mon sang ?
 Aussi bien pensez-vous que je puisse survivre
 A l'absence mortelle où la fuite me livre ?
 A souffrir le trépas mon cœur s'est préparé ;
 Mais, Madame, ce cœur triste , désespéré,
 Ne peut porter ailleurs le feu qui le dévore ;
 Ne vous souvient-il plus que ce cœur vous adore ?
 Que sans cesse vers vous tous mes vœux impo-
 rez....

P A L M I S.

Finissez ce discours. On vous attend : partez ;
 Contraignez un Amour qu'il faut que je déteste,
 Et qui ne peut avoir qu'une suite funeste ;
 Ma gloire m'en prescrit l'indispensable loi,
 Artaxerce est mon Pere, & vous n'êtes pas Roi :
 Ce vous doit être assez dans ce moment terrible,
 De voir qu'à vos perils je me montre sensible ;
 Je vous dirai bien plus, pour flater vos douleurs,
 L'état où je vous voi me coûtera des pleurs ;
 Et malgré les efforts de mon ame offensée,
 J'en garderai long-tems la funeste pensée.

A L C I B I A D E.

Madame....

P A L M I S.

Rassurez mes esprits allarmez,
 Ne me répliquez point, fuyez si vous m'aimez.

A L C I B I A D E.

Helas !



SCENE V.

PALMIS, AMESTRIS.

PALMIS.

Ciel ! prends-en soin ! où me vois-je reduite ?
 Je ne puis partager les perils de sa fuite.
 Cruel devoir ! je suis tes ordres absolus.
 Magnanime Heros , je ne te verrai plus ;
 Tu cours au gré du sort , des flots & de Neptune,
 Traîner l'affreux débris d'une illustre fortune ;
 Les vents vont pour jamais t'emporter loin de
 moi ;
 Je te jure du moins de ne penser qu'à toi.
 Fatigué de la Cour du plus grand Roi du monde,
 Mon cœur impatient va te suivre sur l'onde ;
 Mes soupirs enflâmez après toi vont voler
 Jusqu'à l'heureux instant où prompte à m'acabler
 Une mort favorable à mes desirs offerte
 Arrêtera les pleurs que je donne à ta perte.

SCENE VI.

PALMIS , ARTEMISE,
AMESTRIS, BARSINE.

ARTEMISE à Barsine.

JE la voi , pénétrons les secrets de son cœur,
 Puis je vous demander quelle injuste douleur.

Quel transport imprévu , quelles vives allarmes,
 Madame , de vos yeux ont fait couler des larmes ?
 Fille du plus puissant , du plus juste des Rois,
 Cent Monarques jaloux attendent vôtre choix ;
 Unique & digne objet de l'amour d'un tel Pere,
 Une superbe Cour vous sert & vous revere ;
 Quand tout conspire ensemble à vos vœux les
 plus doux,
 Est-il quelque chagrin qui passe jusqu'à vous ?

P A L M I S.

Madame , je n'ai point de sujet de tristesse.

A R T E M I S E.

Pourquoi me cachez-vous la douleur qui vous
 presse ?

Jusques à ce moment vous ne me celiez rien,
 Et l'Amitié joignoit vôtre sort & le mien.
 Aujourd'hui de vos pleurs vous faites un mystere.
 Je ne vous presse plus , c'est à moi de me taire ;
 Mais , Madame , souffrez que j'ose m'informer
 D'un Proscrit dont le sort peut encor m'allarmer.
 Tantôt , quand je l'ai fui , vous êtes demeurée,
 Comment vous êtes-vous d'avec lui séparée ?
 Quels étoient ses discours ? A-t-il justifié
 Les criminels refus qui l'ont sacrifié ?
 On dit même qu'ici vous venez de l'entendre ;
 Vous vous troublez : voilà ce que je veux apren-
 dre ;

Et sans chercher encor de nouvelles raisons,
 Ce trouble où je vous vois éclaircit mes soupçons.
 De l'orgueil de mon Sang reprenons les maxi-
 mes ;

D'un perfide Etranger punissons tous les crimes :
 C'en est un que sa mort ne sauroit reparer,
 D'avoir pu sans Amour me faire soupçonner.
 Que me sert qu'à la Grece Artaxerce le livre ;
 C'est pour mes intérêts qu'il doit cesser de vivre.
 Vous , Madame , craignez l'impatient courroux
 D'un Pere justement irrité contre vous.

Moi, Madame !

ARTEMISE.

Comment. O Ciel ! que vais je faire ?

Quoi donc , en un moment à moi - même contraire,

Je vais perdre un Heros que j'ai tant protégé,
De tant d'autres malheurs par le sort affligé ?
Par un motif honteux je deviens inhumaine,
Et jusques sur Palmis je veux porter ma haine ?
S'ils n'ont pû résister au penchant de leur cœur,
Quel crime ont-ils commis digne de ma fureur ?
Et quoiqu'un fol Amour encor me persuade,
M'étoit-il plus permis d'aimer Alcibiade ?
Ouvre les yeux enfin, foible Artemise, voi
Quel opprobre à jamais va réjaillir sur toi,
Hier encore tes jours couloient dans l'innocence,
Ton cœur ne connoissoit ni coutroux ni vengeance,

Tu n'aurois pû former , sans tressaillir d'horreur,
Un seul de ces projets qu'enfante ta fureur ;
Regarde où te conduit l'ardeur d'être vangée,
Malheureuse, & combien un jour seul t'a changée.
Madame, pardonnez à mon égarement ;
Ma honte, ma douleur suffit pour mon tourment.
Et toi, perfide Amour, qu'à jamais je deteste,
Terrible Passion , penchant vraiment funeste,
Ne faut-il qu'un moment à ton cruel poison,
Pour bannir la vertu, pour troubler la raison ?
Laisse-moi, je reprends l'empire de mon ame ;
Si j'ai pû m'égarer par une indigne flâme,
Je montrerai bien-tôt par des soins éclatans,
Que du moins mon erreur n'a pas duré long-tems.



SCÈNE VII.

ARTAXERCE , PALMIS,
ARTEMISE, AMESTRIS,
BARSINE.

ARTAXERCE à *Artemise*.

J'Ai prononcez, Madame, & vous serez vengée;
A punir un ingrat ma gloire est engagée ;
Ma pitié désormais ne sauroit l'épargner,
Sans rompre le Traité que je viens de signer ;
Ce jour éclairera cette mort legitime ;
Les Grecs impatiens poursuivent leur Victime,
Et dans ces mêmes lieux témoins de ses mépris,
Cet infidèle cœur en recevra le prix.
Son adresse ne peut le cacher à leur vûë ;
Ici de tous côtez leur troupe est répandue ;
Il n'est point de passage, il n'est point de détour,
Que leurs yeux irrités n'observent tour à tour.
Jamais contre un Tyran des Peuples en furie
N'ont montré tant de haine & tant de barbarie,
Que contre ce Proscrit , autrefois leur appui,
Ces mortels Ennemis en font voir aujourd'hui.
Mais quoi ! vous fremissez ; craignez-vous de
m'entendre ?

ARTEMISE.

Au prix de tout mon sang je voudrois le défendre.

Oui , Seigneur , revoquez un ordre trop cruel ;
Sauvez Alcibiade ; il n'est point criminel.

M 3

Vous apprendrez un jour toute sa destinée;
 Elle est, n'en doutez point, assez infortunée,
 Pour meriter de vous un reste de pitié:
 Au nom de mes Ayeux & de vôtre Amitié,
 Hâtez-vous, & des Grecs prevenez la vangeance.

ARTAXERCE.

O Ciel ! de ce discours que faut-il que je pense ?
 J'ai crû voir dans vos yeux les plus vives fureurs,
 Cependant je n'y vois que les plus tendres pleurs.
 Un Banni de la Grece ose braver la Perse,
 Il méprise les dons, l'Amitié d'Artaxerce,
 Il refuse la main que vous lui presentez,
 Et pour ses jours encor vous vous inquietez ?
 Quel mouvement secret, quelle force invincible,
 A tant d'affronts reçus peut vous rendre insens-
 sible ?

Avez-vous oublié l'orgueil de vôtre Sang,
 Et tous les fiers devoirs qu'exige vôtre Rang ?
 Mais quoi, tous mes efforts, tant de raisons
 pressantes,
 Contre un lâche Ennemi deviennent impuissan-
 tes ?

SCENE VIII.

ARTAXERCE, PALMIS,
 ARTEMISE, AMESTRIS,
 BARSINE, MEMNON.

MEMNON.

S Eigneur, Alcibiade attend près de ces lieux;
 Il demande à vous voir.

Qu'entens-je , justes Dieux !
Puis-je.... Mais quel objet se présente à ma vûe.

SCENE DERNIERE.

ARTAXERCE, ALCIBIADE,
PALMIS , ARTEMISE,
PHARNABAZE , AMESTRIS,
BARSINE , MEMNON.

A L C I B I A D E.

Laissez-moi , Pharnabaze ; en vain vous me
priez :

Je veux voir Artaxerce , & mourir à ses pieds.
Ah ! Seigneur , vous voyez au gré de vôtre envie
Qu'une sanglante mort va terminer ma vie.
Je fuiois de ces lieux ; les Grecs l'ont remarqué,
Et pleins de leur fureur d'abord m'ont attaqué ;
Tous mes efforts n'ont pû m'assurer le passage :
Le fidele Amintas , Victime de leur rage,
Est mort en combattant. Par tout envelopé,
Et dans ce même instant d'un trait mortel frappé,
Je tombois dans leurs mains sans le bras secou-
rable

D'un Ami trop soigneux des jours d'un misérable.
Pharnabaze , Seigneur , près de nous arrivé,
Avec quelques Soldats de leurs mains m'a sauvé ;
Daignez lui pardonner sa genereuse audace ;
Je viens à vos genoux vous demander sa grace ;
Ne la refusez pas à mes soupirs mourans,
Et jugez de mon cœur par ce soin que je prens.

(à *Palmis*)

Madame , c'est à vous qu'en mourant je m'adresse.

Voyez quel est le prix qu'a reçu ma tendresse ;
D'un Amour sans espoir le tyrannique effort
A plus fait contre moi que les Grecs ni le sort.

A R T A X E R C E.

Ah ! que m'apprenez-vous ?

A L C I B I A D E.

Je parlai. Sa colere

Fut le prix malheureux d'un Amour temeraire.
Si jè n'ai pû prétendre à recevoir sa foi.
Quels biens possédez vous qui soient dignes de moi ?

Et que peut pour un Grec le plus grand Roi du monde.

Quand sur la Liberté nôtre bonheur se fonde ?
Je meurs enfin La mort m'épargne la douleur
De ne pouvoit pour vous exercer ma valeur,
De voir la Grece un jour ou troublée ou soumise,

Et sur tout d'être ingrat aux bontez d'Artemise.

(*Pharnabaze le soutient.*)

C'en est fait, je succombe , & mon sort est trop beau ;

La gloire m'a suivi jusques dans le tombeau.
Je triomphe , & pour moi le trépas a des charmes,

Puis que je vois vos yeux me donner quelques larmes,

Et m'honorer enfin d'une noble pitié.

(à *Pharnabaze.*)

Vous pour dernier effet d'une illustre Amitié,
Otez-moi de ces lieux pour sauver ma constance;
Elle craint ces objets , & cede à leur présence.
Pour remplir mon destin sans en être abattu,
Je sens que j'ai besoin de toute ma vertu .

A R T E M I S E.

Quels malheurs , justes Dieux !

TRAGÉDIE.
PALMIS.

277

Fortune impitoyable !

Il expire.

ARTAXERCE.

Je voi que ce coup vous acable :
Mais loin de condamner de si justes douleurs,
Je suis prêt avec vous de repandre des pleurs.

FIN.





PHOCION,
TRAGÉDIE.



A C T E U R S.

PHOCION, General des Atheniens.

AGNONIDE, autre General d'A-
thenes.

CHRISIS, Fille de Phocion.

ALCINOUS, Fils d'Agnonide,
Amant de Chrisis.

DIONE, Confidente de Chrisis.

LICAS, Gouverneur d'Alcinoüs.

CLITUS, Capitaine Athenien,

ARCAS, autre Capitaine Athenien,

GARDES.

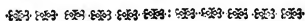
*La Scene est à Athenes, dans le Palais
de la Republique.*





PHOCION,

T R A G E D I E.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CHRISIS, DIONE, LICAS.

CHRISIS.

E H bien Licas, eh bien, puis-je voir Agnonide?

L'avez-vous informé du dessein qui me guide?

Sait-il que pour mon Pere une juste terreur
Acable mes esprits; & déchire mon cœur?
Et qu'un ordre cruel m'empêchant de le suivre,
Au comble des horreurs son absence me livre?

Madame, par mes soins Agnodine est instruit
 De l'état déplorable où le sort vous réduit;
 Votre douleur le touche, & prêt à vous entendre,
 Il viendra dans ces lieux où vous pouvez l'at-
 tendre.

S C E N E II.

CHRISIS, DIONE.

C H R I S I S.

Quel accueil, quel discours, quel change-
 ment, grands Dieux!
 Puis je me méconnoître? & suis-je dans ces
 lieux,
 Où mon Pere en ses mains tenant le sort d'A-
 thenes,
 Signala l'équité de ses Loix souveraines?
 Sont-ce ces mêmes Murs & ce même Palais,
 Où l'heureux Phocion meditoit ses projets;
 Qui marquant chaque jour son zele & sa sagesse,
 Firent l'étonnement & l'honneur de la Grece?

D I O N E.

Madame....

C H R I S I S.

Tu le vois, mille objets menaçans,
 Confirment à l'envi les chagrins que je sens;
 Ces indignes enfans de nôtre Republique,
 Que mon Pere toujours éloigna de l'Attique,
 Amas presque infini d'esclaves, d'étrangers,
 Ne m'exposent-ils pas à de nouveaux dangers?
 Ces Gauls qui jadis s'ouvrant à mon passage,
 Me rendoient en tremblant un legitime hom-
 mage,

Aujourd'hui ne m'offrant que des yeux ennemis,
Après de longs efforts, m'ont à peine permis
De venir jusqu'ici faire parler mes larmes ;
Pour fléchir un Tyran, trop impuissantes armes.

D I O N E.

C'est ce Tyran lui seul dont les lâches projets
Ont troublé de vos jours le bonheur & la paix ;
Jaloux de Phocion, sa parricide envie,
Attaque également & sa gloire & sa vie :
Il poursuit un Heros jusqu'ici tant vanté,
Un Heros que la Guerre a toujours respecté,
Un Heros....

C H R I S I S.

Ah ! finis cet éloge inutile,
Reserve ces discours pour un tems plus tran-
quille ;

Et loin de retracer sa gloire & ses vertus,
Songe que ce Heros peut-être ne vit plus,
Que Gassander aigri par les Tyrans d'Athenes,
Ou le livre à la mort, ou le charge de chaînes,
Ingrats Atheniens, pourrez-vous le souffrir ?
Ah ! marchez sur ses pas ; & pour le secourir
Dans les murs de Pellé hâtez-vous de repandre
Vôtre sang, que son bras fut tant de fois dé-
fendre ;

Et toi, barbare Auteur de nos communs mal-
heurs,

Toi, dont l'Ambition fait couler tous nos pleurs,
Agnodine, previen les maux de ta Patrie,
En sa faveur du moins calme ta barbarie ;
Souvien-toi que ce Chef, dont tu proscris les
jours,

Contre tout l'Univers nous défendit toujours,
Qu'Athenes va tomber, si ta haine l'opprime,
Et vanger en tombant cette grande victime.

D I O N E.

Et qui peut se flater que ce Tyran plus doux,
Reconnoîtra son crime, & suspendra ses coups ?

Madame , à ce retour je voi peu d'aparence ;
 Esclave de son rang , & fier de sa puissance,
 Nous le verrons plutôt , par de nouveaux forfaits,
 Avancer chaque jour ses infames projets.
 Mais tandis que sa haine , injuste & sanguinaire,
 Détruit la Republique , & poursuit vôtre Pere,
 Son Fils , du moins , son Fils , le jeune Alcinoüs,
 Vous force en même tems d'admirer ses vertus.
 Je ne puis oublier avec quelle assurance,
 Du fidelle Licas trompant la vigilance,
 Il suivit Phocion , & courut partager
 De son sort incertain la gloire & le danger.
 Pouvez-vous. . .

CHRISIS.

Sa vertu digne d'être estimée,
 Par ce noble dessein me fut trop confirmée;
 Il vient dans le moment que mes premiers
 malheurs
 Livroient mon ame en proie aux plus vives dou-
 leurs ;
 Madame , me dit-il , la fortune contraire
 Au plus grand des perils expose vôtre Pere ;
 C'est le mien qui le livre aux mains de Cassander,
 Dont la haine barbare ose le demander ;
 Je ne viens point ici , par un lâche artifice,
 De cet ordre funeste excuser l'injustice ;
 Non , je viens en mêlant mes pleurs à vos soupirs,
 Du moins par quelque espoir flater vos déplaisirs.
 Je pars malgré la loi du Peuple & de mon Pere,
 Je me dérobe aux soins d'un Gouverneur severe :
 On poursuit Phocion , je vole à son secours ;
 Au destin qui l'attend j'exposerai mes jours.
 Trop heureux si mon sang versé pour sa querelle
 Le rend à vôtre amour, & vous prouve mon zele !
 Tels furent ses discours , & ses derniers adieux ;
 Et dans le même instant s'éloignant de mes yeux,
 Il me fit concevoir une foible esperance,
 Et partit assuré de ma reconnoissance.

D I O N E.

Mais , Madame , est-ce assez , & ne croyez-vous pas,

Qu'adorateur secret de vos divins apas,

Quand pour vos intérêts il court tout entreprendre,

Il se propose un prix qu'il a droit de prétendre ?

C H R I S I S.

Dione , que dis-tu ?

D I O N E.

Que son Amour pour vous
Merite en sa faveur des sentimens plus doux.

C H R I S I S.

Hélas ! crois-tu qu'il m'aime ?

D I O N E.

En doutez vous encore ?
Ses yeux n'ont-ils pas dit que son cœur vous
adore ?

Ses regards , ses soupirs au défaut de sa voix,

Du feu qui le consume ont parlé mille fois ;

Vous l'avez vû vous-même , avouez-le , Madame.

C H R I S I S.

Faut-il te faire voir jusqu'au fond de mon ame ?

J'ai crû m'apercevoir dans tous nos entretiens,

Que ses timides yeux trembloient devant les
miens ;

Que son esprit confus & sa bouche incertaine,

Tandis qu'il me parloit , ne s'exprimoit qu'à
peine ;

J'ai même , le voyant interdit , inquiet,

Senti , je l'avouïrai , quelque trouble secret ;

Dione , je ne puis t'en dire davantage ;

J'ignore des Amans les soins & le langage ;

Sur ce que j'ai crû voir je n'ose m'arrêter.

Quoi qu'il en soit enfin j'en veux toujours douter ;

Eloignons ces objets de ma triste pensée.

Grands Dieux ! préservez-moi d'une ardeur insensée.

Mon cœur d'assez de maux est troublé chaque jour,

Sans qu'il éprouve encor les tourmens de l'Amour.

D I O N E.

Pourquoi vous formez-vous de si tristes allarmes ?

C H R I S I S.

Non , ces plaisirs parfaits , ces doux transports
ces charmes,

Que l'Amour fait sentir aux cœurs qu'il a choisis,
Ne sont point destinez à celui de Chrisis ;

Le sort me persecute avec trop de constance ,

Pour permettre.... Mais , Dieux ! nôtre Ennemi
s'avance.

S C E N E III.

C H R I S I S , A G N O N I D E ,
D I O N E , C L I T U S .

C H R I S I S .

E Nfin pour vous parler j'obtiens quelques
momens ,

Vos Gardes sont touchez de mes gémissemens ,

Ils ne m'oposent plus de funeste barrière ;

Mais aucun ne m'apprend le destin de mon Pere.

Que fait-il , ou plutôt par quelle injuste loi

Soumettez-vous la vie aux caprices d'un Roi ,

Dont le rang odieux & l'orgueil tyrannique

N'eurent jamais de droit sur cette Republique ?

Quel crime a donc commis ce Chef infortuné ?

De quelles trahisons l'avez-vous soupçonné ?

A-t-il sacrifié , par de secretes haines,
Aux faveurs des Tyrans la liberté d'Athenes ?
Comptez , examinez les jours de ce Heros,
Vous n'y découvrirez que de nobles travaux ;
Qu'une vertu sans cesse à nos yeux confirmée,
Et dont la pureté passe la renommée.

A G N O N I D E.

Madame , je le vois , vôtre aveugle douleur,
Du sort de Phocion m'impute le malheur :
J'oublierai toutefois cette cruelle injure,
En faveur des transports qu'inspire la nature.
Il ne faut qu'un moment pour vous desabuser,
Et détruire l'erreur qui vous fait m'acuser.
Madame , ai-je trahi la severe justice ?
Ai-je seul ordonné que Phocion perisse ?
Tout le Peuple en fureur a conspiré sa mort,
Et nommé Cassander Arbitre de son sort.
Vous savez que ce Roi , successeur d'Alexandre,
Contre la Republique alloit rour entreprendre.
Deux fois loin de ces Murs Nicanor repoussé,
Et du Port de l'irée avec honneur chassé,
De ce Roi contre nous allume la colere ;
Il impute sa fuite aux soins de vôtre Pere :
Athenes toutefois l'acuse hautement
D'avoir pour sa défense agi trop lentement ;
Ainsi livré tout seul à la haine commune,
Ai-je pû l'attacher à sa triste infortune ?
Ai-je pû le sauver & prevenir vos pleurs,
Pour faire sur l'Etat tomber tous ses malheurs ?
Non , Madame , & mon Fils Alcinoüs lui-même,
Ce Fils qui m'est si cher par sa vertu supreme,
Par mon ordre à mes yeux periroit aujourd'hui,
S'il faloit prononcer entre Athenes & lui.

G H R I S I S

Puissent les Dieux vangeurs me prendre pour vic-
time,
Si j'ose condamner cette noble maxime ;
J'en connois la justice , & Phocion cent fois

M'en fit dans ses leçons la plus sainte des loix ;
 Si sa mort à l'Etat eût été nécessaire,
 Vous deviez quelque tems la laisser volontaire,
 Et voir si son grand cœur lâchement dementi,
 Auroit pû balancer à prendre son parti.
 Ah ! que dans cet état sa Victoire dernière
 Eût dignement fini son illustre carrière !
 Dans les murs de Pellé nous l'eussions vû voler,
 Heureux pour son Pays de pouvoir s'immoler.
 Et moi de sa vertu cherissant la mémoire,
 Consolant ma douleur par l'excez de sa gloire,
 Voyant son nom par tout à jamais reveré,
 En pleurant son trepas je l'autois admiré.
 Mais que, sans l'avertir du coup qu'on lui prepare,
 On le livre avec joie aux mains d'un Roi barbare !
 Car je ne compte plus parmi nos Nations
 Tous ces Chefs separez par leurs divisions,
 Ces Grecs qui trop long-tems éloignez de la
 Grece
 Ont succé des Persans la haine & la moleste,
 Ces Grecs qui sous un Roi le plus grand des
 Heros,
 Jusqu'au bout de la Terre ont porté leurs travaux,
 Mais qui l'ayant perdu nous ont trop fait con-
 noître
 Que toute leur giandeur étoit dûë à leur Maître;
 Indignes du haut rang où sa main les a mis,
 Et de donner des loix à ceux qu'il a soumis :
 Sur tout ce Cassander , ce monstre dont l'envie
 De ce Vainqueur du monde a terminé la vie ;
 Et qui par le poison. . .

A G N O N I D E.

Ah ! Madame , arrêtez,
 N'outragez plus ce Prince ; & du moins respectez
 De son nom , de son rang l'auguste caractère.

C H R I S I S.

Eh quoi ! s'il le profane , est-ce à moi de m'en
 taire ?

AG-

TRAGÉDIE. 289

AGNONIDE.

Où , l'on doit ces égards au sacré nom du Roi.

CHRISIS.

Ce nom dans un Tyran n'est plus sacré pour moi.

AGNONIDE.

Appelez-vous Tyran un Prince légitime ?

CHRISIS.

J'appelle un Roi Tyran quand il aime le crime.

AGNONIDE.

Et quel crime , Madame , a commis Cassander ?

CHRISIS.

Celui qui le soutient peut-il le demander ?

AGNONIDE.

Si nous sommes tous deux tels que vous l'osez dire,

Vous flattez-vous encor que Phocion respire ?

CHRISIS.

De vos fureurs les Dieux ont pû le préserver.

AGNONIDE.

Si les Dieux l'ont voulu, leur bras l'a pû sauver ;
Mais rarement les Dieux prodiguent leurs miracles.

CHRISIS.

Leur moindre volonté ne trouve point d'obstacles.

AGNONIDE.

Nous apprendrons bien-tôt qui de nous s'est trompé.

CHRISIS.

Helas ! je cède au coup dont mon cœur est frappé.

Ma fierté ne peut plus soutenir la pensée

Du parricide affreux dont je suis menacée.

Poursui , Tyran , poursui tes barbares desirs ;

De l'excez de nos maux fais tes plus doux plaisirs.

Je voi quelle raison t'intéresse à défendre,

Contre tout l'Univers , l'assassin d'Alexandre.

Tome 1.

N

Les jours de Phocion détruisoient tes projets ;
 Ils vont être le prix de ta servile Paix.
 Peut-être à mes soupirs le Ciel encor propice,
 Malgré tes soins cruels , confondra l'injustice ;
 S'il me refuse enfin le secours de son bras,
 Le secours des mortels ne me manquera pas.
 Je ne m'explique point ; mais si mon Pere expire,
 Il ne mourra pas seul ; & j'ose te prédire,
 Qu'après l'avoir conduit aux horreurs de son
 sort,
 Peut-être autant que moi tu pleureras sa mort.
 Adieu.

S C E N E IV.

AGNONIDE , CLITUS.

AGNONIDE.

Que me dir-elle, & quelle est son attente ?
 Mais non , je ne crains point sa menace impuif-
 fante ;
 Et la foudre aujourd'hui dût-elle m'acabler,
 Dans un si beau chemin je ne puis reculer.
 Il est tems de recueillir l'heureux fruit de mes
 peines ;
 Accablons , cher Clitus , la liberté d'Athenes,
 Hâtons-nous d'accomplir mes glorieux projets,
 Faisons-nous dans ces murs un Trône & des
 Sujets ;
 Et renversant les Loix de cette Republique,
 Rapellons la splendeur des premiers Rois d'Ar-
 tique.

CLITUS.

Mais , Seigneur , songez-vous. . .

J'ai tout examiné.

Je sais que mon projet peut être condamné ;
Que ces timides cœurs dont la prudente adresse,
Sous le nom de vertu , déguise sa foiblesse,
Qui n'osant s'oeuper de soins ambitieux,
Redoutent les perils cent fois plus que les Dieux.
Ces cœurs , dis-je , ennemis de mes desseins su-
blimes,

Leur donneront les noms qu'on donne aux plus
grands crimes :

Mais aussi que diront ceux dont la noble ardeur
Entraîne tous les vœux vers la seule grandeur ;
Qui loin de contracter de basse servitude,
Du soin de commander font toute leur étude,
Et ne pouvant souffrir de Maître ni d'égal,
Gardent l'Ambition jusqu'au terme fatal ?
Ces superbes Mortels me prenant pour exemple,
Dans le fond de leur cœur m'élèveront un Tem-
ple ;

Et soit que le destin me favorise ou non,
Parmi les noms fameux ils compteront mon
nom.

Je t'avouerai pourtant , quelque espoir qui m'a-
nime,

Que j'eus quelque terreur en commençant le
crime ;

D'un violent remords mon cœur fut combattu,
Lors que de Phocion j'attaquai la vertu :
Mais voulant sur mon front placer le Diadème,
Il falloit ou le perdre , ou me perdre moi même,
Pour m'éloigner du Rang que je me suis promis,
Je le crains plus lui seul que tous mes Ennemis.

CLITUS.

Chargé d'ans & de soins dont le nombre l'ac-
cable,

Un seul Homme , Seigneur, est-il si redoutable ?
Et se peut-il enfin. . .

N 2

**PHOCION,
AGNONIDE.**

Eh ! ne conçois-tu pas
Qu'un Homme tel que lui fait le sort des Etats ?
Quoique mille raisons à sa perte m'attachent,
Je lui dois un aveu que ses vertus m'arrachent :
C'est un de ces Mortels que le Ciel quelquefois
Fait naître pour défendre ou rétablir les Loix ;
Un de ces cœurs choisis, de ces heureux génies,
Où les Dieux font briller leurs faveurs infinies,
Que de leur feu divin ils ont soin d'éclairer,
Et qu'un Ennemi même est contraint d'admirer.

CLITUS.

Eh ! faut-il donc, Seigneur, attenter à sa vie ?

AGNONIDE.

Triste effet, cher Clitus, des fureurs de l'envie ?
Avec moins de vertus Phocion sans secours,
Tranquille dans ces Murs eût vu couler ses jours,
Et passé sans peril les plus longues années
Qu'à son obscur destin la Parque auroit données.
Mais loin de rapeller les pressantes raisons
Qui le font immoler à mes justes soupçons,
Etouffons les remords que me cause sa perte,
En songeant quelle gloire à mon Fils est offerte :
Car, Clitus, c'est pour lui cent fois plus que pour
moi,

Que j'aspire à ranger ce Peuple sous ma Loi ;
C'est l'amour de ce Fils digne d'une Couronne,
Qui rassure mon cœur quand le crime l'étonne,
Qui sur tous mes perils me fait fermer les yeux,
Et braver le courroux des Hommes & des Dieux.

CLITUS

Mais, Seigneur, votre Fils par sa fuite imprevu...

AGNONIDE.

Ah ! ne m'en parle plus, ce souvenir me tue ;
Finiſſons un discours qui me glace d'effroi.
J'ignore quel dessein peut l'éloigner de moi ;
Il a surpris Licas, il m'a surpris moi-même ;
Et le soit secondant son fatal stratagème,

Je n'ai pû découvrir le chemin qu'il a pris.
En vain jusqu'à ce jour mes soins l'ont entrepris:
Mais mon cœur affligé reprend quelque espérance;

L'ingrat ne peut long tems tromper la diligence
Des fideles Amis qui vont de Cour en Cour
Le chercher, l'avertir, & presser son retour.
Allons donc pour lui seul consommer mon Ouvrage,

Des cœurs que j'ai gagnez ranimer le courage,
Sur les plus obstinez faire un dernier effort
Par l'espoir du salaire, ou la peur de la mort,
Et m'instruire sur tout si, selon mon envie,
Dans Pellé Phœcion a vû trancher sa vie.

Fin du premier Acte.





A C T E II.

SCENE PREMIERE.

AGNONIDE, CLITUS.

AGNONIDE.

A Proche, vien, Clitus, mes chagrins song
 passez,
 Je voi mes vœux secrets par le Ciel exaucez ;
 Dieux ! avec quels transports mon cœur s'ouvre
 à la joie !

CLITUS.

Eh, quel est le bonheur que le Ciel vous envoie ?

AGNONIDE.

Je viens de recevoir un Billet de mon Fils.

CLITUS.

Ah ! se peut-il...

AGNONIDE.

Licas en mes mains l'a remis.

CLITUS. !

Savez-vous sous quel Ciel Alcinoüs respire ?

AGNONIDE.

Nous l'ignorons encore , on n'a pû, m'en ins-
 truire ;

Ce n'est que par les soins d'un Esclave inconnu
 Que cet heureux Ecrit jusqu'à nous est venu.

Mais mon Fils vit enfin ; & bien-tôt sa presence
Doit remplir en ces lieux ma plus chere esperan-
ce ;

Vous me l'avez sauvé , grands Dieux , c'en est
assez.

Ecoute cependant ces mots qu'il m'a tracez.

(Il lit.)

*Ne me regardez point comme un Enfant rebelle,
Seigneur , un soin pressant loin d'Athenes m'appelle ;
La gloire l'autorise ; excusez un dessein,
Que l'Univers entier voudroit combattre en vain :
Si contre moi ma fuite arme vôtre colere,
Bien tôt par mon retour j'irai vous satisfaire ;
Et chercher , sans vouloir forcer vos sentimens,
La peine de mon crime , ou vos embrassemens.*

(Il continuë.)

Tu vois par son respect , tu vois par sa promesse,
Que son empressement repond à ma tendresse :
Cependant ctoitas-tu qu'en ce même moment
Je rends graces aux Dieux de son éloignement ?
Autant que son départ m'a fait sentir d'allarmes,
Autant son prompt retour peut me coûter de
larmes.

N'en doute point , je crains qu'un destin mal-
heureux

Ne le ramene ici plutôt que je ne veux.

CLITUS.

D'un pareil sentiment je chetche en vain la cause.

AGNONIDE.

Clitus , dans le dessein que mon cœur se pro-
pose,

Prêt d'opprimer l'Attique , & de donner des Loix
A des Peuples nourris dans la haine des Rois ;
Avant que d'exercer un pouvoir legitime,
Il faudra l'assurer par plus d'une Victime,
Et porter la rigueur jusqu'à la cruauté,
Contre les Ennemis de mon Autorité ;
Proscrire , sans égard ni de vertu ni d'âge,

Des Citoyens trop fiers pour souffrir l'esclavage,
 Dont le bras à toute heure armé pour me punir,
 Si je ne les perdois, pourroit me prevenir :
 Dans ce tumulte affreux qu'exciteront mes armes,
 Dans ces proscriptions, ces combats, ces aïlarmes,
 Mon Fils pourroit tomber ; & je perdrois en lui
 Le bonheur de mes jours, mon espoir, mon apui.
 Je ne veux point enfin que le Sceptre d'Athènes
 Le rende comme moi l'objet de tant de haines :
 Chargé seul des forfaits qu'il me coûte à gagner,
 A ce Fils innocent je les dois épargner,
 Et le faire passer dans ses mains vertueuses,
 Tel que jadis, sortant de ses courses fameuses,
 L'invincible Thesée, arrivé dans ces lieux,
 Le reçut de son Pere à la face des Dieux.

CLITUS.

J'admire pour ce Fils vos soins & vos tendresses.
 Mais Cassander, Seigneur, tiendra-t-il ses promesses ?

Etes-vous assuré d'obtenir son secours ?

Enfin de Phocion tranchera-t-il les jours ?

Je crains que la pitié malgré vous ne l'arrête.

AGNONIDE.

Non, son apui m'est sûr, & ma Victime est prête.
 Mais quand il manqueroit à ce qu'il m'a promis,
 A d'autres défenseurs mon destin est remis.
 Demetrius, Cratere, Antigonus, Eumene,
 Hazarderont pour moi leur grandeur souveraine;
 Constans à soutenir mes droits & mon dessein,
 Ils paroîtront bien-tôt les Armes à la main,
 Et porteront ici cette sanglante Guerre,
 Dont leur bras fait rougir la moitié de la Terre.
 Pour Phocion, ses jours ne sauroient m'échaper ;
 Si Cassander l'épargne, & craint de le fraper,
 J'espère que le Peuple, armé contre sa vie,
 Viendra me demander qu'elle lui soit ravie.
 J'excite contre lui ses fureurs chaque jour ;
 Je lui rendrai fatal l'instant de son retour.

Pour aigrir contre lui ce Peuple impitoyable,
 Je le fais souvenir de ce jour déplorable,
 Où Nicanor fut prêt de nous assujettir,
 Tandis que Phocion , loin de nous avertir,
 Condamnant nos soupçons contre ce temeraire,
 De ses trompeurs sermens vantoit la foi sincère;
 Et lui donnant le tems d'avancer ses projets,
 Craignoit en l'attaquant de violer la Paix.
 Voilà par quels chemins je prepare sa perte;
 Et si j'en puis saisir l'occasion offerte,
 Quel comble à mon bonheur de le voir expirer
 Dans cette même place , où prompt à l'honorer,
 Nos Citoyens jadis par des cris de Victoire,
 Celebroient à l'envi ses vertus & sa gloire!
 Mais sa Fille paroît. Je crains de lui parler;
 De nouveaux déplaisirs je n'ose l'acabler:
 Laissons-la de ses maux acuser la Fortune,
 Sortons , & prevenons une plainte importune.



SCENE II.

CHRISIS, DIONE.

CHRISIS.

ARrêrez Il me fuit , & ne m'écoute pas ;
Je ne sai quel dessein precipite ses pas.
Quel trouble me saisit ? que faut il que je pense
De ce soin qu'il a pris d'éviter ma presence ?
Juste Ciel ! de mon Pere a-t-il appris le sort,
Et ne s'éloigne-t-il que pour cacher sa mort ?
Dione , c'en est fait , leur rage est assouvie.

DIONE.

Nen , Madame , l'Amour vous repond de sa vie,
Fiez-vous à ses soins ; ne vous souvient il plus
Du départ , des sermens du jeune Alcinoüs ?
Sa valeur vous promet un succez moins contraire .

CHRISIS.

Ah Dieux ! sur quelle foi me dis-tu que j'espere ?
Alcinoüs peut il en de barbares lieux
S'oposer aux desseins d'un Roi victorieux,
Et renverser les loix de son pouvoir suprême,
Qu'en hazardant ses jours , & se perdant lui-même ?

Helas ! il a peri , sans sauver Phocion ;
Et pour redoublement à mon affliction,
Athenes par leur mort est à jamais privée
De toute la vertu qu'elle avoit conservée.

DIONE.

Mais songez....

CHRISIS.

Mon destin ne peut être adouci.

DIONE.

Alcinoüs....

Eh bien !

DIONE.

Madame , le voici.

SCÈNE III.

ALCINOUS, CHRISIS,

DIONE.

CHRISIS.

DE quel étonnement , grands Dieux ! suis-je
frapée ?

Est-ce vous que je vois ? ne suis-je point trom-
pée ;

Ah , Seigneur ! dissipez le trouble de mon cœur ;

Venez-vous augmenter ou finir mon malheur ?

Découvrez-moi mon sort : reverrai-je mon Pere ?

A-t-il d'un Roi barbare évité la colere ?

Puis-je enfin me flatter de son heureux retour ?

ALCINOUS.

Madame , en doutez-vous , puis que je vois le
jour ?

Croyez-vous que soigneux de garantir ma tête,

J'aurai vû sur lui seul éclater la tempête,

Et son sang à mes yeux lâchement repandu ,

Sans que parmi ses flots le mien fût confondu ?

Non , Madame ; jaloux de défendre sa vie,

Sa perte de la mienne auroit été suivie ;

Et du moins vous contant son déplorable sort,

On vous auroit conté l'Histoire de ma mort,

Mais grace à sa vertu , grace aux Dieux tutelai-
res,

Mes soins pour le sauver n'étoient pas nécessaires;
Et la fin de ce jour va l'offrir à vos yeux
Vangé des noirs desseins de tous ses envieux.

C H R I S I S.

Ce changement soudain , cette joie imprévue
Jette un trouble nouveau dans mon ame éper-
duë ;

Et ma foible raison , mes esprits languissans
Ne sauroient résister au plaisir que je sens.
Quoi , vos soins genereux n'ont point trouvé
d'obstacle ?

Mais ne me cachez plus par quel heureux mira-
cle

Mon Pere m'est rendu ; qui me l'a conservé ?

A L C I N O U S.

Je vous l'ai déjà dit ; sa vertu l'a sauvé.
Sa fierté , sa sagesse & l'éclat de sa vie
Ont désarmé le bras qu'avoit armé l'envie ;
Vous devez à lui-même un si parfait Heros,
Et lui seul s'est donné la vie & le repos.
O Ciel ! que ne peut point sur le cœur le moins
juste

L'intrepide regard , & la présence auguste
D'un Mortel , dont les jours , ménagés par les
Dieux,

Sont pleins de nobles soins & de faits glorieux ?

Madame , Cassander enflammé de colere,
Au milieu de sa Cour fit traîner vôt're Pere.
Le supplice étoit prêt. De barbares Soldats
Attendoient le signal marqué pour son trépas.

Devant ce Tribunal Phocion se presente ;
Et loin de faire entendre une voix suppliante,
Tel que dans les périls se montrent les Heros,

A ce Prince superbe il adresse ces mots :

Cassander , je ne sai quelle fureur t'anime,
Par quel droit pretens-tu me choisir pour Victime ?
Mon Pays par mes soins s'est long-tems défendu,
J'ai reculé sa chute autant que je l'ai dû ;

Loïn de me repentir de ce fameux ouvrage,
 Que n'ai je pour sa gloire encor fait davantage ?
 Que n'ai-je pû ranger la Grece sous ses Loix,
 Et détruire l'orgueil & l'empire des Rois !
 Voilà mes sentimens , je ne veux plus les taire,
 Et ne m'attache point à calmer ta colere.
 Verse , pour me punir , si je t'ose offenser,
 Ce reste de mon sang que l'âge alloit glacer :
 Mais songe pour le moins , quand tu vas le re-
 pandre,
 Qu'il fut jadis sacré pour le grand Alexandre ;
 Que ce Roi , qui du Monde a conquis la moitié,
 Après m'avoir connu , m'offrit son Amitié,
 Et m'en fit confirmer les premiers temoignages
 Par d'honorables soins & de précieux gages.
 Je ne te dis plus rien ; frappe , perce ce cœur
 Rempli pour ses devoirs de la plus vive ardeur ;
 Et donne à l'Univers , par ce noir sacrifice,
 Un exemple éclatant d'horreur & d'injustice,
 Tandis que par les miens trahi , persecuté,
 J'en donne un de constance & de fidelité.

CHRISIS.

O force plus qu'humaine ! ô merveilleux cou-
 rage !

ALCINOUS.

Cassander étonné d'entendre ce langage,
 De mouvemens divers en secret combattu,
 Et forcé malgré lui d'admirer sa vertu :
 Va , lui dit-il , reçois le jour que je te laisse,
 Sois toujours l'ornement & l'honneur de la
 Grece :
 Plus pénétré d'estime encor que de pitié,
 Je me fais un bonheur d'avoir ton Amitié,
 Ne la refuse pas , c'est un Roi qui te prie ;
 Et libre , va revoir & servir ta Patrie.

Ainsi de mes ennuis le cours est terminé.

ALCINOÛS.

Et moi plus que jamais à souffrir condamné :

Je freinis des malheurs que le sort me présente ;

Vôtre infortune cesse. & la mienne s'augmente :

Trop digne d'exciter vôtre compassion,

Je suis plus malheureux que n'étoit Phocion.

CHRISIS.

Vous, Seigneur ? quel malheur peut troubler
vôtre vie ?

ALCINOÛS.

Helas, Madame, hélas ! faut-il que je le die ?

Cet aveu dangereux, loin de me soulager,

Dans un gouffre nouveau peut encor me plon-
ger.

Toutefois dûit ma peine en devenir plus rude,

Elle me plaita mieux que mon incertitude.

Mais quoi, près d'expliquer le malheur de mon
sort,

Mon courage abattu succombe à cet effort ;

Je commence un discours, qu'après je desai-
vouë,

Et ma langue interdite à regret se denouë.

C'est vous en dire assez : mes esprits éperdus,

Mes regards incertains, mes soupirs confondus,

Ce long saisissement, ma surprise soudaine,

Cette source de pleurs que je retiens à peine,

Et la crainte sur tout d'aigrir vôtre courroux ;

Tout ne vous dit-il pas que j'expire pour vous ?

CHRISIS.

Ah, Seigneur !

ALCINOÛS.

Cet aveu ne doit point vous surprendre,

Madame, & dès long-tems vous deviez vous
attendre

A voir un jour enfin éclater cette ardeur,

Que jusqu'à ce moment j'ai caché dans mon cœur ;

Mais que déjà cent fois vous auriez dû connoître,

Si vous songiez aux feux que vos beaux yeux font naître.

J'ai vû le premier jour , sans vouloir me flatter,
Quelles difficultez j'avois à surmonter :

Mais mon ardeur s'irrite encor par ces obstacles ;

L'Amour en ma faveur me promet des miracles ;

Si je ne trouve pas , par un dernier malheur,

Sur tout je ne veux point que la reconnaissance

Vous force malgré vous à quelque complaisance ;

Si ma flâme vous gêne ou ne vous touche pas,

Prononcez sans remords l'arrêt de mon trépas ;

J'ai servi Phocion par égard pour lui-même,

Et ne l'ai point servi parce que je vous aime ;

Ce seroit me traiter avec indignité,

Qu'imputer à l'Amour ma générosité.

J'aimai de Phocion la vertu consommée ;

Dans un autre que lui je l'aurois estimée,

Et pour un inconnu lâchement opprimé,

Avec la même ardeur mon bras se fût armé.

Vous ne me devez rien ; n'écoutez donc , Madame,

Que les seuls mouvemens que vous dicte votre ame ;

Parlez , parlez , sans crainte , & ne voyez en moi

Que mon cœur , mon respect , mon amour & ma foi.

CHRISIS.

Helas !

ALCINOUS.

Achevez.

CHRISIS.

Ciel !

Ah ! c'est trop vous contraindre ;
 Quel seroit mon bonheur , si vous pouviez me
 plaindre !

Montrez-moi par pitié vos sentimens secrets.

CHRISIS.

Pour chercher Phocion je sors de ce Palais,
 Je suis les mouvemens que le devoir m'inspire.

ALCINOUS.

Eh quoi ! vous me laissez sans me vouloir rien
 dire ?

Vous refusez un mot à mon empressement ?

CHRISIS.

Devez-vous demander d'autre éclaircissement ?
 Voyez-vous dans mes yeux ni mépris ni colere ?
 Faut il de ma pitié de marque plus sincere
 Que ce triste soupir qui vient de m'échaper,
 Et le cœur d'un Amant s'y devoit-il tromper ?

SCENE IV.

ALCINOUS , CHRISIS,
 LICAS , DIONE.

LICAS.

Madame , Phocion arrive dans Athenes.

CHRISIS.

O moment fortuné qui termine mes peines !

TRAGÉDIE. 305

Raison , devoir , amour , précipitez mes pas.
Adieu , Seigneur.

ALCINOUS.

Je vais. . .

CHRISIS.

Non , ne me suivez pas .

Demeurez.

ALCINOUS.

J'obéis après votre défense ;

Mais que je vais souffrir de mon obéissance !

SCÈNE V.

ALCINOUS, LICAS.

LICAS.

Que vois je ? quel adieu ? quel discours ?
ah ! Seigneur,

Vos regards , vos transports ont trahi votre cœur ,
Vous aimez. Juste Ciel ! que dira votre Père ?

ALCINOUS.

Ah Dieux ! lui voudras-tu reveler ce mystere ?

Qu'il l'ignore à jamais. Eh quoi , mon cher
Licas,

Pourrois-tu me trahir ?

LICAS.

Non , ne le craignez pas.

Dans les soins que de moi demandoit votre En-
fance,

Vous avez trop souvent senti ma complaisance,

Et c'est encor l'effet de la même amitié ,

Qui m'inspire pour vous une juste pitié :

Mais prevoyez , Seigneur , quelle suite funeste

Votre Amour. . .

C'est assez , épargnez moi le reste;
Dans cet heureux instant je ne veux rien prévoir,
Qui puisse traverser ma joie & mon espoir.

Fin du second Acte.





A C T E III.

SCENE PREMIERE.

PHOCION, CHRISIS,
DIONE.

PHOCION.

ENfin nous sommes seuls. Embrassez-moi,
ma Fille ;

Le Ciel me fait revoir ces Murs & ma Famille,
Seuls objets où mon cœur porta toujours ses
vœux,

Et que malgré mes soins le sort rend malheureux.
Je ne le cele point ; à cette chère vûë,

D'un transport si charmant mon ame s'est émuë,
Qu'il a pû balancer pendant quelques momens
De mes profonds ennuis les cruels mouvemens.
Pour vous , ce tendre Amour & ce respect sin-
cere

Que vous avez toujours senti pour vôtre Pere,
Vous ont fait , je le sai , partager mes malheurs ;
Nos barbares Tyrans ont joui de vos pleurs,
Contre eux vôtre douleur n'avoit point d'autres
armes.

Pourquoi rapellez-vous ces mortelles allarmes?
N'y songeons plus, Seigneur, vous vivez, je
vous voi.

Quelle gloire pour vous, & quel plaisir pour moi,
De pouvoir embrasser un Pere que j'adore!
Juste Ciel! qu'il m'est doux de vous revoir encore
Tranquille, & respecté chez les Atheniens!

PHOCION.

Ah! que tu connois mal quels sont nos Citoyens.
Des Peuples inconstans l'ame basse & commune
Regle leurs sentimens au gré de la fortune;
Et tel qu'ils adoroient dans la prospérité,
Devient leur Ennemi par son adversité:
Ils avancent sa perte, injuste ou légitime,
Et joignent leur secours au destin qui l'opprime.
Je viens de l'éprouver. Tout le Peuple autrefois
Voloit pour applaudir à mes moindres exploits,
Quand suivi de Captifs gemissans sous nos chaî-

nes,

Triomphant, j'aprochois des sacrés Murs d'A-

thenes;

Et je voi qu'aujourd'hui ce Peuple furieux
Ne souffre qu'à regret mon retour en ces lieux;
Et d'un Tyran, barbare, aimant les injustices,
La haine est le seul prix qu'il donne à mes ser-

vices.

CHRISIS.

Eh! laissez-le, Seigneur, ce Peuple criminel,
Il mérite de vous un mépris éternel;
Ne vous permettez plus la moindre inquiétude
Pour des cœurs sans justice, & pleins d'ingrati-

tude;

A leur prompt conduite abandonnez leur sort;
Et bien-tôt l'infortune, ou les fers, ou la mort
Vangeront vos bontés trop mal récompensées:
Portez, portez ailleurs vos vœux & vos pensées,
A l'heureuse Chrisis donnez tous vos momens,

Inspirez à son cœur vos nobles sentimens ;
Que vos soins désormais soient pour votre Famille ;
Que vivant avec vous. . .

PHOCION.

Que dites-vous , ma Fille ?
Nos soins les plus pressans , nôtre premier amour,
Sont dûs aux Lieux sacrez où nous venons au jour.
Athenes plus que tout m'est precieuse & chere,
J'en étois Citoyen avant que d'être Pere ;
Son Salut me tient lieu de tous les autres Biens,
Et vos Droits sur mon cœur sont moins forts
que les siens :
Mais puis que de ma Foi l'ingrate se défie,
Et méprise ces soins que je lui sacrifie ,
Sans trahir mon devoir je puis les donner tous
Au penchant naturel qui m'entraîne vers vous.
Oui , ma Fille , mes vœux & mon bonheur suprême
Se bornent à jouir de vous & de moi-même ;
Vôtre vertu me charme ; approchez. Justes Dieux !
Conservez chèrement ce ttesor precieux,
Et jusques à l'instant qui doit finir ma vie,
Sauvez nôtre amitié des futeurs de l'envie.

CHRISIS.

Ah , quel bonheur , grands Dieux ! que mon sort
est charmant !
Mais , Ciel ! Cleon vous cherche avec empressement.



S C E N E II.

P H O C I O N , C H R I S I S ,
C L E O N , D I O N E .

C L E O N .

JE n'ai pû découvrir les desseins d'Agnonide,
Mais , Seigneur , je crains tout de cette ame
perfide ;

Il assemble avec soin les Chefs & les Soldats,
Tout le Peuple en tumulte acompagne ses pas ;
Il triomphe , & j'ai vû briller sur son visage
Du plaisir de son cœur l'assuré temoignage :
Ces funestes apprêts peuvent vous menacer.

P H O C I O N .

Ce seroit trop , Cleon , je ne le puis penser :
Mais quand mes Ennemis en voudroient à ma
vic,

Est-ce un malheur pour moi qu'elle me soit ravie ?
Et dois-je par la fuite en prolonger le cours ?
Non , grands Dieux ! pour le peu qu'il me reste
de jours,

Je ne veux point survivre à la chute d'Athenes,
Et voir loin du peril ses miseres prochaines.

C H R I S I S .

Quel étrange dessein , Seigneur ! quittez ces
Lieux ;
Eloignez-vous.

P H O C I O N .

Cachez cette crainte à mes yeux,
Ma Fille ; cet avis devoit moins vous surprendre.
Quel que soit mon destin , je dois ici l'attendre.

Rendez-vous à mes soins , songez à vous , Seigneur.

Quoi , mes pleurs ne sauroient émouvoir votre cœur !

PHOCION.

Non , & ces lâches pleurs font honte à ma Famille ;

Mes yeux n'osent en vous reconnoître ma Fille ;
J'en rougis. Si j'avois formé quelque attentat
Contraire à mon devoir , ou funeste à l'Etat,
Voyant mon nom chargé d'une indigne mémoire

Vous devriez pleurer la perte de ma gloire,
Et voir avec douleur votre Pere privé
D'un honneur si long-tems par son sang conservé :

Mais puis que, grace au Ciel, la plus injuste envie
Ne peut donner d'atteinte à l'éclat de ma vie,
Ne pleurez pas pour moi , pleurez d'autres malheurs

Plus cruels que mon sort , plus dignes de vos pleurs ;

Pleurez la liberté , sur tout pleurez le crime
Des lâches Ennemis dont je suis la victime.

CHRISIS.

Malgré mes déplaisirs je l'avouérai , Seigneur,
Vos genereux discours flattent encor mon cœur.
J'admire la vertu que vous faites paroître,
Et je rends grâces aux Dieux de ce qu'ils m'ont fait naître

D'un Heros dont la gloire est égale à la leur,
Et dont la fermeté passe encor la valeur.



SCENE III.

PHOCION, ALCINOUS,
CHRISIS, CLEON,
DIONE.

ALCINOUS.

Seigneur, ma raison cede au coup qu'on vous
prepare ;
Je fremis au seul bruit d'un projet si barbare :
Le Peuple à haute voix demande vôtre mort.

CHRISIS.

Juste Ciel !

ALCINOUS.

Prevenez leur criminel effort ;
A leurs perfides coups dérobez vôtre tête ;
Fuiez , Seigneur, fuiez , évitez la tempête :
Vous me voyez ici prêt à guider vos pas ;
Je viens pour vous offrir le secours de mon bras :
Au nom de tous les Dieux , Seigneur , je vous
convie
De vous rendre à mes vœux , d'assurer vôtre vie ;
Mais ne differez point. Secondez mes transports,
Seigneur , si vous joignez vos soins à mes efforts,
J'ose attester des Dieux la Majesté suprême,
Qu'Athenes , que la Grece , & Cassander lui-même,
Contre vos jours sacrez conspireroient en vain ;
Je jure....

PHOCION.

Je conçois quel est vôtre dessein ;
Je sai , pour dérober ma tête à cet orage,
A combien de perils l'Amitié vous engage ;

Je

TRAGÉDIE.

313

Je le juge aisément par tous vos soins passez ;
Mais il n'en est plus tems , Seigneur , c'en est
assez.

A L C I N O U S.

Ah ! que me dites-vous ? quelle funeste envie
Vous fait abandonner le soin de vôtre vie ?
Suivez-moi...

P H O C I O N.

Modérez cette bouillante ardeur,
Et du moins un moment écoutez-moi , Seigneur.
Ne vous opposez point au Peuple qui m'opprime ;
Laissez-le sans obstacle immoler sa victime ;
Abandonnez ma vie , il veut me la ravir,
Et conservez la vôtre encor pour le servir.
Vous êtes dans un âge, où, par d'heureuses peines,
Vous pouvez retablir la puissance d'Athenes ;
C'est là l'unique Gloire où vous devez penser ;
C'est là que vos vertus se doivent exercer.
Pout moi qui, gemissant sous le poids des années,
Ne dois plus esperer de belles destinées ;
Qui , cedant aux efforts que je voudrois tenter,
Ne me sens plus de bras pour les executer ;
Loin d'aller à genoux mandier des aziles,
Je méprise mes jours , puis qu'ils sont inutiles.

A L C I N O U S.

O Ciel !

P H O C I O N.

Je voi-Clitus , & je n'ignore pas
Quel funeste dessein conduit ici ses pas.



S C E N E IV.

PHOCION, ALCINOUS,
CHRISIS, CLITUS,
DIONE, Gardes.

CLITUS.

S Eigneur, je suis chargé d'un ordre. . .

ALCINOUS.

Temeraire. . .

PHOCION.

Arrêtez. Où vous porte une aveugle colere ?

ALCINOUS.

Laissez-moi. . .

PHOCION.

L'immoler ce seroit me trahir ;

Aux Decrets de l'Etat j'ai juré d'obeir ;

Je me suis fait toujours de cette obeissance

Un austere devoir, dont rien ne me dispense ;

J'en ai prescrit au Peuple une severe loi :

Pourrois je, sans rougir, la violer pour moi ?

Je n'examine point, au moment qu'on m'acable,

Si je suis en effet innocent ou coupable,

Si celui qui m'opprime observe l'équité ;

Je songe seulement à son Autorité ;

Puis qu'il la tient du Peuple, elle est juste & su-
pième ;

Je la respecte en lui comme dans Solon même ;

J'obeis sans murmure ; & s'il faut me vanger,

Je ne voi que les Dieux qui s'en doivent charger.

CHRISIS.

Ah, Ciel !

Ne craignez rien , je vous suivrai sans peine,
Clitus , j'assouvirai la fureur inhumaine
De ces Peuples ingrats qui demandent ma mort.
Seigneur , ne tentez plus de criminel effort
Pour prolonger des jours dont le cours m'importune ;

D'Athenes , s'il se peut , relevez la Fortune ;
Versez tout v^{otre} sang pour maintenir ses droits,
Et pour la garantir de l'Empire des Rois.
Vous , ma Fille , armez-vous d'un genereux courage ;

Laissez par vos vertus le Sort qui nous outrage.
Si je meurs aujourd'hui , n'accusez point les Dieux ;
Cachez-vous aux regards d'un Peuple furieux ;
De vos tristes Foyers faites v^{otre} retraite ;
Ne montrez de ma mort qu'une douleur discrete ;
Rappelez les conseils que je vous ai donnez ;
Et voyez les malheurs qui vous sont destinez
Du même œil dont je vois ceux où le Ciel me livre ;

Sur tout , si vous m'aimez , gardez-vous de me suivre.

Adieu.

S C E N E V.

CHRISIS, ALCINOUS,
DIONE.

A L C I N O U S.

Q Uel cœur , grands Dieux ! dans cette extrémité
Porta jamais si loin son intrepidité ?
Je l'envie & le plains ; je le pleute & l'admire.

O 2

Et moi, Seigneur, & moi je ne puis vous rien dire;
 Vous savez mes malheurs, vous les connoissez
 tous,

Et je dois seulement embrasser vos genoux.

A L C I N O U S.

Ah, Madame!

C H R I S I S.

Seigneur, foutez ma misere;
 Je meurs, j'ai tout perdu quand j'ai perdu mon
 Pere;

Rendez-le moi, vous seul pouvez nous secourir.

A L C I N O U S.

Pour vous le rendre, hélas! ne faut-il que mourir?
 J'y volerai, Madame, & vous serez servie
 J'exige seulement pour le prix de ma vie,
 Que votre cœur separe, en ces momens affreux,
 D'un Pere criminel un Fils trop malheureux;
 Et qu'au moins, si je meurs où mon Amour
 m'entraîne,

Mourant je ne sois point l'objet de votre haine.

C H R I S I S.

Que me demandez-vous? Allez, Seigneur, allez;
 Mes yeux par mes malheurs ne sont point aveu-
 glez;

Ils ne confondent point l'innocence & le crime;
 L'un a toute ma haine, & l'autre mon estime.

A L C I N O U S.

Après un tel aveu, trop content de mon sort,
 Je cours pour Phocion faire un dernier effort;
 Je vai trouver mon Pere, & pour toucher son
 ame,

Lui peindre avec transport tout l'excez de ma
 flâme;

Madame, j'aime trop pour ne pas triompher
 De l'injuste courroux que je veux étouffer.

Je suis cher à mon Pere; & mon respect, mes
 larmes

TRAGÉDIE. 317

De ses cruelles mains feront tomber les armes ;
 Ou contre sa fureur , par l'Amour affermi,
 Ne le regardant plus qu'en mortel Ennemi,
 Mon cœur desespéré trouvera tout facile ;
 Phocion par mes soins sera libre & tranquile,
 Mon bras le sauvera du Peuple & de ses Loix,
 Ou, je vous dis adieu pour la dernière foi.

Fin du troisième Acte.





A C T E IV.

SCENE PREMIERE.

AGNONIDE, CLITUS.

AGNONIDE.

J' Ai peine , je l'avouë , à te croire sincere ;
 Mes vœux sont traverséz par un Fils temeraire ?
 C L I T U S.

N'en doutez point , Seigneur ; enflâmé de-cour-
 roux,

Ce Fils impetueux s'est armé contre nous.

A G N O N I D E.

De cet emportement qui peut être la cause ?
 Quel est donc le dessein que l'ingrat se propose ;
 Mais pourquoi l'acuser ? un penchant genereux
 Le pressoit de servir Phocion malheureux ;
 Il ignore le prix que sa mort lui destine,
 Et ne soupçonne point que c'est sur la ruïne
 De ce Chef redouté qu'il a voulu sauver,
 Que je fonde le Trône où je dois l'élever.
 Ah ! quand je l'instruirai de la gloire immortelle,
 Des suprêmes honneurs où sa perte l'apelle,
 Je le verai superbe & plus ardent que moi,

TRAGÉDIE. 319

Devorer la Couronne, & l'heureux sort d'un Roi,
Renoncer au vain nom d'une vertu sterile,
Pour jouir avec moi d'un crime plus utile:
Quoi qu'il en soit enfin, je reponds de mon Fils.

C L I T U S.

C'en est donc fait ; vos soins vont recevoir leur
prix.

A G N O N I D E.

Je n'en saurois douter, mon triomphe s'avance;
Le succès de mes vœux passe mon espérance ?
Tout le Peuple assemblé condamnant Phocion,
Vient d'ouvrir la barrière à mon ambition.
Voici le jour fatal de ce grand sacrifice;
Je dois lui prononcer l'Arrêt de son supplice.
Va, ma Garde t'attend pour le conduire ici.

SCENE II.

A G N O N I D E *seul.*

Jusques à ce moment mes soins ont réussi.
Fortune, à mes desseins sois encor favorable.
Ton retour ordinaire, & presque inévitable;
Par moi-même, à mon tour, doit-il être éprouvé ?
Et si près du succès l'aurois-tu réservé ?
Ah ! si tu dois tromper mes soins & ma prudence,
Attens à me montrer ta fatale inconstance,
Que ce Peuple superbe ayant reçu mes Loix,
Puisse placer mon nom parmi ceux de ses Rois,
Et qu'au moins un seul jour jouissant de ma
gloire,
Par ce Titre éclatant j'assure ma mémoire.
Mais Phocion paroît ; déclarons-lui son sort.
Commençons, il est tems, mon bonheur par sa
mort.

Sortez donc de mon cœur , devoir , pitié , tendresse ;

Je ne vous connois plus que pour une foiblesse ;
Je renonce aux conseils que vous pouvez donner,
Et je me livre à ceux qui me vont couronner.

SCENE III.

AGNONIDE , PHOCION,
CLITUS, GARDES.

PHOCION.

A Rbitres de mon sort, Dieux , que vôtre
puissance

Avec facilité confond nôtre prudence !

Qui l'eût crû qu'on verroit par un fatal retour

Phocion dans ces lieux accusé quelque jour ;

Traîné honteusement par un Peuple perfide,

Et pour comble d'horreur , jugé par Agnonide ?

AGNONIDE.

Ce mépris offensant , ces transports de courroux,

Démentent le grand nom d'un homme tel que
vous :

Mais loin de prolonger un discours inutile,

Songez que désormais vous n'avez plus d'azile ;

Que je viens en ces lieux Maître de vôtre sort....

PHOCION.

C'en est donc fait ; ce jour est celui de ma mort :

Car ne présume pas qu'une telle menace,

Que ta fureur me porte à te demander grace ;

Ma vertu rougiroit de ces indignes soins,

Et ne veut que mon cœur & les Dieux pour
temoins,

Ce n'est pas que je cherche à voir finir ma vie ;
 Et de quelque malheur qu'elle soit poursuivie,
 J'attens , ferme & constant à remplir mon destin,
 Le moment que le Ciel a marqué pour sa fin :
 Mais pour me dérober au peril qui me presse,
 Je ne saurois descendre à la moindre foiblesse ;
 Un homme tel que moi , loin de s'humilier,
 Conte ce qu'il a fait pour se justifier.
 Ose toi-même ici rappeler mon histoire,
 Elle ne t'offrira que des jours pleins de gloire :
 Chaque instant est marqué par un exploit fameux.
 Mais que dis-je ? où m'emporte un mouvement
 honteux ?

Est-ce à moi de conter la gloire de ma vie,
 D'en retracer le cours quand Athenes l'oublie ?
 J'en rougis : Je suis prêt à me desavouer :
 Prononce , j'aime mieux mourir que me louer.

A G N O N I D E.

Et ne comptez-vous point parmi vos faits au-
 gustes,
 Pout un traître Ennemi vos foibleses injustes ?
 Pouvez-vous excuser vos soins pour Nicanor ?
 Dans le Port de Pirée on le verroit encor ;
 Que dis-je sous le joug Athenes opprimée
 Serviroir de retraite à sa barbate Armée,
 Si malgré vos avis le Peuple furieux
 Ne l'eût surpris , défait , & chassé de ces lieux.

P H O C I O N.

Il est vrai ; prevenu de la plus forte estime,
 Je n'ai pû soupçonner Nicanor d'un tel crime ;
 Mais punir-on jamais avec severité
 L'excez de confiance & de fidelité
 Cet Ennemi funeste a senri ma colere.
 Quand je l'ai défendu , je le croyois sincere :
 Trompé par ses sermens , & garant de sa foi,
 Je voulois que le Peuple en jugeât comme moi ;
 Et j'aimois mieux tomber sous ses perfides armes,
 Que d'immoler sa vie à de vaines allarmes.

O S

PHOCION,
AGNONIDE.

On vous eût aplaudi si son noir attentat
Neût menacé que vous, & non pas tout l'Etat :
Mais puis que vos conseils & vôtre negligence
Laissoient nos Murs, nos biens, & nos jours
sans défense,

Le Peuple justement irrité contre vous,
Aux plus sanglans efforts a porté son courroux.
Ses Tribus ont réglé ce que je vous annonce ;
Decret trop rigoureux qu'à regret je prononce ;
On veut que de vos jours le cours soit terminé
Par le honteux supplice aux Traîtres destiné.
Allez l'attendre.

PHOCION.

O Ciel !

AGNONIDE.

Mais la haine publique
Refuse à vôtre Cendre un Tombeau dans l'At-
tique ;

Cette Terre ne peut le garder dans son sein.

PHOCION.

Dieux ! avez-vous permis cet horrible dessein ?
Que dira l'Univers instruit de ma fortune ?
Livré, quoi qu'innocent, à la haine commune,
Je meurs ; & mon Pays sauvé par mes exploits,
Pour qui l'on vit mon sang répandu tant de fois,
Refuse après ma mort de recevoir ma Cendre !
Enfin, par une Loi qu'on ne pourra comprendre,
Il faut, loin des honneurs que je m'étois promis,
Que je cherche un Tombeau parmi mes Ennemis !

SCENE IV.

AGNONIDE *seul*.

JE ne le cèle point ; quand ma haine l'acable,
J'admire malgré moi ce cœur inébranlable,

Qui toujours préparé contre les coups du Sort,
Me fait presque envier la gloire de sa mort :
Mais loin que sa vertu m'inspire la clemence,
Ce qu'elle a de plus noble & m'irrite & m'of-
fence ;
Et c'est enfin pour lui le plus grand des forfaits,
D'avoir pû me contraindre à l'aveu que je fais.

SCÈNE V.

AGNONIDE , ALCINOUS

ALCINOUS.

A H, Seigneur ! qu'a-t-on fait , qu'ose-t-on
entreprendre ?

Phocion dans les fers ! quel sort doit-il attendre ?
Quoi , Cassander en vain a respecté ses jours,
Puis qu'un Peuple barbare en veut trancher le
cours ?

Et vous-même , Seigneur , précipitez sa chute ?

AGNONIDE.

J'acable un malheureux que le Ciel persecute.

ALCINOUS.

Ah ! loin de l'acabler , protégez sa vertu.

AGNONIDE.

Aveugle Alcinoïs , que me demaades-tu ?
Après que c'est moi seul qui l'entraîne au suplice,
Que je joins contre lui l'audace à l'artifice ;
Mais que c'est pour toi seul, Fils ingrat, qu'il perit.

ALCINOUS.

Pour moi, grands Dieux ! quel trouble agite mon
esprit ?

AGNONIDE.

Oui pour toi , Fils ingrat , je le repete encore :

Tu ne peux ignorer que ton Pere t'adore ;
 Ce tyrannique amour étouffant mon devoir,
 Jusqu'au Trône a porté mes vœux & mon espoir :
 Appliqué sans relâche à te soumettre Athenes,
 J'imole le seul Chef qui peut tromper mes
 peines ;

Tu recueilliras seul tout le fruit de sa mort ;
 Malheureux, est-ce toi qui dois plaindre son sort ?

A L C I N O U S.

Quoi, vous avez conduit cette injuste entreprise
 Chaque mot, chaque instant ajoute à ma surprise.
 Helas ! que n'avez-vous, grands Dieux, dans
 mon berceau,

De mes funestes jours consumé le flambeau,
 Quand vous avez prévu qu'une plus longue vie
 D'un semblable attentat devoit être suivie !

A G N O N I D E.

Ciel ! de quels sentimens ton cœur est prevenu ?

A L C I N O U S.

Je le voi bien, ce cœur ne vous est pas connu.
 Helas ! y pensez-vous ? Quel funeste heritage
 Pretendez-vous, Seigneur, me laisser en partage
 Tyran de ma Patrie ? Est-il quelque grandeur,
 Dont ce titre odieux n'efface la splendeur ?
 Du Trône & de ses soins mon cœur se sent ca-
 pable,

Mais l'ardeur d'y monter ne me rend point cour-
 pable :

Sans violer des droits dans Athenes sacrez,
 Je voudrois par mon sang m'en tracer les degrez,
 Du Peuple en ma faveur réunir les suffrages,
 Et meriter de lui les plus justes hommages ;
 Ou plutôt, sans changer les Loix de nos Ayeux,
 Je voudrois imiter leurs exploits glorieux.
 Posséder leurs vertus si dignes de nos Temples ;
 Et sans aller plus loin chercher d'autres exemples,

Jaloux de ce Heros que l'on veut immolet,
Pour mourir comme lui, je voudrois l'égalér.

AGNONIDE.

Quel discours !

ALCINOÛS.

Dans un Fils peut-être il vous offense ;
Mais c'est le fruit des soins donnez à mon Enfance ;
J'ose vous rapeller ce respect pour les Loix,
Que vos sages conseils m'ont prescrit autrefois ;
Et je dois reconnoître, en suivant vôtre gloire,
L'amour qui de vôtre ame en bannit la memoire.
Triomphez donc, Seigneur, de vôtre Ambition ;
Acordez à mes vœux les jours de Phocion.
Permettez. . . .

AGNONIDE.

Laisse moi poursuivre mon Ouvrage :
Vainement voudrois-tu me presser davantage,
Tu n'auras point de part à ces coups inhumains,
Qui mettront aujourd'hui le Sceptre dans tes
mains :

Du Trône, à mes perils, je vais t'ouvrir la route ;
Sui la sans t'informer des crimes qu'il me coute,

ALCINOÛS.

Seigneur, abandonnez cet horrible dessein,
Où vous m'allez plonger un poignard dans le sein.
Si vôtre cœur pour moi devenu moins severe,
Peut encore s'ouvrir aux tendresses d'un Pere,
Du triste Alcinoüs sachez tous les secrets,
Et concevez par là, Seigneur, à quels regrets
La mort de Phocion. . . .

AGNONIDE.

Que pourras-tu m'apprendre
Quel aveu, quels secrets. . . .

ALCINOÛS.

Que je vais vous surprendre !
Je n'ose qu'en tremblant lever les yeux sur vous ;
Vous allez m'acabler de tout vôtre courroux :
Mais dussai-je à jamais meriter vôtre haine. . . .

Parle , c'est trop tenir mon esprit à la gêne.

ALCINOUS.

Vous voyez à vos pieds dans ce malheureux Fils,
Un Amant enchanté des beautés de Chiris.

AGNONIDE.

O Ciel !

ALCINOUS.

Je ne veux point , Seigneur , pour ma défense,
Des Astres sur les cœurs rapeller la puissance ;
D'un Ascendant secret l'effort imperieux
A tiré son pouvoir de l'éclat de ses yeux :
Dès long-tems je l'adore , & je sens que mon ame
Ne peut jusqu'au tombeau brûler d'une autre
flâme ;

C'est de ce tendre Amour le genereux transport,
Qui m'a de Phocion fait partager le sort,
Et qui chez Cassander m'a pressé de le suivre,
Resolu , s'il mourroit , de ne lui point survivre.
Les Dieux ont relevé ce Heros abattu ;
Son malheur m'a fait voir jusqu'où va sa vertu.
Je brûlois du desir d'entrer dans sa Famille ;
J'ai peint en arrivant ma tendresse à sa Fille ;
J'ai crû voir dans ses yeux quelque retour pour
moi,

Quand vos ordres cruels les ont remplis d'effroi :
Pour son Pere enchaîné de nouvelles allarmes,
Avec plus d'abondance ont fait couler ses larmes ;
A l'excez de ses maux prête de succomber,
J'ai vû presque à mes pieds cette Beauté tomber.
Jugez en ce moment de ma tristesse extrême.
Cet affligeant Objet vous eût touché vous-même ;
Si dans ce jour fatal Phocion doit perir,
D'un si sensible coup on la verra mourir :
Je ne vous dirai point qu'une douleur mortelle
Me fera dans l'instant expirer avec elle ;
On pourroit imputer à de vains mouvemens,
Un discours si commun aux vulgaires Amans ;

TRAGÉDIE. 327

N'en faites point d'épreuve à vôtre Fils funeste ;
Seigneur, si pour ce Fils quelque bonté vous reste,
Ce n'est point à regner que je mets mon bonheur,
Christis & ma vertu suffisent à mon cœur.

AGNONIDE.

Levez-vous.

ALCINOUS.

Se peut-il , Seigneur , que ma priere
Ait enfin obtenu la grace de mon Pere ?

AGNONIDE.

Que j'expire plutôt. Tes soins & ton Amour
M'animent encor plus à lui ravir le jour ;
Sa mort me va vanger de ta perfide flâme ;
Un Fils qui m'a trahi ne peut rien sur mon ame :
Cesse donc de tenter des efforts superflus.
Va.

ALCINOUS.

Mon Pere...

AGNONIDE.

Obéis , je ne t'écoute plus.

ALCINOUS.

Et moi j'oserai tout , puis qu'on me desesperé.
Mais non, je garde encor du respect pour mon Pere ;
Il cesse de m'aimer , & je vois que son cœur
Sans trouble & sans combat acheve mon malheur ;
Mais ce jour finira mon sort & mon supplice ;
Et puis que Phocion meurt par vôtre injustice,
Dans mon sang innocent vous me verrez laver
La honte que je souffre à ne le point sauver.

AGNONIDE.

Meurs. Tes jours ne sont plus précieux à ton Pere ;
Mais tu caches en vain ta fureur temeraire :
Au travers du respect que tu veux affecter.
Je vois ta perfidie & ta haine éclater.
Mais de tes vains projets je previeendrai la suite ;
Et je sai le moyen de regler ta conduite.
Hola ! Gardes , à moi. Répondez-m'en , Licas ;
Dans cet Appartement ne l'abandonnez pas.

S C E N E VI.

ALCINOUS , LICAS ;
GARDES.

ALCINOUS.

Ciel ! que vois-je ? Ah ! rends-moi la liberté
ravie,
Pere injuste & cruel , ou m'arrache la vie.
L'espoir seul de la mort m'est offert aujourd'hui,
Si mes Gardes ne sont moins barbares que lui.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALCINOUS *seul.*

A R C A S ne revient point. Ciel ! quelle impatience
De mes maux chaque instant aigrit la violence ?
Il vient.

SCÈNE II.

ALCINOUS, ARCAS.

ALCINOUS.

L Icas tient-il tout ce qu'il a promis ?
A-t-il à me servir préparé mes Amis ?
Pour sauver Phocion sont-ils prêts à me suivre ?
Dans le trouble où je suis je ne saurois plus
vivre.

Oui , Seigneur , ils sont prêts à seconder vos vœux ;

Ils brûlent comme vous d'un courroux genereux :

Licas a tout conduit ; sa prudence & son zele

Ont bientôt assemblé cette troupe fidele ;

Dès le premier signal ils sont prêts à partir :

Je vous laisse , & dans peu je viens vous avertir.

S C E N E III.

ALCINOUS *seul.*

HElas ! quelle infortune à la mienne est égale ?

Ordre injuste & cruel , contrainte trop fatale !

Déplorable Chrisis , peut-être en ces momens

Ton cœur soupçonne-t-il la foi de mes sermens.

O Ciel ! de mon dessein seconde la justice,

Empêche par mes soins que Phocion perisse,

Differe de sa mort les apprêts inhumains,

Et fais que je l'attache à de barbares mains.

Sa vertu t'interesse à prendre sa défense ;

A soutenir un bras armé pour l'innocence.

Que mon sort seroit doux , si je pouvois , grands

Dieux !

Rendre un Pere à Chrisis ; & mourant à ses yeux,

Imprimer dans son cœur la memoire éternelle

D'un Amant immolé pour la gloire & pour elle !



SCÈNE IV.

ALCINOÛS, ARCAS.

ARCAS.

Venez, Seigneur, venez, voici l'heureux
moment

Où vous pourrez sortir de cet Apartement ;
Ne perdons point de tems, le poison se prepare.

ALCINOÛS.

Mourons, ou prevenons cet attentat barbare.

ARCAS.

Fuiez, Seigneur, fuiez, vôtre Pere paroît.

SCÈNE V.

AGNONIDE, CLITUS,
ARCAS.

AGNONIDE à *Arcas*.

Faites venir mon Fils.

SCÈNE VI.

AGNONIDE, CLITUS.

AGNONIDE.

Clitus, c'en est donc fait ?

Oui, Seigneur ; Phocion, sans changer de visage,
Vient de prendre à mes yeux le funeste Breuvage.
Mais avant que l'effet de ce mortel poison
Ait glacé ses esprits & troublé sa raison,
Il demande à vous voir.

AGNONIDE.

Ah ! qu'a-t-il à me dire ?

CLITUS.

Je l'ignore, lui seul pourra vous en instruire :
Puis-je voir, a-t-il dit, Agnonide un moment ?
Qu'il n'aprehende rien de mon ressentiment.

AGNONIDE.

Qu'il vienne ; accordons lui cette dernière grace.
Je l'attendrai.

SCENE VII.

AGNONIDE *seul.*

L'Effet répond à mon audace ;
Achevons ; assurons le Sceptre dans mes mains ;
Fermions , fermions mon cœur à des scrupules
vains.
Quel que soit le projet où mon cœur s'aban-
donne,
Je le crois innocent quand le Ciel le couronne :
Je ne crains point pour moi la honte des Tyrans ;
Je me place au contraire au rang des Conquerans
Qui font dans les Etats ces changemens celebres
Qui de la nuit des tems perceront les tenebres.
Je couronne mon front pour couronner le tien,
Mon Fils ; mais qu'avec toi mon dernier entre-
tien

D'un chagrin devorant empoisonne ma joie !
 L'amitié, l'intérêt veut que je le revoie,
 Ce Fils qui me trahit, on va me l'amener ;
 A seconder mes vœux puissai-je l'entraîner ?
 Vainement contre lui j'excite ma colere,
 Je me sens pour l'ingrat les entrailles d'un Pere :
 Peut-être que flatant son amoureuse ardeur,
 Par le don de Chrifis je gagnerai son cœur :
 Après la mort du Pere il peut aimer la Fille ;
 Je consens que l'Hymen l'unisse à ma Famille ;
 Qu'il l'épouse, qu'il regne, & que le même
 jour
 Satisfasse à la fois & la Gloire & l'Amour :
 Aussi bien quels honneurs pourroient m'offrir des
 charmes,
 Si je voyois mon Fils les payer de ses larmes ?
 Mais Clitus revient seul, que dois-je soupçonner ?

SCENE VIII.

AGNONIDE, CLITUS.

CLITUS.

Saigneur, qu'en ce moment je vai vous éton-
 ner ?

AGNONIDE.

Comment ?

CLITUS.

D'Alcinoüs je vous aprens la fuite ;
 Tous ses Gardes gagnez marchent sous sa con-
 duite ;
 Le perfide Licas cedant à la pitié,
 Ou vaincu par les soins d'une tendre Amitié,
 Seconde ses desseins & soutient son audace ;

334 PHOCION,

Je viens de les trouver dans la prochaine Place;
Les armes à la main, la fureur dans les yeux;
Ils faisoient éclater des cris seditieux.
Par l'exemple du Chef cette Troupe animée,
Plaignoit de Phocion l'innocence optimée;
Et jutoit à l'envi de courir à la mort,
Ou de changer bien-tôt son déplorable sort.

AGNONIDE.

Dieux ! qu'est-ce que j'entens ? quelle étrange
nouvelle !

O remetaire Fils ! O Licas infidele !

Mais je vais te punir. Cher Clitus , sui mes pas
Allons leut opofer mes fideles Soldats ;
Et repandons le sang , dans ma fureur extrême,
Des Mutins , de Licas , & de mon Fils lui-même.

SCENE IX.

PHOCION, CLEON,

PHOCION.

A Gnonide me fuit , & n'ose m'aecorder
Le dernier entretien que j'ai fait demander.
Que le sort d'un Tyran , justes Dieux ! est ;
plaindre !

Sans armes, & mourant, je le force à me craindre.
Que le poison est lent , qui doit finir mon sort !
Dieux ! que n'avancez-vous le moment de ma
mort ?

Quoi ? tu ne me dis rien ?

CLEON.

Eh ! que puis-je vous dire ?

Mes yeux versent des pleurs , Seigneur ; mon
cœur soupire ;

TRAGEDIE. 335

Tous mès sens sont saisis du plus mortel effroi ;
Ah , Seigneur ! quels discours attendez-vous de
moi ?

Helas !

PHOCION.

Ma destinée est celle de Socrate ;
Immolé comme lui par ma Patrie ingrate ;
Que dis-je ? c'est le sort des Generaux fameux
Que les Atheniens ont vû naître chez eux.
Mais , Dieux ! je vois ma Fille.

SCENE X.

PHOCION, CHRISIS,
CLEON, DIONE.

CHRISIS.

AH ! que vôtre presence
De mes vives douleurs suspend la violence !
A l'aspect de m'ennemis les plus cruels Soldats
N'ont osé m'outrager , ni retenir mes pas.

PHOCION.

O Ciel !

CHRISIS.

Vôtre Ennemi n'ose achever son crime,
Il n'ose encor porter la main sur sa Victime ;
Vous ne repondez point , & je vois dans vos
yeux ...

PHOCION.

Preparez-vous , ma Fille , à nos derniers adieux.

CHRISIS.

Je vous perds donc, Seigneur ? Au desespoir livrée,
D'avec vous pour jamais je serai separée ?

Non , de mes jours mes mains éteindront le
flambeau,

Et Chrifis vous fuivra jufques dans le tombeau.

PHOCION.

Gardez-vous d'accomplir ce defsein temeraire ;
Songez qu'après ma mort vous m'êtes neceffaire.
L'implacable fureur de nos cruels Tyrans
Refufe le repos à mes Mânes errans ;
Je n'ai point en ces lieux de Bûcher à pretendre ;
Ma Fille , c'est à vous de recueillir ma Cendre.
Sans pompe , fans éclat , portez loin de ces lieux
Les reftes condamnez d'un Pere glorieux :
Mon Urne entre vos mains , gemiffante , éplorée ,
Celebrez mes malheurs de Contrée en Contrée ;
Et ne vous arrêtez que fur les Bords heureux ,
Où la terre plus douce , & propice à vos vœux ,
Vous preffant d'achever mes triftes Funerailles ,
A ma Cendre proferite ouvrira fes entrailles.

CHRISIS.

Quoi , vous me deftinez à ce funefte emploi !
Helas !

PHOCION.

Je vous prefcris encore une autre loi.
N'entreprenez jamais de me vanger d'Athenes ;
Que mon Tombeau finiffe & renferme vos haines :
Puisse le Ciel pour elle apaiser fon courroux !
Il me refte , ma Fille , à difpofer de vous ;
Alcinoüs vous aime , & fa vertu m'eft chere.
Tous fes vœux , tous fes foins ne tendent qu'à
vous plaire :
Si fon cœur eft pour vous fidele après ma mort ,
Joignez par un faint Nœud tous vos jours à fon
fort.
Je n'avois fouhaité de voir ici fon Pere ,
Que pour en obtenir un aveu neceffaire ;
Peur-être à mes defirs fe feroit-il rendu :
Mais le perfide , helas ! ne m'a point attendu.
Ne vous fouvenez plus que fa fureur m'opprime ;
S'il

S'il est traître & cruel , le Fils est magnanime ;
Et voulant en mourant vous choisir un Epoux ,
Je ne trouve que lui qui soit digne de vous.

CHRISIS.

Lui , Seigneur ? Ah ! plutôt que la foudre redou-
table !

Je ne vous cele point qu'il me parut aimable ;
Qu'avec plaisir tantôt mon cœur eût obéi ;
Mais il m'est odieux puis qu'il vous a trahi.
De mille faux sermens sa tendresse est suivie ;
Il devoit ou perir , ou vous sauver la vie ;
Il me l'avoit promis , & cependant hélas !
Le perfide se cache , & ne vous défend pas ;
Il perd toute sa gloire , & montre sa foiblesse.

SCENE DERNIERE.

PHOCION , CHRISIS ,
ALCINOUS , DIONE ,
CLEON ; LICAS.

ALCINOUS.

AUx dépens de ses jours il vous tient sa pro-
messe,

Cet Amant malheureux accusé sans raison.

Venez , Seigneur , sortez d'une indigne prison ;

Que vôtre Liberté soit mon dernier ouvrage.

Mais , Dieux ! je voi la mort peinte sur son vi-
sage.

Ne seroit-il plus tems , Madame ?

PHOCION.

Non , Seigneur.

Tome I.

P

Ah ! c'en est trop. Ce coup acable enfin mon cœur :

En vain par tout mon sang je vous ouvre un pizile,

Je meurs , & mon trepas vous devient inutile.

P H O C I O N .

Helas ! que vôtre sort est terrible pour moi !

Qu'avez vous entrepris ? Pourquoi , Seigneur , pourquoi

Immoler vôtre vie au salut de la mienne ?

Nos Tyrans n'auront plus de frein qui les retienne ;

Vous seul pouviez encor résister à leurs coups ,
Mais la foi , la vertu , tout expire avec vous.

C H R I S I S .

Destin cruel , prends moi pour dernière victime ;

Un Père que j'adore , un Amant que j'estime ! ...

Dieux , qui voyez mon cœur dans ce desordre affreux ,

Vous savez qui de nous est le plus malheureux.

P H O C I O N .

C'en est fait ; tout mon sang se glace dans mes veines.

Grande Divinité , Protectrice d'Athènes ,

Minerve , daigne encor soutenir sa grandeur ;

Ecoute ; & pénétrant jusqu'au fond de mon cœur

Sois témoin que , malgré sa poursuite cruelle ,

Le dernier de mes vœux t'est adressé pour elle.

A L C I N O U S .

Digne effort d'un Héros qu'Athènes a proscrit ;

Un soin bien différent occupe mon esprit.

O toi ! qui fus toujours l'Arbitre de ma vie ,

Je n'implore que toi , seconde mon envie ,

Amour , offre à l'Objet , pour qui je vais mourir ,

Ma dernière pensée & mon dernier soupir.

TRAGEDIE.
PHOËGION.

339

Adieu, ma Fille.

ALCINOÛS.

Helas!

CHRISIS.

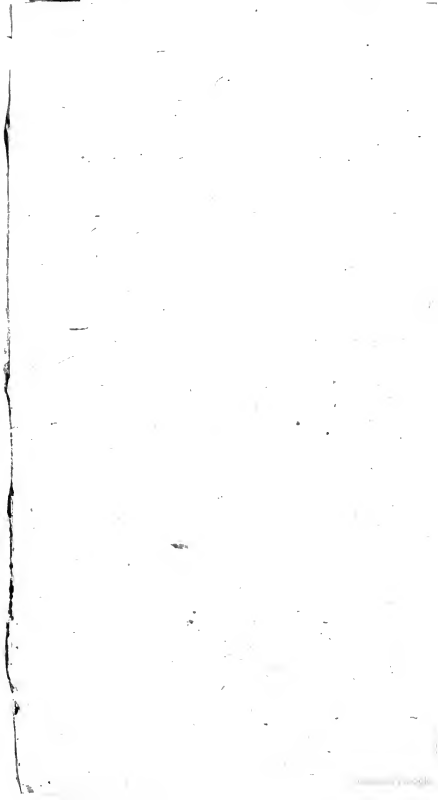
O, Fortune contraire!

J'ose, après de tels coups, défier ta colere.

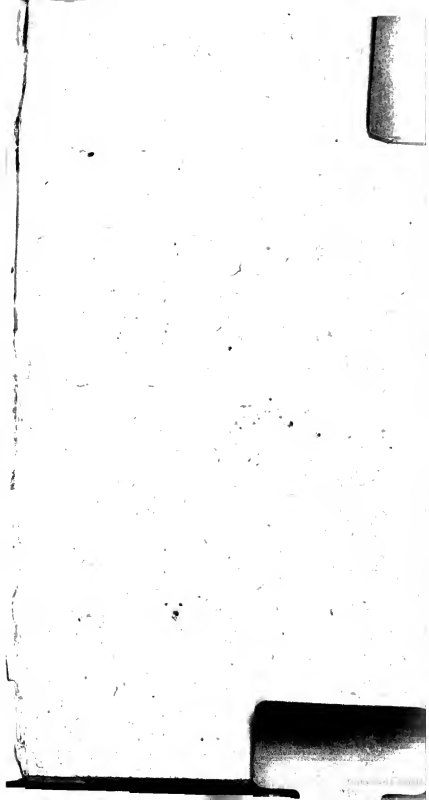
F I N.



A01 1464510







Xa
Ba

